

KEMI SEBA

BLACK NIHILISM

RÉSISTANCE AFRICAINE AU MONDIALISME
RETOUR À LA TRADITION PRIMORDIALE

SUPRA-NÉGRITUDE
TOME II

ESSAI

NEW AFRICAN CULTURES EDITIONS

BLACK NIHILISM

KEMI SEBA

Terroriste identitaire noir pour l'oligarchie d'Occident, penseur panafricaniste révolutionnaire et médiatique aux yeux des Africains du Continent.

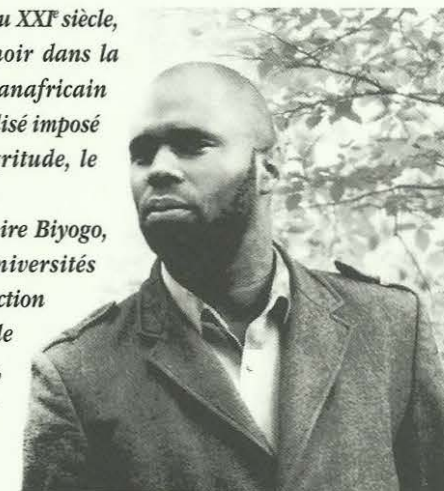
Kemi Seba, l'homme qui, depuis plus d'une décennie, bouscule intellectuellement le courant militant panafricain francophone, au point qu'il en est devenu l'idéologue actuel le plus audible, mais aussi le plus controversé, nous livre ici sa partition politique et philosophique probablement la plus aboutie, la plus provocatrice, mais surtout, celle qui, pour les générations futures, sera la plus porteuse d'espoirs et de solutions.

Dans un récit au rythme effréné, mêlant le phrasé de la rue à un style littéraire des plus soutenus, Seba analyse son retour en Afrique, les difficultés d'adaptation d'une diaspora désabusée par l'Occident, puis l'intégration, sa montée en puissance médiatique, les rapprochements politiques avec les grandes nations résistant au mondialisme, et surtout, la reconnexion avec la pérenne tradition, qui n'est rien d'autre que la clef de protection face à la mondialiste invasion.

Une pérenne tradition qui s'inscrit comme la contre-valeur absolue à la norme établie par l'oligarchie, qui a fait de la modernité la référence, et l'opposition à cette dernière la sève du néant, étiqueté par les dominants de « nihilisme ». Seba, dans un exercice de réflexion au laser, rappelle que ce qui constitue le néant des valeurs pour l'impérialisme représente l'harmonie et la sagesse pour d'autres. Ces autres, que le concert des nations a voulu noyer depuis si longtemps. Ces autres, qui, lorsqu'ils se remémoreront qui ils sont, bouleverseront l'ordre établi par le cancer des nations.

Figure de proue du panafricanisme révolutionnaire au XXI^e siècle, qualifié par les médias d'« icône du radicalisme noir dans la sphère francophone », Kemi Seba est un polémiste panafricain dissident, antimondialiste (opposé au brassage globalisé imposé par les élites). Il est le concepteur de la supra-négritude, le fondateur d'Afro Insolent Radio et de la Tribu KA.

Formé en philosophie par le savant gabonais Grégoire Biyogo, Kemi Seba est un conférencier prisé dans les universités africaines sur le thème du panafricanisme de construction au XXI^e siècle. Entrepreneur panafricain, il appelle au retour des afrodescendants sur la Terre Mère, afin de contribuer au développement de leur continent. Il est basé à Dakar et sillonne le continent africain et le monde afro-diasporique.



NEW
AFRICAN
CULTURES

EN VENTE SUR :
newafricancultures.com
www.blacknihilism.com

Prix France TTC 19 €
Isbn 978-2-9550029-0-2



KEMI SEBA

BLACK NIHILISM

New African Cultures Editions

ISBN : 978-2-9550029-0-2

Dépôt légal : septembre 2014

Achevé d'imprimer en septembre 2014

Imprimé en U.E.

Code français de la propriété intellectuelle (CPI)

Tous droits réservés pour tous pays
pour la langue française et la traduction.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le
consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est interdite.

**Dédicace à toutes celles et ceux qui comptent
pour moi et qui se reconnaîtront.**

Du même auteur

Supra-Négritude - Fiat Lux - 2013

<https://www.facebook.com/KemiSebaOfficial>
<https://twitter.com/KemiSeba1>

PRÉFACE DE GRÉGOIRE BIYOGO

BLACK NIHILISM DE KEMI SEBA

Par le professeur Grégoire Biyogo, philosophe, politologue, écrivain, égyptologue et méthodologue, lauréat de la Sorbonne, Prix international de la Pléiade, Fondateur de l'Institut Cheikh Anta Diop et de l'Université panafricaine de la Renaissance Uhem Mesut.

• Preamble

Objets

Supra-Négritude était une promesse, qui rappelait les vertus du « Non » pour recommencer l'histoire, l'arracher à ses souches aliénantes et choisir à reconquérir les libertés dévoyées. Dire « Non », c'était alors réapprendre à se dégager de la servitude par soi-même, en s'appuyant sur les immenses et prestigieux héritages de la supracivilisation continentale aux fins de produire des schémas de développement recontextualisés et équilibrés. Et ceci en déroulant l'itinéraire de l'enfant terrible du panafricanisme, de son enfance jusqu'en 2012. Poursuivant l'analyse de ce parcours révolutionnaire, interrompu à la fin de *Supra-Négritude*, *Black Nihilism* déroule les étapes les plus récentes et sans doute les plus instructives de ce Combat, qui vont porter des résultats particulièrement importants et élever la stature de Kemi Seba au niveau mondial. Qu'il s'agisse de ses voyages ponctués par des drames profonds mais riches d'enseignements au début du livre ; de son nouveau statut médiatique en Afrique (chroniqueur et analyste politique TV), qui lui permet de porter sa voix et sa réflexion à la télévision aussi bien sur le continent africain que dans la diaspora ; ou même des alliances

géopolitiques tissées avec l'Amérique du Sud ou l'Iran, ou encore de l'universalité de sa réflexion sur la solidarité des peuples exclus, sans droits ni liberté, ni voix... Et l'on peut raisonnablement situer dans ces deux années antithétiques allant de 2012 à 2014 le moment des plus grandes mutations du destin du nouveau *béruit* du panafricanisme. Il faudra aussi y voir le passage et la prévalence de *l'éthique de la conviction à l'éthique de la responsabilité...* selon les canons wébériens, revisités par Ricoeur lui-même. Ici, à la manière ricœurienne, raconter, c'est toujours déjà penser, soumettre le récit à la réflexion. C'est que raconter et penser sont indissociablement liés à l'aventure philosophique.

Car le récit du parcours tourmenté du Combattant ne donne pas seulement à penser, à méditer, à théoriser, mais est lui-même un travail de réflexion philosophique, à la fois pour le choix revendiqué de la tradition nihiliste, et par le souci de tirer le peuple de sa léthargie, de ses lourdeurs, en l'amenant à dépasser l'instinct de mort, pour redécouvrir la puissance de la vie, et l'Éternel Retour de la Liberté... L'on assiste graduellement à la mise en œuvre de ce récit à la fois épique, politique, éthique et philosophique. Écrit un an seulement après la parution du précédent livre de l'auteur, *Black Nihilism* fait plus que conforter les promesses de *Supra-Négritude*, c'est un livre dense, qui se rattache explicitement à la filiation nietzschéenne, en cela qu'il s'agit de frapper à coups de marteaux comme le philosophe du **Gai savoir**, les dogmes ritualisés, les dualismes, le platonisme, les mensonges de la Raison d'État, les ruses économiques de la Raison mondialisante, avec lesquels Kemi Seba prend des distances.

Ce livre entend se dessaisir de ces mensonges, pour élaborer au fil et au creux des analyses, un schéma de libération et de développement interne dynamique, qui entend s'enraciner en Afrique, en indiquant l'une des voies possibles de dé-marginalisation du continent. Longuement méditée, avec un enchaînement spectaculairement cohérent de ses objets, cette analyse donne congé au confusionnisme et débat avec lucidité, clarté, en prenant acte des données de géostratégie mondiale, qui tracent pour ainsi dire une espèce de cartographie géopolitique *autre* des relations entre l'Afrique et le Monde. Le livre creuse les chemins d'un tel objet, qui

déroulerait un nouveau courant au sein du mouvement panafricaniste mondial, terreau philosophique, économique, juridique et politique qui a produit de grands noms et de grandes institutions dans l'Histoire des devanciers et des inspireurs de Kemi Seba, qui leur a définitivement emboîté le pas dans le domaine de la résistance à l'obstructionnisme politique et économique opposé à l'Afrique, au Monde noir, et de plus en plus, se déclare une extensionnalité vers tous les peuples exclus et victimes du Capital comme de la répression monétaire et politique.

La pensée qu'il propose dans ce livre a pour nom le **panafricanisme pérennialiste, qui entend repenser le panafricanisme du dedans**. Il s'agit d'une pensée de la résistance et de l'autocréation de soi, qui s'enracine dans la Gnose des Mystères de la Terre Mère qui a connu, dans sa période antique, une éclosion fulgurante. Un passage marquant et itératif de l'essai renvoie à une scène prodigieuse, où Kemi Seba fait un corps-à-corps fort avec un oracle africain ancré dans la tradition, qui va lui délivrer une parole subversive, laquelle invite à entrer dans la résistance pour survivre, et qui explique que s'en éloigner serait pure perdition dans le Néant. Cette Parole, semblable à la *Hou* (le souffle divin) des prêtres de Iunu (à Ta Mery), a produit un effet de magnétisme puissant qui, comme la Madeleine de Proust, a sans cesse ramené la nouvelle icône du panafricanisme révolutionnaire du XXI^e siècle à la scène de l'Oracle, et lui a révélé la puissance de la Force Vitale. Cette conception vitaliste et énergétique de la parole des oracles a redynamisé Kemi Seba, et, à la vérité, le redynamise encore et toujours... Qu'apporte donc le pérennialisme dans l'histoire du panafricanisme ? Quelle est la force de sa signature ? Qu'entend délivrer son message ? Quel enjeu orthographe donc ce courant que l'auteur élabore... Pour élucider cette question, sans doute convient-il de s'arrêter sur l'importance heuristique et politique du combat que porte le paradigme panafricaniste.

Le paradigme heuristique pertinent du panafricanisme

Black Nihilism s'inscrit dans le *continuum* paradigmatique des recherches critiques et perspectivistes sur la pensée politique des pères fondateurs du mouvement panafricaniste, qu'il cite, revisite,

analyse et réévalue pour s'en inspirer dans son initiative de mise en œuvre d'un courant interne au panafricanisme. Il s'agit donc d'un texte avec lequel le préfacer a en partage des héritages de pensée et d'écoles, des traditions philosophiques, avec des questions pressantes, dont l'une des plus terribles est celle du refus acharné de l'autodétermination des États et des peuples par des puissances obscurantistes opposées à leur émancipation. Prenant acte de cette résistance farouche, le travail de Seba a ceci d'intéressant et d'audacieux qu'il choisit de résister à ce premier obstacle irrationnel, et d'opposer à cette première négation une autre négation, pour retourner la négation en affirmation radicale, hyperbolique, inventive. Reconstituant les strates et les ressorts cachés de cet obstructionnisme dogmatique des systèmes répressifs sur les peuples, en leur refusant de disposer d'eux-mêmes au nom des intérêts marchands, économiques, de la volonté de puissance et de domination politique, qui passent par le rejet de toute coopération normative, de tout commerce établi sur des bases transparentes, allant jusqu'à faire obstacle aux choix électoraux imputés par les peuples eux-mêmes pour élire librement leurs dirigeants. Ainsi, ces systèmes, *oligarchies*, puissances obscurantistes et autres groupes autoritaires et ultraviolents court-circuitent, troquent et confisquent le principe des échanges réglementés, de l'ouverture démocratique et de la libération économique gagées.

Ce qui est donc en jeu dans cette lecture politologique du panafricanisme que nous engageons ici est somme toute extrêmement important, en ce sens que Seba analyse le refus radical de certaines élites de voir émerger le multilatéralisme et toute velléité des peuples consistant à chercher une voie africaine de la démocratie, du développement, par-delà l'unilatéralisme dogmatique du schéma ultralibéral dominant et des mythes abjects qui l'accompagnent. On oppose alors au désir de souveraineté et à la volonté d'être libres manifestés par les peuples eux-mêmes *l'interventionnisme militaire*, pour briser l'éclosion des régimes politiques incarnant les véritables espoirs de mutation institutionnelle et économique des États africains modernes. De sorte que la coopération entre l'Afrique et ses partenaires économiques et politiques demeure pour ainsi dire viciée, inégale, bradée, dévoyée, faussée, reléguée à l'unilatéralité, à la

surexploitation des pays aux sous-sols riches, mais interdits de puissance de feu pour se défendre.

Voici qui explique que, de par le monde, des figures du « Non » se soient levées pour contester cette ghettoïsation économique et politique des pays du Sud de la planète par des systèmes et des puissances obscurantistes, n'autorisant des prêts que pour accroître les Dettes, et ne finançant les associations et les projets économiques que pour les contrôler, et les empêcher d'aboutir à de réelles politiques de développement autonome des peuples... Phénomène pour lequel Kemi Seba n'a pas de mots assez durs pour le dénoncer et le déconstruire.

• Les grandes topiques de l'ouvrage

Rigoureusement structuré, avec dix chapitres dialectiquement corrélés, l'ouvrage comporte l'avantage assez rare d'échapper aux pièges de la pensée dominante dissertant sur la question : *manichéisme, hagiographie, linéarisme, autocomplaisance, essentialisme, revendictionnalisme, idéologie, obstructionnisme théorique et philosophique*, pour horizonner vers la relativisation du jugement, la complexité de l'analyse, la « désessentialisation » générale du discours et la réfutation des dogmes, puis le souci autrement plus exigeant de comparer les schémas de résistance venus d'ailleurs avec ceux d'Afrique, d'emprunter leur expertise, leur dynamisme, pour donner au Continent antérieur de l'humanité beaucoup plus d'opportunités pour s'en sortir, s'autodévelopper et risquer de la sorte un geste de solidarité interétatique, inter-peuples dans le combat. Cet essai s'efforce de proposer de nouvelles solutions géostratégiques, une nouvelle gnose révolutionnaire pour résister aux systèmes qui pénètrent, contrôlent et inhibent les économies endogènes africaines, de nouvelles alliances dans ce Combat, pour déconstruire l'unilatéralisme dominant au profit d'un multilatéralisme (Afrique/Venezuela, Afrique/Iran...) visant à engager le mouvement panafricain vers d'autres possibles, d'autres ambitions, d'autres stratégies, par une description serrée de la décadence ou de la puissance potentielle de l'action révolutionnaire examinée.

Les territoires complexes du *cogito* de la survie

Le texte de Kemi Seba offre un partage significatif où l'occasion est donnée de conforter l'une des convictions philosophiques les plus fortes de notre siècle, qui consiste à approfondir l'expertise par des diagnostics lucides de la crise et à travailler à la démarginalisation économique et diplomatique du continent. Cette ambivalence se tient au cœur de ma pensée, disant son Tout, et que je nomme le **cogito de la survie**. Pensée par quoi j'identifie deux attitudes simultanées et opposées. Avec, d'une part, le destin d'une conscience aiguë, déchirée, heurtée par l'imminence de son propre déclin, voire de la disparition présumée de son peuple, confronté aux risques permanents de répression et de la mort. Et, de l'autre, le principe qui s'attache à cette même dérégulation et qui, en l'espèce, développe des mécanismes de résistance, des stratégies de survie, de dépassement de soi, précisément pour survivre à la mort. *C'est donc l'imminence de la mort qui, paradoxalement, crée le plus le besoin de survivre, autant que le manque d'être accroît le désir d'être. C'est l'exclusion qui crée le besoin de se constituer comme sa propre puissance.*

Dans des pages admirables, Kemi Seba décrit cette situation antithétique, en l'illustrant par sa relecture nihiliste, qui l'apparente à la filiation nietzschéenne, avec sa double postulation différentielle. En effet, d'une part, il raconte et analyse, dans la vie du dissident radical, les moments de solitude accrue, de doutes, d'incompréhensions, de contradictions avec une partie de sa propre communauté, la politique mise en œuvre par les États du continent. Ici tout est fait de brutalités froides souvent gratuites, des violences institutionnelles, avec des pièges répétés, puis de nouveau le lynchage, les risques fatidiques au bout desquels planent la terreur et la mort, qui font que les dissidents ne puissent jamais dormir que « d'un seul œil », sur les bancs des aéroports où le danger rôde.

Dans cet engagement total pour la liberté, et pour la « Cause noire », le Combattant des libertés devient comme un somnambule, et prend pour nom le risque permanent... Avec la résurgence de la traque, cette même traque qu'il avait déjà subie naguère sous d'autres cieux, se répétait inlassablement, jusques et y compris à **Kama**

même (nom originel de l'Afrique), où guettait toujours l'ombre de la mort. Les exemples sont légion où se manifeste cette violence brute, notamment lors des différentes expulsions lâches et légalement injustifiées, comme celles du voyage humanitaire en RDC ou du voyage en Suisse pour prononcer des conférences... qui révèlent la *proximité avec la bestialité des systèmes autoritaires et la consubstantialité du combat et du jeu de la mort*, autant que le besoin d'y survivre, d'y résister, pour espérer, *in fine*, le retournement ironique de la situation. En analysant, mieux, en comprenant cette ambivalence du combat révolutionnaire, Seba n'en a pas moins une précellence pour le *moment du nihilisme actif*, où le résistant finit souvent, à force de lucidité et de persévérance, par l'emporter sur la servitude, les humiliations, les contradictions, le chaos de l'Histoire, sans renoncer à affronter avec courage et pédagogie le premier moment, à le comprendre, à démystifier ce nihilisme passif et paralysant pour instruire une véritable pédagogie de la résistance. Tout ceci témoigne aussi de l'épreuve suprême du Combat pour la liberté, qui est un jeu permanent avec la mort. Quant au Retour en Afrique, bien que rêvé, espéré avec enthousiasme, il ne s'en accommode pas moins de pesanteurs, de contractions, de servitudes, d'intrigues dont il importe de comprendre les logiques, sans s'y inféoder... L'habiter sans renoncer à penser avec elle, par elle, contre elle, au-delà d'elle-même. N'est-ce pas déjà avec Montaigne que se déclarait la philosophie comme réflexion consubstantielle de la mort, « *que philosopher, c'est apprendre à mourir* ». Fille du Néant, la philosophie est présence active, sens chaque fois risqué, recommencé à partir du vide-d'être de l'Histoire ».

Les péripéties du Retour en Afrique...

Le *Back to Africa* constitue, au cœur de cette *themata*, le véritable moment/tournant de sa vie, qui a grandement changé son regard, en le déplaçant de l'Europe et de la Diaspora vers le lieu du réenracinement du Combat, en Afrique même, avant de refluer en territoire diasporique. Car c'est de l'intérieur du continent que se joue la lutte âpre pour le développement économique et politique, ce qui va réadapter des points majeurs de ses convictions, de sa pensée à l'ouvrant au

lieu éponyme de la Cause, lieu d'aboutissement du Combat du panafricanisme lui-même. La concentration du Combat au cœur du Continent permet de redensifier son point de vue, et de travailler le jugement de l'opinion publique des sociétés civiles d'Afrique... Si la diaspora reste un terrain privilégié d'échanges et de prolongement de la lutte, c'est désormais en Afrique même que doit être dirigé le Combat, mené pour l'émancipation des États du Continent, pour contribuer directement à leur développement économique ainsi qu'à la libération des peuples. Pourtant, après les temps de l'enthousiasme du Retour de l'enfant terrible du panafricanisme en Afrique, plus particulièrement au Sénégal, terre de fraternité, où se déclarent en effet des amitiés, des activités intellectuelles, des opportunités de militantisme panafricain, ce Retour n'a pas toujours été facile et disons-le, a été parfois parsemé de tensions, de désillusions, de contractions intellectuelles inexplicables : incompréhension de la lecture politique des acteurs locaux dans un premier temps, intolérance et violence politiques des élites contre des actions humanitaires (RDC), brutale prise de conscience par Seba qui voit sous ses yeux la misère des peuples qui saignent. Mais dans tous les cas, la Terre continentale a conforté l'engagement panafricain de Kemi Seba en le galvanisant et en l'impulsant de l'intérieur.

Des motifs de l'engagement

Entrecroisés, les motifs de l'engagement politique de Seba se lisent et s'illustrent dans ses déplacements, ses conférences, ses interventions radiophoniques et télévisuelles, ses livres, sa redoutable capacité de communication sur le web : « *Je voulais secouer le monde entier pour qu'il* » cesse d'être indifférent face à « *l'hystérie apocalyptique* » de certains États africains, ici la RDC, et du monde moderne face à la négrophobie, aux libertés et aux droits des peuples, des États et à l'Environnement...

Les permutations et les résolutions opérées pour surmonter la crise africaine

Opposer à la négritude la supra-négritude. Passer de la maturité suprême en transitant de la NOI à *la tradition primordiale en*

Afrique nommée l'Afro-pérennialisme. Dépasser le *para-africanisme* et la *nécritude* par le *Black Nihilism*. Suppléer l'unilatéralisme des relations internationales et géostratégiques entre l'Afrique et le reste du monde par une autre cartographie géostratégique Afrique-Amérique Latine (le Venezuela héritier de Chavez) Afrique Moyen-Orient (l'Iran). Dépasser l'afrocentricité kamite par l'ouverture vers une africanité plus politique et géostratégique, mais moins dogmatique et plus hostile à l'impérialisme qu'il a si longuement combattu, plus ouverte au panafricanisme.

L'une des formulations originales de l'écriture de *Black Nihilism* est son phrasé mi hip-hop, mi nietzschéen...

Le croisement des registres, des voix et des niveaux de langage rend particulièrement saccadé ce troisième essai que l'auteur écrit toujours avec son sang, comme disait Nietzsche. Il écrit avec un timbre fortement rythmé qui joue avec l'idée de quadrature du cercle, laquelle est figurée ici par quatre niveaux de styles et de régimes de la langue, où se mêlent *l'épique (I)*, *le phrasé slam si magistralement usité dans ce texte (II)*, *l'analyse critique et la démythification des dogmes (III)* et enfin, *une élaboration conceptuelle philosophique cohérente et ferme dont peu de textes sur cette question ont su se montrer capables (IV)*. Ce qui donne à ce texte une écriture qui, pour être attrayante, n'en comporte pas moins un effet ascensionnel, avec une gradation qui mène **jusqu'à la dixième chambre**, comme dans un parcours initiatique. Le lecteur attentif ne passera pas sous silence le jeu des rimes intérieures (port/porc/pores... par exemple) qui musicalise le phrasé de Kemi Seba sur sa voie d'initié, car, au terme du parcours, le Combat pour la libération de l'Afrique se double d'une Gnose, d'une tout autre refondation symbolique, laquelle redescend dans le Sacré, dans les Adytas (les temples du clergé traditionnel africain), dans le secret des Mystères millénaires... Là où Kama (nom originel de l'Afrique) s'était dépouillée de ses racines sacrales, Kemi Seba recommande de les réinvestir à nouveau frais. Sous le nom de *pérennialisme*, le panafricanisme est invité à s'enraciner dans la langue des « **supérieurs inconnus** », pour résister aux systèmes et aux institutions prétendant viser

l'émancipation des Hommes mais qui, à la vérité, sont des instruments puissants de capture, d'aliénation, de soumission, de résignation, cause même de notre défaite historique... Le magistral prétexte des voyages sur d'autres terres révolutionnaires sert à relire la géostratégie mondiale et l'histoire de l'évolution des révolutions dans le monde. On peut aussi signaler le thème général de la résistance à la bestialisation des droits des Citoyens, des Droits de l'Homme et du Citoyen interne au Continent : *Droits de grève, droit de libre circulation, droits des citoyens, des femmes, des enfants/soldats et des peuples instrumentalisés bafoués* par des systèmes politiques répressifs. Ou encore la réflexion sur les expulsions lâches de Seba de Suisse et du Congo nous a inspiré un article dont on pourrait publier des extraits un jour.

• **Pour ne pas conclure...**

Somme toute, cette troisième livraison constitue le premier grand moment **philosophique** et géostratégique de Kemi Seba, où le combattant des libertés se double d'un analyste et d'un penseur vif, ouvrant un programme de philosophie politique présenté, discuté et exposé avec clarté et fermeté. L'on ne peut qu'encourager le panafricaniste et le **philosophe politique qui se déclare en lui** à poursuivre cette route qu'il nous dit à juste titre austère, épelant sans cesse l'exigence de recommencement, le sacrifice de soi, le dépouillement, et donc la grandeur des vues, celle qui porte le destin des peuples et des États. Car c'est là, et seulement là, dans ce choix solitaire, raisonné et raisonnable, que se noue l'énigme de la résistance aux puissances aveugles qui s'opposent à la Raison, à l'évolution des peuples, de l'État de droit, à l'ouverture du monde vers une véritable mondialisation, et au vivre-ensemble planétaire... Et qui optent pour l'immobilisme de l'Histoire, Livre puissant aussi par le courage de ses propositions, et l'événement qu'il ponctue, par le *passage frappant de l'éthique des convictions à l'éthique de la responsabilité*, dans un texte qui écrit à la première personne du singulier, sans que ce « Moi » soit haïssable (Pascal), monologique et auto-réfutant... *Mais au contraire, étire-t-il toujours déjà une subjectivité qui se donne comme le lieu même de la réflexion, de pensée, lieu*

aussi où se risque la conquête d'un destin qui cesse désormais d'être singulier pour devenir collectif, universel, en dépit du risque de l'obstructionnisme et de l'obscurantisme.

Mais le penseur de l'afro-pérennialisme est perspicace, à la manière du Zarathoustra de Nietzsche, qui a commencé à danser sur les montagnes vertigineuses, pour se rire des sottises du monde, et protéger la vraie vie, la véritable liberté, lesquelles sont toujours à conquérir, à risquer, à arracher, aux esprits malins, aux génies et aux systèmes obscurantistes. On ne manquera pas de souligner l'originalité des questions abordées, leur pertinence, qui articulent cette saccade et cette musicalité de la poétique épique et autoréflexive qui témoigne de la postmodernité. Le tout conflue en un effort admirable de recontextualisation africaine des nouveaux enjeux pour le Combat panafricain, et le Développement de l'Afrique à l'aune d'un auto-investissement intégral des enfants de **Kama** de l'intérieur et de l'extérieur, soit par l'ouverture vers les pays non alignés, soit par la consolidation de l'unité du Continent. L'on ne manquera pas de signaler la patience avec laquelle s'opère d'ores et déjà le travail de la conceptualisation, et plus encore celui de l'auto-élucidation de soi, avec des déplacements asymétriques, des revenirs en permutations, des enjeux heuristiques et une nouvelle compréhension de la Cause, des urgences et des transbordements du panafricanisme avec la redécouverte des vertus et de la performance des discours géostratégiques et économiques, repensés à travers leur traductibilité philosophique et politique, dans une œuvre qui fait sens et pose notre avenir commun comme son propre défi. Enfin, dissenter sur le panafricanisme de pérennialisme, c'est aussi chercher une autre forme d'être-au-monde où le soi redevient soi, avant de s'ouvrir à autrui, par le prisme de ce terrible et puissant *cogito de la survie* qui nous rend plus vigilants à l'égard de la Mort, de la Vie, de la Liberté et de tout ce qui pourrait être privé de pérennité, d'Éternité... Frappé encore par l'absence, l'inachèvement, les hésitations, lézardé par les divisions et par la précarité, la misère, le manque d'être, le *vivre-ensemble-continental* n'en est pas moins exigible d'une grande pensée philosophique et politique de la libération. Car il a du prix. Son inconditionnalité est d'autant plus grande qu'il se donne objectivement comme l'une des conditions radicales du vivre-ensemble planétaire...

AVANT-PROPOS

Black Nihilism, pourquoi ce titre...

Tout débuta lors d'un de mes nombreux procès, en 2007, face à l'avocat de SOS Racisme et des étudiants juifs de France (son nom, Stephen Longnose, si je ne m'abuse... :), qui, pour la énième fois, m'accusait à tort d'incitation à la haine raciale parce que je dénonçais le deux poids deux mesures dans la manière dont était traité l'esclavage comparativement à la shoah...

Comme d'habitude, plutôt que débattre sur le fond, on m'attaquait en justice.

Quand on veut tuer son chien on dit qu'il a la rage.

Ce dernier, dans sa plaidoirie, déclara que mon combat ne reposait sur rien, ne menait à rien, n'avait aucun but et était animé par quelqu'un qui, au final, ne représentait rien ni personne.

Cela me fit sourire, considérant que les interjections de mes ennemis politiques à mon encontre étaient pour moi des compliments. Je lui répondis simplement que ce qui représentait le néant d'un point de vue moral pour mes adversaires était, dans mon paradigme, totalité, et que l'ensemble de leurs valeurs équivalait pour moi à une masse inerte que je m'emploierai à karchériser.

Le passionné de philosophie autodidacte que j'étais se souvint que néant se disait *nihil* en latin. Terme à la base du nihilisme, point de vue philosophique selon lequel le monde et l'existence humaine sont dénués de tout sens, de tout but, ne reposant donc que sur le principe du néant. Sans s'en rendre compte, monsieur l'avocat des prétendus antiracistes venait là de donner un joli qualificatif à ma lutte qui, en termes d'exploitation conceptuelle, était plurifonctionnelle

et dont je comptais clairement me servir – aimant reprendre les épithètes proférés par mes ennemis à mon encontre pour les tourner à mon avantage – même si, à l'époque, je n'avais pas encore d'idée précise quant à son utilisation.

Pour lui et ses collègues, la réalité était, est et sera que tout dissident par rapport au système mondialiste qui propose autre chose est jugé nihiliste, les autres courants, les autres pensées intermédiaires étant à tort considérés comme des principes trouvant leur légitimité dans le néant. C'est donc tout naturellement que lorsque la nécessité de rédiger une suite à *Supra-Négritude* (mon précédent ouvrage qui marqua les esprits en 2013) pointa à l'horizon en fin 2013, *Black Nihilism* apparut comme une évidence, d'abord en guise de provocation vis-à-vis de mes ennemis, mais surtout, en réalité, à cause d'une réflexion de fond s'articulant dans ce cadre philosophico-politique.

Ceux qui ont lu le manuscrit de *Black Nihilism* sont unanimes. Si *Supra-Négritude* était en priorité une biographie (mâtinée de quelques bases idéologiques), mais aussi le terme résumant mon combat pour l'opinion publique, *Black Nihilism* est avant tout le mot d'ordre du mode opératoire de la supra-négritude, un livre idéologique, conceptuel, politique, déclinant les mécanismes de mon combat et que l'on pourrait considérer comme un tiroir de l'armoire *Supra-Négritude*. Un tiroir fonctionnel, avec un démarrage biographique en trombe, la suite, dans les faits, du récit de *Supra-Négritude* qui s'achevait en 2012.

Non seulement une suite, mais un livre qui reprend certains détails de la fin du précédent, et qui ouvre le champ aux lendemains possibles d'un point de vue géopolitique, pour les afrodissidents et, à vrai dire, pour les résistants du monde entier, quelle que soit leur origine.

Un ouvrage qui, si je devais quitter ce monde trop tôt, constituerait un testament, un livre de réflexions pour mes sympathisants de la présente génération, mais aussi et surtout pour celles de demain.

INTRODUCTION

BLACK NIHILISM

Résistance africaine au mondialisme

Retour à la tradition primordiale

Avec *Supra-Négritude*, je pensais avoir fini, je pensais m'être écrit, vous avoir tout dit. Mais les murs du monde s'effondrent si rapidement et dramatiquement que la vérité d'hier se transmute progressivement, et peut, en partie du moins, ne plus être celle d'aujourd'hui, d'où la nécessité de produire une suite, face à une fin qui nous fuit.

Je voyais en *Supra-Négritude* mon testament politique. Mais je comprends que chaque seconde est un test dont les centièmes sont les fragments. Le destin de mon peuple – et des esclaves rebelles, peu importe leur couleur de peau – de la plantation mondialiste prend forme à la vitesse du son. Et il ne serait pas sain d'incarcérer ma réflexion, de l'apposer au giron de l'immuabilité et de l'opposer au temps.

Supra-Négritude s'était achevé lors de mon éloignement de la plantation occidentale. Telle une nation ayant lutté pour son indépendance, je me retrouvais libre, ivre d'oxygène, face à moi-même. Cet ouvrage a démarré au moment de la prise en charge de la liberté, de la découverte de l'envers du décor, des désillusions, mais aussi de la lueur d'espoir. Du doute, de l'effondrement nécessaire du soi, puis de la résurrection, car telle une toupie, le sens de l'évolution tend vers une démarche circulaire, pour revenir à son commencement, là où la sève est la totalité.

À la suite de ce récit se trouvera la conceptualisation pure dans laquelle pourra se reconnaître chacun d'entre nous, mais aussi tout peuple devant conjuguer son développement avec les intempéries du passé, du futur et du présent.

Le soleil ne s'arrête jamais de briller. C'est l'homme qui, à divers moments de son parcours, décide de fermer les yeux ; puis déclare être dans l'obscurité.

*Moralement, économiquement, culturellement,
leur plafond est notre sous-sol.*

JAMAIS NOYÉ, JUSTE EN APNÉE

Un an et demi après m'être installé en Afrique

Obscure est la nuit, comme le jour, dans ces moments où tu ressens que la mort te fait la cour, et où la tristesse dessine les contours de ce parcours Ô combien sinueux que tu ne cesses d'arpenter.

Te lever chaque matin, après de répétitifs cauchemars et te dire que tes prochains jours seront peut-être les derniers.

Pourquoi en serait-il autrement, violent est mon départ, sans doute violente se doit être la période entourant mon inéluctable décès.

En cette fin 2012, je vois la ligne d'arrivée se rapprocher, la détresse et la perte de soi se conjuguer au présent décomposé.

Où vais-je ? En enfer ? Non, pas exactement. En fait, c'est le Kongo, un paradis devenu infernal par la cupidité des hommes d'en haut et la passivité de ceux d'en bas, qui voient leurs sols dépouillés jusqu'aux os par des prédateurs rêvant d'un génocide sans trêves de notre espèce, dans cette région des Grands Lacs où le Muntu est astreint à la résidence du mental caniveau.

Pays de Simon Kimbangu, l'un de nos plus grands astres, qui avait prédit le désastre de la RDC, de notre peuple et de notre continent. Tellement riches nous sommes, mais devenus incontinents sur le terrain de la pensée, de l'éthique, de la dignité et de la défense de nos intérêts. Pourquoi le Kongo ?

Juste que dans ce pays se trouve le Kivu, région dans laquelle se déroule, au quotidien, l'un des plus grands crimes contre l'humanité. Le viol de nos sœurs commis par la barbarie de certains de nos frères, avec les encouragements de l'oligarchie munde.

Le viol de l'imaginaire, le viol de nos envies, le vol de notre esprit. Notre peuple connaît. Et je connais aussi.

Quoi de mieux que ponctuer sa vie via ce par quoi on a commencé. Déposséder le corps d'autrui car tu n'es pas capable d'estimer celui que Nzambe t'a donné. Pathétique arme de destruction individuelle dont j'apprends qu'elle sert désormais d'arme de désossements collectifs. Pauvres êtres que ces militaires rwandais et congolais, agissant tels des gorets, et n'ayant rien à envier à la barbarie des esclavagistes marchands sur le port de Zanzibar ou sur l'île de Gorée – même si l'on sait que ce qui s'y est passé est plus complexe que ce que la version officielle veut nous montrer.

Je veux comprendre, je veux aller médiatiser ce qui se passe là-bas. Éloigner l'esprit du Nègre de Papa Wemba pour le rapprocher de Kimpa Vita, et poser le débat. Qu'importe si je connais l'ultime dégât en allant là-bas. Je ne suis pas congolais, mais panafricain. Et en ce sens, l'hémorragie du Kivu rejaillit dans notre fédéral et africain destin. Qui m'a invité ? Chantal Faïda, une sœur activiste tellement digne, honorable, qui lutte contre le viol des femmes au Kivu et la mainmise de l'oligarchie rwandaise sous contrôle de l'axe américano-anglo-israélien, qui voit d'un très bon œil cette éradication interethnique et en profite pour se préoccuper d'aller cueillir nos pierres précieuses. Malthusianisme à son paroxysme, telle est la froideur de l'homme civilisé.

Pourquoi accepter d'aller dans cette région à risque, sachant que donner des interviews dénonçant ce qui s'y passait équivalait à déclarer dans une synagogue de la Bnai Brith que la shoah n'a pas existé.

La vérité est la suivante : mon doute quant à la nécessité et le but de la vie est devenu ma boussole, le seul sentiment me servant d'essence pour paradoxalement avancer. Ces images de clitoris déchirés, d'êtres brutalisés, de femmes contaminées volontairement par des militaires déshumanisés me font saigner et me rappellent que l'humain est mort, si tant est qu'un jour il soit réellement né.

Le monde va mal, et j'y trouve une asymétrie avec ma ponctuelle mélancolie existentielle, celle d'un être qui, derrière sa carapace d'homme solide, est un individu qui du cœur ne cesse, à ce moment, de saigner.

Bourbier du destin, emprisonné dans les méandres d'une Afrique qui n'a cessé d'allaiter l'Humanité, mais qui, aujourd'hui, souffre d'un cancer du sein que nul ne semble vouloir réellement enrayer (cette lettre était destinée à mes partisans, au cas où je ne reviendrais pas du Congo).

J'allais mal la famille. J'aurais eu une prime si la déprime était un prix. Dans ce monde de porcs, je souffrais par tous les pores depuis quelques mois, me sentant seul bien qu'étant entouré, sur ce port qu'est Mama Africa où embarquent les âmes n'ayant plus d'autres armes que les larmes pour naviguer.

Oui vous avez bien lu, la dépression, ce sentiment qui fait que vous pleurez dramatiquement et continuellement, avec cette sensation étrange d'étouffer partout où vous êtes, d'avoir le cœur qui se déchire à chaque instant, de vous sentir abattu, même quand ça devrait aller normalement. Je retombai, en cette fin d'année 2012, dans cette sensation d'isolement moral que j'avais connue enfant, lorsque j'étais confronté à des sévices et autres attouchements de la part de ma nourrice. À la différence qu'à cette période, je ne pleurais jamais, j'intériorisais. À l'extérieur, je souriais. Mais cette fois-ci, adulte, en début de trentaine, je me sentais sans immunité sentimentale et paralysé, incapable d'expliquer que je pouvais résister aux plus grosses attaques politiques, aux plus gros coups de crasse de mes ennemis en haut lieu, ou provocation de haineux en bas lieu, mais que je devenais une proie, un être fragile face à la trahison de quelques-uns parmi les miens sur qui je comptais pour m'épauler, me pacifier, moi qui, depuis tout petit, étais si tourmenté. Je n'avais pas été violé physiquement cette fois, mais moralement c'était le cas. Des gens à qui j'avais tout donné. On avait déchiré ma confiance, brutalisé ma patience. Je ne citerai pas les noms des personnes concernées, qui m'avaient poussé au suicide moral. Elles se reconnaîtront... En réalité, leur importance est un point de suspension de l'histoire, nul ne les retiendra. Seul leur acte de trahison était par moi retenu. J'oubliais déjà leur nom. Il m'arrivait, durant cette période, de marcher, de sortir, quand la tristesse me submergeait, pour éviter de pleurer devant mes enfants. Quelle ironie de l'histoire, moi qui ne pleurais jamais face aux épreuves, et qui transformais même ces

dernières en tremplin. Cette fois-ci, le trampoline s'était cassé. Mon âme s'était défenestrée de la maison nommée sérénité.

La dépression, un phénomène si étrange qui a ce côté insupportable d'amplifier la douleur causée par des coups qui, en temps normal, ne vous heurteraient même pas, pire vous feraient pitié. Il m'arrivait de pleurer une heure non-stop dans le plus grand silence, sans être capable de m'arrêter. Vous savez, ces larmes incontrôlables coulant comme la pluie, sur des joues qui, sur ce masque nommé visage, en étaient réduites à une piste d'atterrissage de ce liquide nommé douleur... Ça coulait comme un robinet cassé, jusqu'à l'inondation, inondation de ma quiétude. J'y risquais la noyade, mais je n'avais pas de bouée. J'allais parfois m'agenouiller et plonger ma tête dans la mer (j'avais la chance d'habiter au bord de la plage en cette période), pour confondre mes larmes avec les pleurs de l'océan, me disant même parfois qu'il aurait été bien que je me perde dedans. Le pire de la dépression, c'est que vous vous désintégrez mentalement. Mais beaucoup ne le savent pas, les gens vous voient paisible et vivant pendant que vous mourez, votre cœur plongé dans le magma. Vous marchez, tenez debout, mais vous êtes dans le coma. Vous êtes paralysé, mais vous faites les cent pas. Vous n'avez plus faim, mais ingurgitez votre repas. Vous avez une magnifique famille, mais ne ressentez même plus la joie d'être époux ou papa, vous êtes un poisson plongé dans une marée de doutes, et vous vous précipitez sur la mélancolie intérieure, qui vous sert d'appât. Pas de trêve, ni d'en-cas à la douleur, vous prenez directement le principal plat. Vous roulez votre carcasse partout où vous le devez, alors qu'en réalité, votre corps est à plat.

Je songeais, pour la première fois de ma vie, à me donner la mort. Mais je voulais le faire de manière noble. Je ne m'imaginais pas prendre des médicaments. Je préférais mourir au combat dans une situation où je savais que ma vie serait comptée plutôt que me tirer une balle ou ingurgiter une dose mortelle de médicaments. Seuls ceux qui sont déjà passés par ces moments, où votre tristesse s'apparente à un puits sans fond, me comprendront.

Cet état n'était-il véritablement dû qu'à cette trahison, la méchanceté d'êtres proches auxquels, pourtant, je portais un amour auparavant illimité ? me demandais-je. Oui, en partie, mais à vrai dire, ce n'était

sûrement pas la raison de fond. Sans doute ce fut l'élément déclencheur. Il y avait une collusion de facteurs, mais la raison principale était que mes blessures d'enfance n'avaient jamais été soignées, et que même si j'avais survécu à ces épreuves, la plaie était, à chaque instant, à deux doigts de saigner, et seule la trahison d'êtres auxquels, fraternellement, je me donnais, pouvait redéclencher une sentimentale hémorragie dont je savais par anticipation que j'aurais du mal à me relever, pour la seconde fois dans ma vie.

C'est dans ce paradigme-là que s'opéra le voyage en RDC. Je me sentais porté par cette irrésistible envie d'aller là où il était impensable de marcher, au Kivu. Dès Dakar, via le téléphone et Skype, je donnais des interviews, dans le but d'exposer les raisons de ma venue, ma volonté de faire du bruit autour du drame des femmes, toutes filles de Kimbangu. Ces astres fauchés, alors qu'elles étaient censées nous illuminer. J'y voyais le miroir, pour ne pas dire l'extension, de mon désespoir. Et je voulais secouer le monde entier pour qu'il puisse se soucier de cette apocalyptique et africaine histoire. Une petite voix me disait que je ne reviendrais pas, mais je savais au fond de moi que l'existence humaine ne connaît pas de fin, juste une transition vers une autre étape, celle des ancêtres, dans l'*amenti*, là où chaque âme n'est qu'une brique qui, additionnée aux autres, donne dans l'au-delà, la maison de vie.

Le jour du départ, sueurs froides, et au lever, mélancolie. J'embrasai ma famille, serrant de toutes mes forces mes enfants, me disant que même si, peut-être, ils allaient perdre leur père, dans l'Histoire, mon acte de résistance et de dignité serait pour eux un repère.

Je partis pour l'aéroport, pensant à mes soldats que j'aimais tant, parmi lesquels Konga, guerrier d'élite engagé dans la lutte d'indépendance de la Côte d'Ivoire, Karifa, rappeur, mannequin et international de kick boxing, Sechen, ma grande sœur, journaliste et militante de la cause des nôtres au-delà du possible, Kwame, chef d'entreprise en passe de devenir un grand couturier, Karl et Olfa, la nouvelle génération de ceux sur qui je pouvais compter depuis des années, Sabrina, mon assistante tunisienne, et, dans une moindre mesure, mon Renoi Hery, qui s'était, et je l'en félicite, replongé dans les études, et qui, bien que moins impliqué dans le combat qu'auparavant, demeurerait un frère avec lequel je ne cesserai de vibrer.

J'arrivai tôt à l'aéroport de Dakar, temps frais, ambiance morte, paysage couvert, clairement, je le ressentais, ma mort s'était mise à table et avait préparé le couvert. Je devais faire escale à Addis Abeba, en Éthiopie, seul pays d'A-free-KA à n'avoir pas été colonisé.

Dès le décollage, le ton fut donné. Nous étions en pleine période de fêtes de fin d'année, une aînée et son mari s'étaient assis non loin de moi.

La *yaya* (tante) — à qui on n'avait sans doute jamais dit que la discrétion n'était pas un péché — hurlait en lingala en riant à gorge déployée. Elle était complètement saoule et braillait des chansons de Papa Wemba. Pire, elle attendait que le personnel s'éloigne pour aller en cachette prendre à boire dans le frigo, avant de se faire, de manière pitoyable, attraper par une hôtesse (la seule Blanche de l'équipage), scandalisée qu'une passagère (et quelle passagère : la mama avait la cinquantaine passée) ose commettre un tel forfait. Dépassé j'étais, et je m'interrogeais : allions-nous au même endroit ? Le plafond d'indignation des uns semblait être le sous-sol des soucis des autres, la souffrance des compatriotes du Kivu me brûlait le cœur, mais visiblement, durant ce voyage en tout cas, cette situation ne faisait ni chaud ni froid à mon africaine et congolaise consœur. Ou, au contraire, peut-être était-ce l'abyssale douleur de ce qui se passait là-bas qui poussait cette dernière et d'autres à convoler dans la folie et la fausse joie, qui frôlait le délire. Fête de fin d'année, défaite des Damnés dont aimait parler l'élève d'Aimé, Frantz, psychiatre des colonisés.

Après de longues heures de vol, nous atterrîmes à Addis, ville mystique, où l'on sentait que l'état d'esprit du peuple était différent. Les gens se montraient très disciplinés, courtois, sans trop en faire. Mon escale n'était que d'une nuit. L'aéroport se révélait une mosaïque du monde noir. J'y voyais toutes les origines et toutes les facettes noires possibles. Du Bantu à l'Africain de l'Est, et autres Noirs d'Inde passant par là, aux traits extrêmement fins et au gabarit menu. Je comprenais plus que jamais ceux qui voyaient en Addis la capitale du monde noir.

Courte nuit à l'hôtel, à peine cinq heures de sommeil, avant d'être réveillés par les cerbères de la compagnie aérienne, puis réunis pour

le petit-déjeuner. Mets fins, rien à dire, par ce pays j'étais conquis, le peu de temps que j'y passai me permit d'oublier que dans quelques heures, plus fragile potentiellement serait ma vie, dans un pays où la finesse s'est échappée avec Kimbangu, pour laisser place à la brutalité d'une existence en dents de scie.

Seconde mi-temps du voyage je dormis, n'ayant plus la force de penser, je voulais juste pour mon âme avoir encore quelque peu la paix. Viendrait le moment, me disais-je, où elle ne pourrait, au Congo, pas se reposer et risquerait, comme seul salut, de partir en fumée.

Quelques heures de vol plus tard et après atterrissage, la sensation d'une chaleur étouffante m'envahit. C'était comme si l'air avait tari, sur place, à l'aéroport de Ndjili ; et là, rien à voir avec l'Éthiopie, les corps étaient massifs, les femmes y étaient chargées (comme aiment les vrais Renois). Je ne ressentais pour l'instant que de la vie, même si, de mon côté, j'étais devenu un zombie.

Je me mis à rêver les yeux ouverts sur le chemin menant du tarmac à la douane située à l'intérieur de l'aéroport. Et si ce voyage n'était pas la porte d'entrée à mon incarcération dans l'immuabilité, mais un moyen d'alerter l'opinion africaine sur le drame qui se déroulait contre les mères et sœurs de l'humanité ? Et si, en fin de compte, mon pressentiment n'était pas avéré, et que ce séjour, en termes d'oxygène, était une bouffée ?

En aucun cas je ne pouvais imaginer que j'aurais, dès la douane, une spectaculaire réponse à cette question. J'arrivai, tout sourire, espérant que mes chicos colgate et ma bonne humeur évitent que le douanier me trouve des problèmes imaginaires — ce réflexe de repris de justice et d'ennemi d'État acquis en Occident ne me quittait jamais, où que j'aile, j'essayais de forcer le trait à la douane pour paraître excessivement sympathique. Malheureusement, mon interlocuteur, au départ avenant, perdit rapidement son sourire après avoir tapé mon nom sur son ordinateur. D'un seul coup, le douanier commença à me parler avec agressivité, me demandant où j'avais fait faire mon visa. Ma réponse fut simple : tout à fait légalement, à l'ambassade de la République démocratique du Congo à Dakar. Je donnai même le numéro de la personne m'ayant obtenu le visa. Mais il semblait que cette question ne fût que prétexte. Monsieur le douanier ne voulait rien savoir. Il me demanda ce que je venais faire

au Congo. Je lui répondis que je devais aller au Kivu, pour raison humanitaire, et que j'étais invité par la militante des droits des femmes au Kivu, Chantal Faïda. Question du douanier : « *Qui vous a autorisé à penser que vous pouviez aller faire votre tapage là-bas ?* » Il appela un collègue. Et prétendit que mon visa n'était pas valable. À cet instant T, j'explosai, car il avait reconnu implicitement, à travers une phrase lapidaire sur mon « impossibilité d'aller plus loin », que ce qui lui posait problème (à lui ou à ses employeurs) n'était pas mon visa, comme il l'invoquait désormais officiellement, mais le fait que je vienne exposer le cas du Kivu médiatiquement et continentalement. J'étais furieux. Et malheureusement, Le Nerveux (voir *Supra-Négritude*) ne conçoit pas l'injustice. Ce que l'officier chargé de m'amener dans une autre pièce n'accepta pas. « *Pour qui vous prenez-vous pour refuser de respecter la décision d'un représentant d'un État de droit ?* » me demanda-t-il.

Je lui répondis excédé que si c'était un État de droit, je ne m'entendrais pas dire que mon visa était caduc alors qu'il avait été fait à l'ambassade de RDC, à Dakar. Je me levai pour leur donner le numéro de la personne à appeler à l'ambassade mais, ni une ni deux, l'un des soldats me repoussa violemment, au point que je me cognai au mur contre lequel le banc est adossé. Je m'attendais à ce genre de confrontation lors du passage au Kivu, mais pas dès Ndjili. Comme je ne me laissais pas faire et que je me plaignais de cette situation abracadabrante, l'officier me hurla de la boucler, que je n'étais pas en position de brailler ici ou de faire le fauteur de trouble. Ces quelques phrases codées ne tombèrent pas dans l'oreille d'un sourd, et je compris immédiatement le sens profond de son propos. En somme, je ne braillerais ni dans son bureau ni dans les médias locaux pour parler du sort des femmes ici au Congo. L'officier signa mon expulsion, me demanda de faire de même, ce que je refusai. Il me dit qu'il n'avait de toute façon pas besoin de ma signature. Je fulminais. Mon voyage s'arrêtait là, avec violence reçue à la clef. Mon sentiment était double. Je venais à la fois aider les miens, et mettre fin à une période de souffrance intérieure incommensurable en bravant des risques que je savais être potentiellement fatals, mais Dieu me déniait ce droit-là. N'était-ce pas mon heure ? La question méritait d'être posée. Et on m'expulsa comme un sans-papiers. Je tentai de résister,

mais là, ce ne fut pas un, mais deux gardes qui voulurent me maîtriser. Le plus grand, qui devait faire facilement 2 mètres, me projeta violemment au sol, puis me reprit et me dit : « *À quoi tu veux jouer toi ?* » Molesté comme un chiffonnier, je souhaitais qu'il aille jusqu'au bout, mais il ne le fit pas... Pathétiques personnes prêtes à tout pour enfoncer leur propre frère aux abois, mais sans courage pour aller au bout de leur inhumaine attitude vis-à-vis de leurs semblables. Leur grossièreté, leur brutalité me donnaient l'impression de parler à des corps inanimés. Sans doute le même type de sbires que ceux qui attaquaient nos sœurs installées là où vit Faïda. Tout en m'insultant (je le devinais à leur intonation), ils me forcèrent à aller vers l'avion. Je n'avais qu'une envie, me retourner et leur cracher à la gueule, mais je me retins. La violence de ces deux chacals eut au final le mérite de provoquer, dans mon coma moral, un sursaut d'orgueil et surtout de me pousser à m'interroger : pourquoi, une nouvelle fois, au-delà du motif basique et si commun d'expulsion pour risque de troubles à l'ordre public, être interdit d'entrée dans un pays africain, procédure trop démesurée et rare par rapport à ce que je représentais en Afrique ?

Oui, « une nouvelle fois » car, quelques mois plus tôt, c'était de Suisse que j'avais été expulsé. J'étais censé y donner une conférence auprès de mes sympathisants de la diaspora afro-dissidente, sur invitation de l'organisation helvétique Genève Non Conforme. J'avais été (a)cueilli par la police fédérale suisse, dès l'intérieur de l'avion. Il m'avait été signifié que ma présence constituait un trouble à l'ordre public, et que mon discours pouvait créer des émeutes et des réactions de haine (ce qui, est-il nécessaire de le préciser, ne s'est jamais produit, contrairement à ce que prétendent les médias français).

Tristes nuances : si, dans un cas comme dans l'autre, expulsion il y avait eu, dramatique il est de rappeler que j'avais été bien mieux traité par la police fédérale suisse que par mes propres frères congolais. Par ailleurs, sachant que ma venue donc mon expulsion seraient relayées dans tous les médias français et helvétiques, les autorités suisses avaient fait preuve d'un minimum de rigueur dans mon arrestation, évitant toute bavure. Mais la RDC étant un État où il est difficile de contredire le pouvoir, les médias congolais, tous

aux ordres, à l'exception de deux journaux locaux, décidèrent de taire cet incident politique.

Ennemi d'État, pourquoi ? quels liens entre mes dénonciations de l'oligarchie mondialiste en Occident et le génocide au Kivu ? Les ramifications étaient sans doute inscrites dans la censure commune et trouvaient leur substance dans le proverbe qui suit : « *Pour voir qui contrôle, cherche à savoir qui tu ne peux pas critiquer et qui peut t'empêcher de parler.* »

Pour la Suisse, pas besoin d'avoir fait maths spé pour comprendre que le cartel talmudo-maçonique avait fait de la Confédération helvétique son coffre-fort globalisé.

La RDC ? Son sous-sol se trouve être la bijouterie de l'oligarchie circonscrite *mundele*, et le chef d'État de ce pays, Kabila fils, l'un des administrateurs africains les plus soumis aux diktats étrangers. Le maton d'une geôle nommée République démocratique du Congo dont les citoyens-prisonniers ne cessent de décéder lorsqu'ils ont le malheur d'exprimer leur douleur de voir leur pays plonger dans un gouffre à la profondeur illimitée.

J'avais bien pris l'épisode suisse, qui m'avait permis d'évaluer à sa juste hauteur à quel point mon verbe pouvait déranger les malfrats qui contrôlent le monde aujourd'hui. Comment un jeune Noir de 30 ans, sans autre arme que sa parole aiguisée, pouvait mobiliser l'élite d'un pays pour l'empêcher de parler. C'était un rappel : parmi les animaux à deux pattes que sont les humains, les pires ennemis se reconnaissent toujours dans cette jungle.

La preuve une fois encore, pour ceux qui voulaient comprendre, que la plus à même de reconnaître ceux qui constituent un danger, une menace, c'est bel et bien l'élite talmudo-maçonique, qui sponsorise les uns et combat hystériquement les autres.

En 1964, un homme de 39 ans, Malcolm X, était interdit d'entrée en Angleterre, pour exactement les mêmes raisons. Un antécédent et un signe que nous étions sur la bonne voie, celle de nos pères. Plus récemment, l'humoriste Dieudonné s'est vu lui aussi, pour des motifs identiques, interdire l'Angleterre.

Mais le Congo, je l'avais mal pris. Je voulais et aider les miens, et mettre fin à mes souffrances en me confrontant à la folie des militaires du Kivu. Mais qu'au moins, ce périple, au-delà de ma tristesse

personnelle, ait servi à mon peuple. Il n'en fut rien, des deux côtés. On me brutalisa dès l'aéroport (sans finir le travail), et on m'expulsa, ce qui fit que je ne pus atteindre aucun des deux objectifs précités. Je ne pouvais pas imaginer connaître situation si humiliante chez mes semblables. Peut-être en zone de guerre au Kivu, mais pas dès l'aéroport de Kinshasa. Et pourtant, c'était là le lot de milliers de Congolais s'opposant, comme moi, aux lois iniques défiant la raison, bien souvent ponctuées de funestes oraisons.

Mon expulsion me ramena à Addis Abeba, de jour. Tous les hôtels étaient complets. Et, tenez-vous bien, ayant, pour cause de retard du vol Kinshasa-Addis, raté celui pour Dakar, je me retrouvai, après m'être fait traiter comme un sans-papiers au Congo, tel un SDF à Addis, à dormir sur des bancs de l'aéroport. Le comble de l'humiliation.

Les larmes aux yeux me guettaient de nouveau. Je voulais mettre fin à ma dépression, je l'avais en fait prolongée, accentuée... 2012, dramatique année, au bilan déjà lourd de déceptions, où *L'African Dream* et le *Back to Africa* avaient, à bien des égards, commencé à se transformer en « cauchemardesque sensation ».

Je me sentais vidé, allongé sur ce banc, sans doute observé par mes éternels vigiles, les services secrets français, qui me suivent partout depuis des années, et qui devaient bien se gausser de voir le chantre de la supra-négritude à ce point malmené par ses propres frères « nègres », qui n'hésitaient pas à dépasser les limites des Occidentaux.

Étendu sur ce banc d'aéroport où soufflait le vent frais d'Addis Abeba, je revoyais : mon retour sur Mama Africa, ce dépaysement, mes doutes, mes questionnements, moi l'Afro des grands ensembles urbains confronté au violent choc des consciences et des cultures lors de mon arrivée au village de la Somone, puis de Thiafoura.

Je me voyais, moi, homme noir tellement amoureux de ses sœurs, impuissant face au spectacle de l'impérialisme sous sa forme la plus vile, celle du tourisme sexuel. À Saly où, à l'étage de restaurants-boîtes de nuit, des gamines de 16 ans, robe au niveau des fesses, talons de 15 cm, convolaient avec des grands-pères blancs, la soixantaine minimum, bien pervers, souvent par paires ou par brochettes de trois, et pas honteux pour un sou.

Je me rappelais cette sœur qui me regardait avec les yeux de l'espoir, espoir que je puisse la prendre et la tirer de là, pour lui éviter sans

doute de finir au lit, écrasée sous la bedaine de ces débris d'Occident, ankylosés, ratés, dons juans rouillés, à la beauté inversement proportionnelle au poids de leurs portefeuilles. Ou encore, accrochées à un conquistador blanc, patron de la boîte, ces déesses ébène, toisant leur frère qui, lui, n'était pas venu consommer de la chair féminine contre quelques billets, et pensant à tort que la puissance se trouve chez ces côtes de porcs anthropomorphiques. Je revoyais, avec les larmes coulant sur mes joues désormais – je n'arrivais plus à les retenir à cause de la fatigue et de l'énervement –, la bestialité des prétendus panafricains wadistes menés par un certain Amadou La Faille, avec qui j'avais eu à collaborer sur le projet des États-Unis d'Afrique. Notre relation avait connu une fin hystériquement brutale car j'avais refusé de contribuer à mobiliser les jeunes pour faire élire Wade... ce même Wade qui avait trahi un homme que j'aimais tant et que j'avais rencontré à l'Unesco lors de son escale à Paris, le grand Muammar Kadhafi.

J'avais fini par comprendre que ce La Faille était la partie émergée de l'iceberg de ce que je conceptualise comme le « para-africanisme » (le panafricanisme promu par le mondialisme dans toute sa splendeur, voir chapitre 8).

Se sentant démasqué, il avait alors tout fait pour salir mon nom à Dakar, étant à l'époque en situation de force puisque dans les coulisses du pouvoir ; me qualifiant d'extrémiste et d'antisémite (oh mon dieu, quelle insulte, je ne m'en remets pas ; -)) auprès de ses contacts, qui, ma foi, n'étaient pas si nombreux que cela, comparés à tous ceux que je m'étais faits sur la seule base de mon nom et de ma réputation de résistant africain né et m'étant battu en Occident.

Je me revoyais avec ce chauffeur de taxi qui m'avait traité de *niak* (terme péjoratif pour désigner les Ouest-Africains non sénégalais), ce même débris qui, quelques minutes avant de me prendre, avait devant moi déposé une Blanche en centre-ville, en lui ouvrant la portière avec tout le cérémonial dû à un hôte de valeur reçu dans ce pays de *Teranga* (hospitalité), toutes dents dehors à chaque instant, en mode Ya bon Banania. Hospitalité surtout pour les Blancs, m'étais-je dit à ce moment-là...

Je faisais le bilan de mon retour, de l'expérience difficile de Dalaal Diam, où Fred Kano, mon frère, mon ami et homme exceptionnel,

avait dépensé des millions pour construire cette pépinière de réenracinement pour les panafricains, mais avait oublié une donnée fondamentale. Pour rentrer sur sa terre, il fallait avoir retrouvé ses esprits, et la plupart des nôtres avaient l'esprit enchaîné à un consumérisme incompatible avec le don de soi nécessaire pour survivre dans un village autonome, à côté duquel Koh Lantah ressemblait à Beverly Hills (j'exagère volontairement, car je prie pour que ce village, dans les années à venir, soit reconnu à sa juste valeur). Je pensais à tout cet espoir qui s'était confronté au réel.

L'Afrique, ce n'était pas celle que le cercle des poètes disparus scandait et idéalisait au KFC de Châtelet. La réalité était brutale, et la volonté des bonnes âmes pouvait rapidement se consumer dans les flammes.

Cela ne signifiait pas que mon retour en Afrique ressemblait à un cauchemar, loin de là. Le fait d'être entouré d'Africains était pour moi une cure de jouvence qui m'apportait beaucoup, et l'adaptation spectaculaire de mes enfants à l'Afrique était la plus belle réponse à mes prières.

Par ailleurs, la rencontre avec Mikail Yusuf Muhammad, un frère aîné de la Nation Of Islam, m'avait, depuis mon retour, apporté du réconfort. Bien au-delà de la Nation Of Islam (organisme américain et diasporique complexe que, vous le savez, j'ai tant aimé, et sur lequel je reviendrai dans les prochains chapitres), la bienveillance du frère, son amour, sa dévotion à la cause et la compréhension qu'il avait de l'ampleur de mon combat me touchaient, en une année où j'avais l'impression que tout m'échappait.

Publiquement, mon travail de propagation du message d'exaltation de soi portait ses fruits au-delà du possible via ma radio Afro-Insolent, qui touchait, grâce à Internet, des dizaines de milliers d'auditeurs en direct partout dans le monde. Et surtout, elle permettait de montrer une facette de moi jamais auparavant imaginée par le grand public, qui était resté scotché à la diabolisation médiatique occidentale. Les auditeurs étaient touchés par mes punchlines géopolitiques et mes coups de sang bien sentis, alternés avec des fous rires garantis. Ils ne pouvaient imaginer que derrière cette machine radio-phonique se cachait un Kemi Seba en proie à un doute inextinguible sur son existence et sa capacité à survivre.

Les conférences dans les universités africaines atténuait ma douleur et me rappelaient que le futur de l'Afrique se trouvait là, auprès de ces jeunes cerveaux objectivement dix fois plus brillants que ceux que l'on peut trouver hors d'Afrique, mais qui avaient simplement moins de moyens pour mettre en pratique ce que leur génie théorisait. Je voyais tout cela, installé sur le banc, couché comme un chien errant, puis je m'assoupis, conscient que je ne devais dormir que d'un seul œil car jamais seul.

Plusieurs heures et un repas plus tard, j'eus droit, enfin, d'embarquer, pour prendre l'avion destination Dakar.

Ma petite famille fut atterrée par ce qui m'était arrivé. Dans une profonde déprime j'étais. Parti en quête physique de la mort pour y trouver compagnie, j'avais obtenu mieux, la paralysie de mon esprit et, pire, l'immobilisation de mes espoirs.

Mais ceci était temporaire. Et après cette année où le destin broyait du noir – surtout quand celui-ci était grand et fin au verbe aiguisé –, la tristesse allait être enfermée dans un tiroir, pour laisser place à la résurrection de soi, et l'incandescence de l'espoir.

TAM-TAM SUR ANTHROPOMORPHIQUES DÉCOMBRES

L'homme craint le temps, mais ce dernier n'est qu'un instrument dans les mains de Dieu, dont l'utilité est souvent oubliée par la masse, mais bien intégrée par les hommes qui de la quête de science sont soucieux.

Une semaine environ après l'épisode vomitif du Congo, je pris la décision de m'isoler jour et nuit dans mon bureau, le local où j'organisais mes rendez-vous, accueillais les associations panafricaines qui voulaient me rencontrer et animais, via blog talk, ma radio Afro-Insolent.

J'avais besoin de me retrouver face à moi-même, de comprendre ce qui faisait que l'afro-dissident que je fus s'était transformé, éloigné d'Occident, dans cette Afrique teintée d'une complexité illimitée, en un « afro hésitant », oxydant pour lui-même. Il fallait que je creuse, que j'ausculte les raisons de ma peine.

Ni une ni deux, je commençai à écrire sur mon parcours, mon idéologie, la genèse de mon combat, et là, stupéfaction, ma plume partit, prête à commettre de littéraires dégâts. Je me plongeais dans les bas-fonds de mon être, bravant les strates de doutes, de peur, et de la défaite, à la recherche de la clef qui parviendrait à défaire ma mélancolie. Pourquoi étais-je si sensible à la douleur des miens ? Sans doute parce que, dans mon ADN, les cicatrices de mon peuple étaient reliées à celles de mon âme. J'en vins très rapidement, dès le début, à effectuer ce que je n'avais jamais réussi à faire auparavant. Revenir sur cette période sombre de mon enfance (cf. les premières pages de *Supra-Négritude*). Il fallait que je me parle à moi-même, que je restitue ce que ce cauchemar avait été. Je le fis, d'une traite,

et étrangeté, à ce moment précis, après avoir couché sur papier les raisons de mon naufrage lors de ma petite enfance, je retrouvai goût au sens de mon combat. Mon corps représentait l'africain continent, et mon cœur n'était qu'un ciment souhaitant coller les uns aux autres les Africains conscients que rien ne pourrait se faire sans l'unité.

Plus j'écrivais plus je me découvrais, en moi couvait cette résurrection, berceau de l'autodétermination, processus critique me permettant d'expurger les maux qui ne cessaient de me ralentir. De jour comme de nuit, j'écrivais, tel un drogué, avec cette même frénésie qui m'habitait à mes débuts, lorsque je lisais tous les livres afros qui me tombaient sous la main. Je recommençais à ne pas entrevoir d'autres lendemains que la victoire, terré que j'étais dans ma tour d'ivoire me régénérant en recherchant la sève du carburant de mon âme. Un mois et demi passé, quarante-deux jours, quarante-deux nuits, et j'arrivai quasiment à la fin du manuscrit qui scellerait la pensée de mon combat de manière définitive – du moins je le pensais.

J'avais décidé que cet ouvrage s'appellerait *Supra-Négritude*, terme que j'avais choisi pour qualifier ma pensée, mon idéologie. Aller au-delà de la négritude, et nous voir tels que ce que nous étions, bien longtemps avant d'être qualifiés de « nègres » par autrui. Le livre se composait d'une première partie, consacrée à mon parcours, la seconde partie portant sur la connaissance de soi et l'antériorité d'une supra-civilisation précédant l'Égypte, fondée par nos ancêtres. J'y parlais de ma vision du monde noir.

Le récit était corrigé par Sechen, immédiatement subjuguée par le contenu. Tout comme celles et ceux qui le lurent par la suite. L'unanimité était là, pour ceux qui avaient déjà pu accéder au sésame. Ce livre serait un carton. Un seul reproche m'était fait, par Etuma, pilier de mon âme : n'avais-je pas accordé trop d'importance à la NOI, eu égard à la manière dont je m'étais fait seul ? Étais-je sûr que la NOI me rendrait la pareille après la publicité productive que je m'appropriais à lui faire, compte tenu de mon audience objectivement inégalée sur le terrain de la conscience noire francophone ?

Je la renvoyais affectueusement dans les cordes, en lui disant que l'aide que j'apporterais à la NOI en termes de médiatisation ne serait rien par rapport à ce que je recevais déjà en termes d'auto-amélioration,

de perspectives culturelles et de bon nombre de concepts intégrés grâce à cette structure.

Je laissai de côté divers aspects de l'organisation qui au fond de moi me déplaisaient (alliance à la scientologie, démonisation essentialiste des Blancs, etc.), en me disant que ces défauts n'étaient que des gouttes d'eau dans l'océan de bonnes choses qu'apportait la NOI. Je devrais donc assumer ces quelques petites taches (selon moi) idéologiques et, pourquoi pas, rêvais-je à haute voix, faire progresser la vision de la NOI sur ces points.

Le manuscrit partit en édition, chez Fiat Lux (de Salim Laïbi ; alias le Libre Penseur). Je connaissais LLP depuis des années, nous avions même milité ensemble dans le MDI (Mouvement des Damnés de l'Impérialisme), que je dirigeais avant qu'il soit, lui aussi, interdit. Un homme algérien sympathique, loyal, brillant, avec lequel je n'avais jamais été d'accord sur tout, mais avec qui je m'étais retrouvé, dans ce projet *Supra-Négritude*, sur l'essentiel.

D'emblée, il me fit une remarque qu'il me demanda de considérer immédiatement : « *Kemi, l'ouvrage est excellent, me dit-il, mais comme tout livre qui sort, il faudra l'accompagner et le présenter au public que tu vises. Et ton public, bien qu'il soit installé en partie sur le continent africain où tu vis, est, aussi et surtout, dans la diaspora, là où tu es né, et là où se trouvent au moins 6 % de tes partisans. Ce qui signifie que tu devras pouvoir venir en Europe, en espérant que tu ne rencontres pas les mêmes problèmes avec les autorités que lors de ta précédente venue en Suisse.* »

Le ton était donné. Comment faire la promo dans une région du monde dont les dirigeants me voyaient comme un fauteur de troubles, un virus pour la paix publique. Étais-je moralement assez solide pour retenter l'expérience et m'exposer de nouveau à un potentiel nouvel échec ? Devais-je rester sur les précédentes défaites (Genève et Kinshasa), ou comprendre ces revers passés pour pouvoir les défaire pour l'éternité ? Ma décision, teintée d'une foi inébranlable en ma mission de conscientiser les miens, fut vite prise. Au diable l'échec, vive la Maat (principe de vérité justice en Égypto-Nubie ancestrale). À la défaite, j'infligerai un échec et mat. Évidemment, mon choix inquiétait mes proches, mais j'étais sûr d'avoir raison. J'avais la vision.

Je commençai à prendre contact avec celles et ceux capables d'organiser un peu partout avec moi des séances de dédicaces de *Supra-Négritude*. Je ne pouvais pas imaginer à quel point l'attente était grande dans la diaspora. J'avais déjà eu l'écho que lors de ma venue prévue en Suisse, plus de 400 personnes avaient l'intention de venir m'écouter, mais cette merveilleuse nouvelle avait, par mon refoulement, été contrariée.

Rapidement, c'est-à-dire au bout de trois jours, le plan fut fixé. Ma tournée promotionnelle de *Supra-Négritude* passerait par Paris, Bruxelles, Genève (nous voulions retenter), Marseille et en Afrique, par Dakar au Sénégal, Cotonou au Bénin, et Badagry au Nigeria. La France, bien évidemment, occupait une place prépondérante. La majorité de mes sympathisants de la diaspora ne se situait-elle pas là-bas à ce moment-là ?

Mais comment faire pour entrer dans un pays dont j'avais violé les lois, notamment le contrôle judiciaire imposé en 2009 ? La situation était complexe, mais un homme déterminé voyait toujours des facilités et des failles dans une toile de difficultés. Ma situation politico-judiciaire avec la France était tendue, pourtant un élément penchait en ma faveur. Les autorités françaises avaient eu l'occasion de m'arrêter quelques mois auparavant, lors de mon interdiction d'entrée sur le territoire suisse. La police fédérale helvétique m'avait remis à la police française (je n'avais que mon passeport français sur moi, ayant laissé le passeport béninois à la maison, afin d'éviter tout vol). Mais la PJ française, avec la section antiterroriste, allait réaliser, par manque de projection dans l'avenir, une faute de taille.

M'interrogeant sur les raisons de ma venue, mes activités actuelles et le temps que je comptais passer en Europe, les officiers français comprirent rapidement que je n'avais aucune intention de rester contempler la tour Eiffel et que j'avais mes activités en Afrique, où j'étais, malgré les épreuves passées, clairement décidé à vivre pour le restant de mes jours.

Après leur avoir répondu que je n'étais là que pour la conférence à Genève après quoi je comptais partir, les policiers me répondirent que si je n'avais pas l'intention de rester en France, ils n'avaient plus de raison de revenir au contrôle judiciaire violé. *De facto*, ils décidèrent de fermer les yeux (vice de procédure de leur

part) et de me laisser rentrer chez moi, ce qui les arrangeait tant que c'était loin de chez eux.

Ce qui, implicitement, signifiait que le contrôle judiciaire qui m'avait été imposé en 2009 en France ne s'appuyait pas tant sur le droit que sur la crainte des autorités françaises de me voir répandre mon message sur leur territoire. Tant que je me trouvais loin de leurs banlieues, ils acceptaient de me laisser voler sous d'autres cieus.

Double erreur stratégique quand on analyse que je n'avais jamais été autant suivi par la jeunesse afro-diasporique et africaine francophone que depuis que j'étais rentré en Afrique. Jamais mes activités, via la radio et surtout les réseaux sociaux, n'avaient eu autant d'impact que depuis mon *Back to Africa*. Et malgré toutes les difficultés rencontrées depuis mon arrivée, mes partisans, dont le nombre grossissait chaque jour, ne voyaient de moi que ma force de conviction et l'énergie déployée pour la revalorisation de notre culture et notre identité. Cela avait d'ailleurs toujours été une force chez moi, faire briller notre culture, notre peuple, tout en saignant dans le privé.

La question qui se posait désormais était la suivante : les autorités françaises reviendraient-elles sur un contrôle judiciaire qu'elles avaient ignoré la dernière fois que j'étais passé entre leurs mains ? Comment allaient-elles réagir au fait que je revienne deux mois en France ?

Ces questions, là encore, trouvèrent rapidement une réponse. Je ne laisserais personne décider de mes déplacements et de ce que je pouvais dire. Je ne craignais que Dieu, sûrement pas la synagogue de Satan et ses sbires.

Me sachant fiché et ciblé en Hexagone comme en Suisse, je décidai d'atterrir à Bruxelles (par où j'étais passé lors de mon exfiltration de France pour rentrer en Afrique, violant à cette occasion mon contrôle judiciaire.) J'annoncerai ma conférence une fois en France. Il me fallait donc partir longtemps avant pour avoir le temps d'annoncer cette tournée et donner le temps aux gens de se mobiliser.

Avant de partir, je devais faire le plein de forces. En plus des prières, il me fallait une protection, une énergie entourant mon cœur et mon âme partout où j'irais. Bien que formellement interdit par les bien-pensants des religions dites « révélées », une petite voix me rappelait

qu'au-delà de ce que j'avais appris (dont le très bénéfique processus d'auto-amélioration de la NOI), j'étais un Africain, et que la tradition, les forces mystiques africaines, était le meilleur des parapluies.

Pour ce faire, je me tournai vers celle qui, dans ma vie, avait toujours été garante et spécialiste de la tradition, ma femme, Etuma. Contente et surprise de ce besoin inhabituel chez moi, elle contacta un tradipraticien installé dans le sud du Sénégal.

Ni une ni deux, nous nous embarquâmes dans un long périple direction Tambacunda, à plusieurs heures de route de la région dakaroise où je résidais. Durant le trajet, interrogatif j'étais : comment moi, toujours profondément spirituel et en quête de Dieu, mais réticent aux histoires traditionalistes et au tradipraticiens, que je qualifiais bêtement en région parisienne de « gri-gri-man », je me retrouvais naturellement dans la démarche d'aller solliciter ces derniers ? Sans doute que, confronté à la réalité africaine, naturellement, mon ADN, ostensiblement lié à son environnement, avait parlé, et mon être souhaitait communiquer avec les forces de ce continent.

Nous fûmes reçus dans le salon d'une grande maison. Des dizaines de villageois faisaient la queue, et nous précédaient dans l'attente de la « consultation ».

Déjà en Occident, Etuma m'avait emmené voir des consultants se revendiquant de la tradition. Ayant elle-même été partiellement initiée dans son enfance (avant d'avoir dû rompre le processus pour venir en France), elle avait un rapport particulier à cette réalité, et y était tellement attachée qu'il pouvait lui arriver de faire confiance au premier charlatan se prétendant traditionaliste. D'où ma distance critique. Car des charlatans qui se présentaient en médecins de l'invisible, il y en avait beaucoup.

Par ailleurs, bien que m'ayant constamment soutenu dans mon « évolution spirituelle », Etuma avait toujours catégoriquement refusé de se proclamer musulmane (elle associait généralement l'islam à la religion des Arabes). Elle disait que j'étais traditionaliste sans m'en rendre compte, et qu'un jour, sans pour autant renier mes réflexions ou ma compréhension du monde, je viendrais naturellement à ce qui, selon elle, était ma nature première.

Après une bonne heure d'attente, passée sous le rite d'un magnifique et envoûtant bruit de tam-tam venant de la maison, joué par

l'enfant d'une des patientes qui dans la file comme moi attendait, Monsieur le médecin des forces invisibles apparut, dans un style qui n'avait rien à voir avec ceux que j'avais eu l'occasion de croiser auparavant. Vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon à pinces, il avait tout l'air d'un afrodescendant ayant atterri ici par accident.

En me regardant droit dans les yeux, sans même que j'aie à prononcer un mot, il me conseilla de ne jamais me fier aux apparences, et que parfois, « *si le Dieu de nos ancêtres le voulait, la toile d'une araignée pouvait me servir de parapluie* ». Sous-entendu : ceux qui, de prime abord, semblent ne pas être faits pour un emploi étaient parfois les plus affûtés pour mener à bien une mission. Variante, je le comprenais rapidement, de « l'habit ne fait pas le moine ».

Anta refusait l'étiquette de marabout. Il était tradipraticien. Selon lui, les tradipraticiens étaient attachés à la tradition ancestrale, alors que les marabouts étaient des guides religieux – ce qui pour moi, en tant que muslim, n'était pas un problème.

Il me demanda de serrer fort dans ma main deux noix de cola, et une petite pierre de kaolin pendant vingt et une secondes, durant lesquelles je devais penser intensément à mes objectifs et à la raison de ma venue ici. Au bout des vingt et une secondes, il me reprit les deux noix ainsi que la pierre et prononça des invocations dans sa langue que je ne décryptai pas. Puis commença sa consultation. Il me dit de but en blanc que j'étais dans un tunnel, un long tunnel sombre, et que je m'approchais de la porte de sortie. Mais que j'avais peur d'y trouver une route, ou un ravin.

J'étais sidéré, n'était-ce pas l'exacte situation dans laquelle je me trouvais ? N'avais-je pas été plongé dans un obscur tunnel de doutes en cette année 2012, au-delà même de la difficile année d'adaptation et de retour en Afrique que constituait 2011 ? J'étais bousculé par sa capacité, sans que nous lui ayons dit quoi que ce soit, à voir juste, simplement grâce à une connaissance de l'invisible, de la tradition, de nos ancêtres. Je lui demandai s'il savait que ce qui m'attendait : le ravin, ou un long chemin ? Il me déclara que l'issue du tunnel dépendrait de la manière dont je marcherais jusqu'à la porte ; je tomberais dans un ravin si je continuais à hésiter, si j'avais peur, mais trouverais un long chemin si j'éradiquais le doute qui persistait en moi. Il me dit que j'étais une âme blessée par la vie, et que seule

ma volonté de mettre un pansement sur ma plaie morale me permettait de ne pas tomber dans ce puits sans fond qu'il voyait.

J'étais ému. Il ajouta que, tôt ou tard, je mettrais un pansement sur la plaie, qu'il en était convaincu, et plus encore, que je panserais d'autres âmes blessées...

Sans s'en rendre compte, cet aîné m'avait, par la grâce de Dieu, régénéré. J'étais musulman, disciple du Ministre Farrakhan, mais la tradition avait, à ce moment plus que jamais auparavant, fait son incursion dans ma réflexion et restait dans un coin de ma tête.

Quelques semaines suivant cette rencontre qui allait s'avérer déterminante pour mon parcours, après avoir passé de longs moments avec les miens, j'embarquai à bord de l'avion Royal Air Maroc destination l'Europe, et plus particulièrement la Belgique.

Il était prévu qu'une partie de mes soldats présents en France vienne immédiatement me chercher à Bruxelles, et m'emmène en lieu sûr en région parisienne, au chaud, en attendant le début des radioactives festivités...

Après l'escale au Maroc, Bruxelles. À ce moment précis, le souvenir de la police fédérale et autres forces spéciales me vint en tête. Mais immédiatement, cette pensée fut chassée par le visage de l'aîné tradipraticien me disant que j'étais celui qui décidait si la suite devait être un ravin ou un long chemin. Cette pensée m'électrifia, et par la force de conviction couplée à mon amour du Tout-Puissant, mon cœur se scella fermement, et la rivière de mes sentiments me mena à bon port, celui de la foi en soi, qui ces derniers mois m'avait tant manqué.

Arrivé à la douane, je fixai l'officier belge, qui regarda mon passeport, puis me laissa passer. Visiblement à ce moment précis (avril 2013), la Belgique n'avait pas (encore ?) reçu la directive stipulant que j'étais signalé dans l'espace Schengen (ce qui allait se produire un an plus tard). J'avais gagné, vaincu ce premier obstacle. Et le chemin continuait.

Passé la douane et ayant conjuré le mauvais sort, je retrouvai mes soldats. Après les étreintes, nous décidâmes de ne pas traîner. Et de filer immédiatement à Paris. Le véritable défi se trouvait à la frontière française.

Ni une ni deux, nous primes la voiture d'un des frères et fonçâmes pour Paris. Là encore, la crainte d'un contrôle à la frontière (plus de

deux chances sur trois) aurait pu m'habiter, mais je n'avais plus peur de rien. J'étais en mission, et rien ne pouvait stopper ce combat d'indépendance intellectuelle visant à contribuer à relever ma population. Et là encore, victoire, aucun contrôle policier ou douanier pour parasiter notre route. À cet instant, le tam-tam que jouait le petit enfant chez le tradipraticien commença à sonner dans ma tête comme un air de victoire jusqu'à mon arrivée à destination.

Environ deux heures après avoir démarré, nous arrivâmes en banlieue parisienne, que j'avais quittée deux ans plus tôt, direction la maison de ma grande sœur et meilleure amie, Sechen. Tellement de joie dans nos retrouvailles il y eut que nous ne nous couchâmes pas avant 4 heures du matin, alors que Sechen, journaliste, devait travailler le lendemain. Cela me faisait drôle d'être revenu en France compte tenu de la manière dont j'étais parti.

Après avoir longuement dormi, j'annonçai dès le lendemain une tournée promotionnelle, pour la sortie en Europe de *Supra-Négritude* le livre, qui commencerait par Paris. Et là, onde de choc sur les réseaux sociaux et ma page fan Facebook : un record de réactions suite à l'info de ma venue en France (mes sympathisants ne savaient pas que j'étais déjà présent) qui eut l'effet d'une traînée de poudre. En quelques heures à peine, toute la rue afrodiasporique fit circuler l'info.

Il n'y avait pas besoin d'être devin pour comprendre que la conférence allait battre un record d'audience pour le milieu panafricain. J'étais sonné. Je me savais attendu, mais pas à ce point.

Et dans ce genre de situation, quand le buzz et l'audience viennent de manière spectaculaire à point nommé, les forces hostiles ne tardent pas à se manifester. Généralement, elles n'arrivent pas à mobiliser autant. Si faibles pour construire, elles sont audacieuses pour essayer de salir ceux qui font.

Les forces hostiles se matérialisèrent chez ceux qui me haïssaient depuis le départ, qui me jalouaient hystériquement quand j'étais la figure la plus médiatique de leur courant. Ils avaient trouvé, par le biais de mon évolution politique et de mon refus de rester dans la frustration identitaire, une justification pour exprimer leur ressentiment à mon encontre, moi qui m'étais, justement, éloigné d'eux. Mes meilleurs ennemis, c'étaient eux : le courant des cyber-pharaons,

les toutankartons de la 3G, qui m'étaient autant hostiles au sein de la cause noire que l'étaient face à Jésus les hystériques pharisiens. Les cyber-pharaons étaient un concentré de frustrés qui voyaient le monde soit blanc soit noir, sans aucune nuance, et passaient leur temps à parler de spiritualité, sans la vivre (nous y reviendrons dans le chapitre sur la nécritude). Qui injuriaient et traitaient d'« aliénés » leurs sœurs et frères chrétiens ou musulmans. Ils parlaient de tradition africaine, mais ne vivaient aucune initiation et ne comprenaient pas qu'un initié à la tradition ne puisse jamais se permettre de manquer de respect à d'autres sous prétexte que leur spiritualité portait une autre étiquette religieuse.

Ce courant me trouvait dangereux de par mon audience (tellement supérieure à la leur que je pouvais comprendre leur agacement...). Leur haine envers moi n'était pas un problème, vu le profil de Nègres complexés et stupides qu'ils étaient et compte tenu de leur nombre. Je les considérais comme les « wahhabites de la cause noire », c'est-à-dire des êtres volontairement fondamentalistes, idéologiquement extrémistes, mais consciemment inoffensifs : aucun membre de ce courant dans la sphère francophone, et même ailleurs en réalité, n'avait jamais été inquiété par l'oligarchie occidentale. Au contraire, la Mairie de Paris et autres leur allouaient des salles pour leurs conférences dans lesquelles ils répétaient, mille ans plus tard, ce que tout le monde savait déjà, en l'occurrence que l'Égypte ancienne était noire (voir *Supra-Négritude*).

Donc leur excitation, les injures en message privé et tentatives d'intimidation d'écoliers ne me bouscullaient guère. J'avais grandi en guerre contre la méchanceté humaine, et j'étais vacciné contre les handicapés de la pensée qu'ils représentaient magnifiquement bien.

Mais une nouvelle donne était présente. Ou du moins, s'accroissait durant la période que je passais en France. La frustration et la jalousie étant des virus qui trouvent des pores d'entrée dans les corps de ceux qui, dans l'échec, sont rongés par l'envie, une nouvelle alliance se créa entre le courant caricatural égyptomane (à ne pas confondre avec celles et ceux qui voient Kemet comme une grille de lecture rationnelle pour comprendre l'Afrique, sans pour autant tomber dans l'obscurantisme) et une poignée de militants afros urbains ratés et sans audience. L'un d'entre eux, aigri devant

l'Éternel par notre succès d'estime, tenta de tout faire pour me salir, me provoquer, m'injurier publiquement sur le net, en rêvant que je lui réponde, qu'il y ait affrontement, que je prononce son nom, afin de lui donner de la lumière. Mais il n'eut pas satisfaction. Pour ma part, je suivais la logique qui est qu'un lion ne palabre pas avec un pigeon.

Historiquement, aux USA, dans le milieu nationaliste noir, le gouvernement américain avait mis en place le Cointelpro, un programme visant à perturber, salir, discréditer et surtout détruire tout mouvement subversif américain, notamment noir, et surtout leurs leaders.

Plus que jamais confrontée, dans les années 2000, à des mouvements subversifs réagissant à la violence du mondialisme, il est certain que la France a dû, à travers des taupes et autres policiers spécialement formés pour cela, mettre en place et appliquer les mêmes méthodes pour tenter de manipuler des gens potentiellement hostiles aux leaders dissidents en vue, afin de donner l'impression de guerres fratricides ou intracommunautaires, alors qu'il s'agissait ni plus ni moins d'« intelligence » (au sens de « manipulation d'État »).

Par le passé déjà, j'avais dû faire face à des tentatives d'infiltration d'indics au sein de mon mouvement, dont certains avaient compris que nous n'étions pas les terroristes noirs dépeints par les médias. Honnêtes, ils avaient fini par se dévoiler et faire des rapports tendant à prouver que je n'étais pas si méchant et dangereux, afin que l'État baisse sa garde. Ces derniers m'avaient également confirmé qu'il y avait bien d'autres taupes, non identifiées par eux, qui gravaient dans ma mouvance.

Les réactions hostiles, sûrement instrumentalisées par des agents provocateurs, commencèrent donc à faire du bruit, mais ce bruit équivalait à un pet de fourmi comparé à l'attente de la rue. Ma venue, quelques semaines avant le début de la tournée, me permettait de me réadapter, au-delà de ce contexte, à cette France que j'avais fini par détester (son mode de vie, son consumérisme, ses excès). Je me rendais compte, au contact des gens, que mon retour en Afrique m'avait changé. Entendons-nous bien, pas dans le sens où je voulais revenir vivre en France. Plutôt mourir. Mais l'Afrique m'avait permis, dans ces difficultés initiatiques d'adaptation, de relativiser mon aversion pour la France. L'Afrique m'avait appris la patience, et avait, dans sa complexité, densifié ma tolérance.

La France a été, dans mon existence, une jungle urbaine où l'agressivité m'avait consumé. L'Afrique m'avait rappelé l'humilité, plus que quiconque. Il y avait évidemment les épisodes d'une atroce brutalité que j'avais vécus en direct au contact des miens, mais derrière tout ça, le rapprochement avec les anciens, le retour au sein de mon peuple m'avaient apporté plus de profondeur sur la réflexion et l'analyse. Mon rapport aux Français et à tous les autres peuples en réalité était plus harmonieux. J'étais comme un lion qui, ayant grandi aux côtés d'autres animaux, vivait agressivement. De retour parmi les lions, j'avais appris à voir le monde différemment. J'étais moins tendu.

Beaucoup de gens, plus que jamais, me reconnaissaient dans la rue, et, fait nouveau, demandaient à prendre des photos avec moi. Pourquoi prendre des photos ? n'étais-je pas qu'un activiste panafricain ? pourquoi toute cette attention ? Je ne comprenais pas, à ce moment, que l'état de crise en Occident était tel que la plupart des gens de la rue s'étaient détournés des médias mainstream pour aller sur Internet. Et sur Internet, les gens écoutés, c'était les dissidents ; et dans la dissidence, j'avais, sur la question africaine, une place prépondérante, pour ne pas dire principale.

L'attente de ma conférence était palpable, inversement proportionnelle à l'attente du *study group* de la NOI de Paris. J'avais effectué mon processus d'intégration au sein de la Nation Of Islam sous la direction du frère Mikail Yusuf Muhammad (Montréal) quelques mois plus tôt. Ce processus m'avait apporté beaucoup de bienfaits, que j'avais développés en long et en large dans *Supra-Négritude*. Cette intégration au sein du mouvement communément appelé les « Blacks Muslims » créait l'enthousiasme au Canada et auprès de certaines personnalités de la Nation Of Islam comme Ava Muhammad, Wesley Muhammad, Ashahed Muhammad (éditeur du *Final Call*, journal de la NOI), mais suscitait la défiance du côté de Paris. Il y avait une règle générale dans le milieu associatif noir francilien. Beaucoup dans le milieu ne supportaient pas que, malgré mes méthodes controversées, mon jusqu'au-boutisme prononcé, ma réputation de n'écouter que moi-même et mon étiquette de Nègre arrogant, d'homme à femmes, je sois celui qui, de très loin, réunissait le plus de gens de la masse. La NOI de Paris comptait très peu de membres, et avait opté, au vu de sa force de frappe limitée et de ses difficultés

d'implantation, pour la discrétion. *De facto*, ces derniers voyaient d'un très mauvais œil le bruyant et, selon eux, opiniâtre Kemi Seba intégrer leurs rangs. Et ils savaient le terrain francophone tellement vierge pour ce qui concernait ce mouvement que ma seule présence aurait donné la sensation (à tort) que j'en étais le représentant.

Je les rencontrai les semaines précédant la tournée de la conférence de Paris. Je sentais chez eux, malgré les sourires de façade, la distance, la froideur, et aussi l'inquiétude. Inquiétude de ne pas pouvoir me contrôler, et que je fasse ce que je veux sans m'en référer à eux. Ils avaient raison, j'avais acquis une expérience et atteint un degré d'influence dans la lutte qui ne me permettait pas d'attendre que la NOI France (qui peinait à réunir plus de quinze personnes depuis quinze ans) me donne des directives dans un combat dont elle ne maîtrisait pas certaines clefs de communication. Les cordialités prirent fin quand je leur demandai s'ils comptaient être présents à ma conférence, compte tenu de l'affluence record attendue et des possibles tentatives de troubles autour de l'événement générées par les menaces des Nègres haineux précédemment cités. Ils me répondirent qu'ils ne pourraient pas être là car ils avaient l'habitude de faire autre chose le samedi... Les mêmes qui n'hésitaient jamais à se rendre à des manifestations ou festivals afros le samedi n'étaient pas dispos pour un frère censé être de la même chapelle ? J'avais un arrière-goût. J'avais vanté les mérites de la NOI dans mon ouvrage, mais je me retrouvai, une fois encore, confronté à l'éternelle inertie du mouvement en France. Inertie qui m'avait poussé à faire mes armes politiques seul, et à bouger les lignes d'une mouvance afro sclérosée et, qui, aux yeux des autorités, faisait moins peur que pitié.

Nous nous quittâmes en bons termes, mais dans mon cœur, je savais que la collaboration avec ces frères était définitivement vouée à l'échec, tant la jalousie et la volonté de conserver le contrôle sur les choses demeuraient, malheureusement, centrales dans notre relation. J'étais triste, compte tenu de mon affection illimitée pour mon formateur, le frère Mikail Yusuf Muhammad, et la NOI en général, mais je me disais que Dieu arrangerait, ou dérangerait, cette situation avec le temps.

Je décidai de prendre du recul par rapport au milieu « associatif », et de me concentrer sur la rue. N'était-ce pas la rue qui donnait le

tempo ? Et je me rendais compte que ce problème était transposable à l'Afrique, où la jeunesse universitaire fusionnait avec moi lors de mes conférences panafricaines antimondialistes, pendant que les prétendues élites étatiques du panafricanisme, jouet de l'oligarchie occidentale, me voyaient comme un dangereux subversif et fauteur de troubles. Ma réflexion se centrait donc sur le fait de s'occuper de la racine de l'arbre, plutôt que de se battre avec les branches cassées (je reviendrai sur ce sujet dans le chapitre consacré au « para-fricanisme » et à la « nécritude »).

Le temps restant me séparant du jour J, je le passai à échanger avec mon formateur en philosophie, le savant, le sapient professeur Grégoire Biyogo, probablement le meilleur philosophe africain qu'il nous ait été donné d'avoir. Cet aîné génial, ce sage, par son sourire en coin et sa vivacité d'esprit, faisait naître en moi un océan de sérénité. Ses perspectives de réflexion m'emmenaient loin. Son absence d'ego mal placé transformait le mien en lego déconfiguré. Avec lui, il n'y avait pas besoin de palabrer pour savoir qui était le sage et qui était l'élève. Il savait ce que je représentais, et voulait simplement densifier ma réflexion, ma pensée. Des cours intensifs en philosophie avec lui je suivais. Son objectif était de faire de moi un docteur en philosophie, mais comme toujours, pour ma part, seul le havre de savoir qu'il était m'intéressait. Intérieurement, mon statut d'autodidacte ayant réussi par lui-même me parlait bien plus que les histoires de doctorat après quoi la plèbe courait dans ce monde occidental. Mais le fait de l'écouter, d'étudier à ses côtés, un peu comme Socrate et Platon le faisaient, me plaisait. Je voulais manger tout ce qu'il savait, l'incorporer, puis l'exprimer à mon tour, avec les dons que Dieu m'avait offerts.

Puis, enfin, après tant d'attente, le jour J, jour du déclenchement de la bombe littéraire afro-dissidente arriva.

Je m'étais préparé, avec mon noyau et mes éternels proches. Sechen, Karifa, Konga, Kwame, Rahim et Evens (les deux derniers étant mes frères de longue date, cofondateurs du Parti Kemite) étaient avec moi. J'avais la sensation qu'à quelques exceptions près (Hery ne pouvait pas être présent car, dans le cadre de son travail d'étude, il devait animer une conférence ce jour-là, prévue de longue date), mon clan s'était réuni, épuré des mauvais esprits hypocrites

qui l'avaient habité auparavant. Un dispositif de sécurité, fait de tueurs nés entraînés pour ça, avait été mis en place au cas où n'importe quel farfelu veuille passer du statut d'insulteur derrière le clavier à perturbateur dans la réalité. Le réel avait toujours été mon royaume, donc serein j'étais, mais pour les frères, on n'était jamais assez prudent. La NOI parisienne, comme prévu, n'était pas là. Mais le peuple, au-delà de nos attentes, de nos espérances, nous submergea.

Plus que jamais auparavant, nous vîmes un public large, massif (entre 400 et 500 personnes, à 19 euros l'entrée !), venu assister à ma conférence de lancement du livre *Supra-Négritude*.

Que s'était-il passé ? j'étais déjà audible en partant en Afrique, plus écouté que mes pairs afros militants. J'avais déjà, à travers le MDI, le *Politik Street Show* (produit par Dieudonné), réussi à élargir ma base de sympathisants de manière significative, au-delà du microcosme. Mais là, cela dépassait l'entendement, et je me retrouvais avec une masse afro (mais pas seulement) jamais atteinte pour un domaine politique afro-diasporique aussi pointu que celui-ci. Dix-neuf euros l'entrée (en échange du livre bien sûr), des gens installés dans l'escalier pour pouvoir accueillir le plus possible, et pourtant du monde refoulé... Tout le monde était dépassé, tout comme les flics en civil, censés être discrets, mais qu'on avait tous remarqués, qui se tenaient face au Théâtre de la Main d'Or, lieu de cette conférence-séance de dédicace.

Des personnalités du sport (qui m'ont supplié pour que je ne prononce pas leur nom afin qu'elles n'aient pas d'ennuis), mais aussi du cinéma (Samuel Le Bihan et sa femme Daniela, top model gabonais) et, surtout, une masse compacte de Noirs de toutes catégories sociales. Tous les médias communautaires présents (Nofi, Œil d'Afrique, Negronews), mais aussi ERTV, le site d'info dissident numéro 1 en France, étaient choqués par l'impact de cette tournée qui démarrait. Pour ma part, je me sentais porté par cette vague d'espoir, qui n'allait plus redescendre. La conférence fut extraordinaire, d'une intensité folle.

Intensité qui n'allait pas s'amoinrir par la suite, avec le déplacement à Bruxelles et à Marseille où, là encore, des audiences records seraient atteintes. Seule Genève, une fois de plus, allait être l'ombre au tableau de cette tournée en Occident. Averties de ma venue et

voyant que, cette fois, elles ne pourraient pas m'intercepter à l'aéroport, les autorités décidèrent de diffuser abondamment mon portrait-robot aux douanes de la frontière franco-suisse. Fait corroboré par des sympathisants et par des membres de mon équipe ayant fait le déplacement jusqu'à Genève. Portrait-robot pourquoi ? Ces moyens démesurés pour m'intercepter pour quoi ? J'avais cessé de me poser toutes ces questions, et je savais que l'équation de ma mission, qui s'appuyait sur le triptyque autodétermination-antivictimisation-virilité du peuple, ne pouvait pas être approuvée par le vigile des cartels bancaires internationaux que représentait la Suisse.

Cette fois, l'arrestation fut évitée de justesse grâce à un journaliste (oui oui, vous avez bien lu, il existe encore des journalistes dignes en Occident). Ce dernier, comme toutes les journalopes de son pays (au fil des ans, pour briller dans ce métier, vous devez vous comporter comme les salopes du pouvoir en place), avait eu l'info que cette fois, les autorités comptaient m'arrêter pour trouble à l'ordre public et ne pas me remettre à la France. Loin de tout jugement me concernant, ce journaliste trouvait cette justice « injuste et illégale », raison pour laquelle, sous couvert d'anonymat et en m'appelant d'une cabine car me sachant surveillé, il m'avertit de la situation et m'exhorta à envoyer des militants pour vendre les livres, mais à ne surtout pas me pointer à moins de vouloir découvrir les prisons de nos amis les petits Suisses... Je suivis son conseil, et le jour J, le public, entre-temps mis au courant de l'affaire, fut une nouvelle fois déçu de ne pas me voir, mais heureux de se procurer le fameux sésame, qui, là encore, se vendit très bien.

Deux mois et demi plus tard, après ce tour de force en Europe, des livres partis comme des petits pains, un *strike* sociologique (susciter l'intérêt et l'adhésion large de la population noire urbaine de Paris, de Bruxelles, et de Marseille), au-delà des conférences, mais aussi dans la rue, dans les discussions familiales, au sujet de *Supra-Négritude* (c'était fort, un vrai défi dans le milieu panafricain qui n'attirait qu'une minorité de gens vus comme l'élite), je décidai de me poser quelques jours dans la capitale belge, et de passer le temps qu'il me restait après cette première partie de tournée éreintante en Occident, avec la femme qui, quelques mois plus tard, allait donner naissance à mon fils cadet Anupe Seba, en l'occurrence Natou. Bien

qu'étant plus que jamais en couple avec Etuma à Dakar, j'étais tombé amoureux dès 2010 (pour la deuxième fois de ma vie) de Nathalie (Natou), linguiste d'origine congolaise et nigériane, ayant grandi en Belgique, qui s'était par la suite spécialisée dans la rédaction honorable de l'histoire des reines et héroïnes d'Afrique (les pseudo bonnes consciences qui me jugent sur le fait d'avoir pris une seconde épouse, allez voir sur le mont Sinaï si j'y suis). Notre relation avait connu des hauts et des bas, mais au-delà des difficultés rencontrées dans notre vie de couple, l'affection était toujours là, et plus encore, Natou allait me faire le plus beau cadeau qu'une femme puisse faire à un homme qu'elle aime, donner naissance à la photocopie de mon ADN. J'étais fou de joie à l'idée que Satherou et Khonsou aient un petit frère. Fou de joie d'être à nouveau père. Heureux que de ce dernier enfant Nat soit la mère. Beaucoup parmi mes ennemis du milieu des cyber-pharaons auraient voulu voir notre histoire gisant à terre, et cette naissance apportait aux corbeaux qui souhaitaient le décès de l'espérance une réponse on ne peut plus claire. Ce repos et ces moments eurent le mérite de me régénérer plus encore.

Le séjour terminé, j'embarquai pour la seconde et dernière partie de cette tournée, l'Afrique, direction : Sénégal, Bénin, puis Nigeria. Tournée qui devait me permettre, cette fois, de prendre le taureau par les cornes de cette lutte d'indépendance africaine sur le continent. Étrangement, si tant est que ce soit, d'ailleurs, si étrange que cela, de retour au Sénégal pour mon escale promotionnelle dakaroise, j'eus la sensation de redécouvrir le pays de la Teranga. Ce pays que j'avais connu dans un contexte différent deux ans auparavant, qui m'avait paru, sur certains aspects, glacial comme le plus grand des vents, semblait, en cette année 2013, bien plus chaleureux et lumineux comme une flamme incandescente. Je retrouvai avec joie mes petits soldats Khonsou, Satherou, l'ainé Imhotep (mon beau-fils que j'aime tant et sur lequel je fonde beaucoup d'espairs), et leur maman, mon soleil, Etuma. Je ne saurai vous décrire combien cette année 2013 me procura de la joie.

Au-delà des retrouvailles, étaient prévues pour cette escale deux conférences en milieu universitaire (il est intéressant de noter que mon statut de « révolutionnaire africain », en tout cas considéré comme tel par la jeunesse locale, me permettait de faire mes conférences dans

les universités les plus prestigieuses en Afrique, alors que j'étais vu comme un terroriste par les mêmes universités en Occident), et deux interviews dans les plus célèbres émissions politiques de la place. *Questions directes*, avec le légendaire journaliste sénégalais Alassane Samba Diop, de TFM, et le talk-show politique le plus populaire d'Afrique francophone, *le Grand Rendez-Vous*, produit par le brillant touche-à-tout et entrepreneur, Alioune Ndiaye.

Les deux conférences avaient lieu en fin de semestre universitaire, mais à ma grande stupeur, l'attente et l'émotion suscitées sur les réseaux sociaux par la réussite de la tournée *Supra-Négritude* en Occident eurent pour effet de galvaniser la jeunesse estudiantine et panafricaine dakaroise, qui, là encore, vint en masse m'écouter exposer le concept de supra-négritude à l'université Hamadou Ampaté Bâ, ainsi qu'à l'université Dakar Bourghiba. Bien sûr, le pouvoir d'achat n'étant pas le même qu'en Occident, les gens vinrent plus pour m'écouter, échanger, et réfléchir aux perspectives proposées. Mais le fait de se déplacer si massivement pour assister à des conférences sur le panafricanisme du XXI^e siècle était quelque chose d'énorme. Le terme « panafricanisme » avait fini par être galvaudé par nombre de charlatans à la tête de nos États, qui voyaient dans ce concept non pas l'unité des Africains pour lutter contre l'impérialisme, mais l'unité des gangsters africains pour se maintenir au pouvoir. Il y avait donc un souffle d'espoir, qui allait être amplifié par mes interventions TV dans *Questions directes* et, surtout, dans la très populaire émission *le Grand Rendez-Vous* sur la 2STV. Celle-ci s'inspirait librement du talkshow *On n'est pas couché* (époque Zemmour-Naulleau), mais avec une mentalité africaine, dans un décor qui n'avait rien à envier aux meilleurs plateaux TV de la planète. Tout cela était dû à la créativité et au sens de l'observation de la société africaine du dénommé Alioune Ndiaye, grand professionnel de l'audiovisuel.

Il avait su trouver le cocktail pour accrocher le public à un talk-show intellectuel et se faire entendre de manière spectaculaire sur le continent. Être invité dans cette émission demeurait le rêve de beaucoup d'Africains. En ce qui me concerne, cette occasion m'avait été donnée par Fatou, une sympathisante inscrite sur ma page fan Facebook Soutenons Kemi Seba, qui avait suivi avec enthousiasme

la promotion de *Supra-Négritude* en Occident. Elle avait fait du lobbying auprès de la production et d'Alioune Ndiaye, assurant que j'étais une grande figure actuelle du panafricanisme. Après s'être renseigné sur moi, Alioune Ndiaye avait accepté, et je me retrouvai donc dans l'arène de son émission, confronté à trois chroniqueurs TV, chacun ayant la volonté de me repousser dans mes retranchements intellectuels. Une émission de boxe mentale. Visiblement, mon intervention portant sur mon livre puis sur la géopolitique africaine fit un carton, à tel point que pour la première fois depuis mon arrivée au Sénégal (et plus largement en Afrique), on se mit à me reconnaître régulièrement dans la rue.

Chose plus importante, cette émission fut l'occasion d'un coup de foudre intellectuel entre l'équipe du *Grand Rendez-Vous* et moi-même, et je sympathisai *de facto* avec Alioune Ndiaye, Babacar Ndiaye et surtout Abdul Alpha Dia, un homme brillant, passionné, comme moi, de philosophie et de Nietzsche.

Plus globalement, le fait que ces derniers voient en moi un jeune frère ayant commencé (j'étais loin d'avoir terminé) à matérialiser la lutte africaine qu'eux-mêmes avaient depuis lors théorisée me touchait profondément et me rassurait sur le fait qu'en dehors du corps étudiant, sur lequel je fondais beaucoup d'espoir, il existait, dans la société civile, des êtres suffisamment au courant des enjeux du XXI^e siècle et de la nécessité de rénover un panafricanisme qui jusque-là, avait fini par boiter.

Avant de quitter le Sénégal, pour poursuivre la tournée au Nigeria et au Bénin, Alioune me fit une proposition qui allait, pour la propagation de mes idées politiques, faire l'effet d'un coup de tonnerre. Il m'offrit de devenir l'un des chroniqueurs de choc du *Grand Rendez-Vous*. Rendez-vous compte, l'émission la plus populaire d'Afrique de l'Ouest ? Moi qui, deux ans auparavant, peinais à m'adapter et à me faire entendre en Afrique en dehors du milieu panafricain acquis à ma cause dans le corps universitaire ? Le grand frère n'eut pas l'occasion de finir sa phrase que j'avais déjà dit OUI, sans hésiter. Un an plus tôt, j'avais perdu mes repères, plongé dans le tourbillon de la vie, en plein doute existentiel, lâché par quelques proches qui, à tort, me croyaient fini. Et aujourd'hui, j'avais effectué la meilleure année de ma vie d'un point de vue politique, à une période où les

renégats étaient à leur tour plongés dans des difficultés terribles, devais-je apprendre. La justice immanente était présente. Je me remémorais de nouveau l'entretien avec le tradipraticien, la parabole de la sortie du tunnel. Naturellement... la musique de l'enfant jouant du tam-tam dans la maison du guérisseur des âmes retentit plus fort que jamais.

Après ce séjour court mais chargé, j'embarquai pour le Bénin, pour la suite de la promo. J'avais à cette occasion, été invité par la merveilleuse famille rasta, la Famille Jah.

Père Jah et Mère Jah étaient des militants de la première heure de la cause noire francophone, contemporains et amis de Bob Marley, de Peter Tosh, etc. Ils avaient rencontré tous les grands militants noirs du XX^e siècle et faisaient eux-mêmes partie des légendes vivantes. Ils avaient, mieux que quiconque dans la sphère francophone, opéré leur *Back to Africa* en 1997, en partant de Guadeloupe, direction le Bénin. Et avaient fondé la Sphère Jah, un village panafricain écologique, en pleine nature, dans un environnement 100 % naturel. Le tout avec peu de moyens. Je comprenais, à leur contact au Bénin, le gouffre qui séparait, malgré la bonne intention de ses membres, la Société Afrikan Mosaïque et Fred Kano Papp, dont j'étais le porte-parole, qui avait dépensé près de 1 million d'euros pour bâtir son éco-village, et la Sphère Jah, construite avec quasiment rien, si ce n'est la force de la foi en Mama Africa. Cela donnait d'ailleurs du grain à moudre à l'argumentaire de Fred, qui pensait lui aussi que le semi-échec du village panafricain (semi car si toutes les maisons étaient construites et que les touristes commençaient à venir, ces derniers étaient plus européens qu'afrodescendants) était dû à un problème de personnes, pas aussi motivées que lui et moi dans la société. La Famille Jah me galvanisait, le récit de ses expériences, de ses difficultés de vie, de ses épreuves me rendait pus fort et élargissait mon champ de vision quant à la dureté de cette lutte de revalorisation. Je sympathisais fraternellement (et rien que fraternellement hein ; -)) avec leur fille Jahojah, une guerrière comme on n'en voit peu. La Famille Jah m'avait invité à participer au Congrès panafricain du Festival Badagry, l'un des plus grands événements politico-culturels au Nigeria. Parmi les invités, des activistes jamaïcains, le porte-parole du fils de Marcus Garvey et de

l'UNIA (qui existe toujours !). Au programme, rencontre avec le roi de Badagry, très actif dans le travail pour resserrer les liens entre l'Afrique et sa diaspora, et un congrès panafricain où j'eus l'opportunité d'exposer mon concept de supra-négritude, sans pour autant vendre l'ouvrage dans ce pays anglophone. Mais cette escale nigériane, durant laquelle je rencontrais des parlementaires, me fut d'un apport politique et stratégique inestimable.

Une fois l'escale terminée, nous revînmes au Bénin (mon pays d'origine où vit la Famille Jah.) Cela m'émouvait de revenir en terre béninoise, moi qui ne l'avais arpentée qu'étant enfant. J'étais touché de voir mes compatriotes, et fier de revenir une fois adulte en conférencier, défenseur de l'Afrique, et perçu comme tel par ceux qui me connaissaient. La Famille Jah avait organisé une conférence au sujet de mon livre, avec vente aux enchères de *Supra-Négritude*. À cette occasion, le célèbre jeune slameur Kmal Radji, un poète d'envergure, anima la conférence à mes côtés. Nous y exhortâmes les nôtres à cesser de baisser la tête face à ce qu'ils croient être la fatalité, et à se lever pour écrire les pages d'histoire du Bénin et de l'Afrique. Riche en émotions, avec en fin de séance, le public en standing ovation, le poing levé vers le ciel, répétant à l'unisson que « nous ne laisserons pas notre terre d'Afrique continuer à être le paillason de l'Humanité ».

Cerise sur le gâteau, je rencontrais des membres du clan Capo Chichi (ma famille au Bénin étant gigantesque), notamment une sœur que j'adore, ma cousine Mylène Capo Chichi, qui s'avérera, par la suite, être un soutien de taille dans ma lutte, tout comme la fédération des jeunes Capo Chichi au Bénin. Les livres, encore une fois, partirent, et ce fut le moment des au revoir, que je tenais à appeler ainsi, et non pas des adieux, car comme je l'ai dit, je comptais tôt ou tard quitter le pays de Cheikh Anta Diop, le Sénégal (place stratégique pour toucher le plus de monde en Afrique de l'Ouest), pour venir travailler politiquement à implanter le panafricanisme au Bénin. Le DanHomey, véritable nom de mon pays, était, à mes yeux, scandaleusement en retard sur bon nombre d'aspects, en termes d'infrastructures, de développement, et j'étais décidé, après avoir achevé mon travail de sensibilisation, à m'engager, tôt ou tard, dans ce pays pour changer la donne. En tant que panafricain, je me sentais

chez moi partout en Afrique, conformément aux rêves de Kwame Nkrumah, de Julius Nyerere et d'autres, mais je savais qu'il me faudrait un jour, naturellement, me présenter dans le pays de naissance de mes parents, à l'échelon local, régional, puis national, avec en ligne de mire la volonté de représenter le Bénin dans l'Union africaine. L'Union africaine, cet organisme au merveilleux contenant, mais sans contenu... J'étais déterminé à bouleverser la donne.

Une fois rentré au Sénégal, je me préparai à endosser, en plus de mes activités de conférencier panafricain dans les universités, un nouvel habit, celui de chroniqueur politique panafricain TV dans *le Grand Rendez-Vous*. Un rôle qui allait permettre d'étendre mon message, au-delà même de l'imaginable. Et de prolonger ce bruit de tam-tam, son de la vérité, qui a grondé durant toute la tournée, vibrant sur les âmes d'êtres morts culturellement, morts sur le terrain de l'espoir, mais qui à l'image du panafricanisme, venaient de renaître.

ONG WARS SUR TERRE MÈRE : OFFENSIVE MONDIALISTE EN AFRIQUE

L'été terminé, la tournée bouclée, la saison 2013-2014 ne pouvait commencer sous de meilleurs auspices, avec mon voyage en urgence à Bruxelles pour voir Natou donner naissance à mon fils cadet Anupe, dernier-né d'une fratrie de quatre micro-guerriers. Un événement tellement important pour elle et moi, qui nous soula plus que jamais auparavant, et fut une bénédiction pour toute ma famille dans son ensemble (c'est ce que les naissances ont toujours symbolisé, traditionnellement parlant, pour les familles en Afrique). Ce bonheur fut comblé par la visite de mon meilleur ami, mon petit frère Alexandre Hypo, qui ajouta sa bonne humeur à une ambiance où la joie était déjà devenue pour nous la norme. Alex avait d'ailleurs été (avec mon père), plus que quiconque, le plus gros soutien dont j'avais eu tant besoin durant ma période de naufrage en 2012. J'étais heureux mais pressé que le petit puisse voir la partie du clan Seba vivant sur la Terre Mère.

Par ailleurs, en ce mois de septembre devait avoir lieu une magnifique conférence panafricaine, dans une salle de Matonge, quartier noir bruxellois, encore une fois, pleine à craquer. Je ne saurais expliquer pourquoi, mais ce quartier me touchait, et Bruxelles (au-delà du fait qu'une partie de mes proches y vit), pour une ville de l'espace Schengen, me plaisait. Sans doute que, stratégiquement, je voyais dans la capitale européenne un point d'ancrage pour fixer le drapeau de mes conférences afrodiasporiques, qui, à cet endroit plus qu'à Paris, pouvaient réunir les communautés afros d'Allemagne, de Belgique, de France et de Suisse. C'est d'ailleurs concrètement ce qui s'était déroulé lors de mes prêches à Bruxelles. Et si l'on voulait voir loin, cela participait à une logique géostratégique large

de conscientiser de manière bicéphale les frères et sœurs présents sur le continent, et les afrodescendants oxydés en Occident.

La joie vécue durant tout ce mois de septembre additionnée à l'énergie engrangée lors de la tournée des semaines précédentes avait un seul et unique résultat : une détermination sans précédent de ma part. Les expériences douloureuses de mes débuts boitillant sur la Terre Mère étaient chassées, et j'évoluais désormais sous un halo de protection mystérieux, aux rythmes du tam-tam de cet enfant qui, dans mon esprit, jouait la musique de Dieu et de mes ancêtres pieux.

De retour au Sénégal, je repris les conférences dans les universités dakaroises, continuant de dédicacer mon ouvrage, et surtout, je commençai à me préparer à prendre intellectuellement les gants pour confronter mes pensées sur le ring du débat d'idées.

Après mes débuts d'activiste puis de conférencier, d'abord dans la rue ensuite dans les universités, le rôle de chroniqueur politique dans *le Grand Rendez-Vous* de la 2STV apparaissait comme une étape capitale dans le processus de propagation du message panafricain antimondialiste sur le continent et dans la diaspora. Je saisisais la chance que j'avais d'être choisi en lieu et place de bon nombre de frères et sœurs qui tueraient pour occuper mon siège. Mais je me rappelais aussi qu'Alioune Ndiaye ne m'avait pas pris pour mes beaux yeux, mais pour mon parcours de résistant dissident africain en France et ma capacité à susciter le débat et la réflexion.

Pour être franc, Alioune voyait en moi un potentiel que moi je ne percevais pas. Je m'étais imaginé invité au *Grand Rendez-Vous* bien longtemps avant que cela se réalise, mais je ne pouvais me dire que moi, l'ancien débateur afro des rues Grenata, de Château d'eau ou de Châtelet en fin d'années 1990, se retrouve engagé sur ce ring où gagnait le plus éloquent et prolixe.

Je me remémorais mes 18 ans, l'époque de mes débats passionnés sur l'identité afro, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige, de midi à minuit, dans la rue.

En tête, j'avais ces prétendus savants confrontés au jeune loup que j'étais, et qui, à court de réponses, plutôt que de perdre la face, avaient fui. Je me rappelais le plaisir inouï que suscitait la mise en

pratique de théories apprises dans les livres au milieu de la nuit, pour mettre KO mes adversaires, qui, faute de répondant, avaient laissé leur témérité intellectuelle au fond du puits. J'étais un boxeur mental des rues, prêt à se ruer sur les proies qu'on me lançait, tout en parlant en surface avec retenue. Mais je gardais en perspective que dans le paysage médiatique ouest-africain, particulièrement sénégalais, les gens n'étaient pas très friands des télévisuels combats de rue. Il fallait donc trouver l'équilibre entre l'extrême cordialité et la brutalité oratoire des débats d'idées opposant vainqueurs et vaincus. J'optais pour une troisième voie : tout simplement, élever le débat en n'attaquant pas (sauf exception, bien évidemment) mon adversaire, mais en le questionnant pour susciter en lui des réflexions allant dans le sens du dépassement de soi. Transcendance permettant prioritairement de servir le continent, et d'amplifier en termes d'innovations, de créativité, nos choix.

Pour ces combats de dialectique, nul doute qu'en plus de la formation philosophique avec mon professeur, le génialissime Grégoire Biyogo, qui me fournissait en concepts et me listait une série de préceptes (visant à m'éviter les écueils de ce genre d'exercice intellectuel), j'étais armé déjà de prédispositions naturelles, fin prêt pour des duels, voire plus, des luttes conjuguées au pluriel. Hasard de la vie, si tant est que le hasard existe, je me retrouvai chroniqueur aux côtés de celle qui fut en 2012 ma directrice de radio à Dakar, Nina Penda Faye, ancienne de Convergence FM, la radio phare panafricaine. Dans tout le casting, c'est elle qui avait été prise. À mes côtés, pour commencer, une amie j'avais ! Plus tard nous rejoindrait un autre frère, le talentueux El Habib Ndiaye, membre de la production, qui avait décidé de descendre dans l'arène. Tout semblait prêt pour déclencher une série de victoires, et, surtout, susciter au sein de la population africaine francophone l'espoir d'un monde où le panafricanisme ne broiera plus du noir. Avertissement de la prod néanmoins, il m'était explicitement demandé de laisser mon habit de prêcheur panafricaniste zélé aux vestiaires, et d'accepter la contradiction, quand bien même les intérêts de la Terre Mère seraient remis en cause. C'était sur ma capacité à tolérer d'entendre des foutaises que je devais désormais m'atteler à travailler. Mais dans ce genre de situation, mille ans

d'entraînement n'auraient rien changé. Pour comprendre, il fallait mettre le pied à l'étrier et, face au réel, se tester.

La première émission fut pour moi timide. Conscient de la nécessité de ne pas choquer le public, tout en distillant mon message dans certaines séquences, je ne parvins pas à trouver l'équilibre et fus trop poli, trop timoré, ce qui, pour mes sympathisants puristes, tranchait avec le harangueur de foules que j'étais. Mais à mon grand étonnement, mon apparence (en boubou frappé du sigle de l'Afrique, conçu par la marque d'Etuma, Aset Secrets, qui allait faire un carton grâce à l'émission) et mon élocution posée suffirent à satisfaire l'Audimat, et ma boîte mail explosa pour la première fois en Afrique, avec des messages louant mon sens de la repartie. Ces retours, mais aussi les critiques de la production me permirent, au fil des émissions, de trouver le bon ton. Très vite, je fus, plus que jamais auparavant, une machine à distiller mes messages panafricains au sein de débats qui, en réalité, me servaient d'alibis pour former et informer les téléspectateurs de l'Afrique de l'Ouest. Entre mes mains, l'outil *Grand Rendez-Vous* créait une caisse de résonance dans le milieu panafricain dont nul n'aurait pu prédire l'impact au sein des citoyens du continent.

Moment mémorable dans l'émission, mon débat avec l'agent français Joël Decupper, paternaliste blanc qui s'était réjoui de la mort de Sankara. Grand patron de presse en Afrique, il n'avait rien réussi chez lui en Occident, mais était devenu un génie aux yeux des frères naïfs du continent. Volontairement, j'avais laissé ma délicatesse, uniquement réservée à mes frères et sœurs, pour endosser l'habit de l'afro-insolent si cher à mes sympathisants d'Occident. Seule ombre au tableau, Joël Decupper était, sur le plateau, un vieillard pathétique, et peut-être aurais-je dû me montrer moins méchant intellectuellement, moins vif, moins « cruel » dans la manière dont je l'avais, devant des centaines de milliers de téléspectateurs, humilié.

Les réactions suite à l'émission furent variées. Et intéressantes à relever. La diaspora, en tout cas la majorité de mes sympathisants, loua la fermeté avec laquelle j'avais remis en place ce colon, depuis des années détesté par l'intelligentsia africaine diasporique. Les téléspectateurs chrétiens d'Afrique de l'Ouest (chez lesquels il existe, sur certains points, moins de retenue que chez les téléspectateurs

musulmans) m'écrivirent pour applaudir ma défense du patrimoine sankariste face à ce suprématiste déguisé en ami des Africains. Mais l'intelligentsia sénégalaise, bien qu'approuvant ma démarche dans le fond, n'hésita pas à brocarder mon attitude frondeuse et méprisante face à ce déchet politique (je n'ai pas de point de vue sur l'homme, seuls ses déclarations et son travail sociétal furent l'objet de mes attaques).

Pour ma part, j'assumais sans ambages le fait d'être humble avec les vertueux, insolent avec ceux qui le méritent. Et je n'avais aucune empathie pour un suprématiste blanc, jeune ou vieux, qui avait vocation à parler de mes semblables comme s'ils étaient des enfants. Alioune m'assura que j'avais mal joué le coup, j'étais quant à moi convaincu du contraire.

Au bout de quelques mois, je faisais partie du paysage sénégalais et politico-culturel africain comme si j'avais toujours été là. Les sollicitations dans les universités s'étaient par dix multipliées. L'extraordinaire diversité des invités participait d'une émulation intellectuelle pure, quasiment jamais vue dans l'univers cathodique, ce qui me permit de convertir à mes thèses panafricaines dissidentes bon nombre d'Africains, qu'ils soient traditionalistes, musulmans ou catholiques. L'avantage de l'émission était aussi, et surtout, la possibilité de débattre directement avec les dirigeants africains, ministres, conseillers du président, députés... de leur exprimer les doléances de la population, de les confronter à leurs médiocres bilans. Je n'étais pas méchant car j'avais aussi fini par comprendre la puissance de la contradiction saupoudrée d'affection. Lorsque les gens savent que vous les aimez sincèrement, la critique devient parfois, pour certains, un médicament permettant aux plus sincères de se remettre en question et d'agir différemment. Bien sûr, je tombais aussi sur des têtes de cons, bons à rien, sans bilan, qui avaient un énorme melon à la place du cerveau. Face à eux, même méthode pour ce qui me concernait, la patience, la sagesse, le discernement et la capacité à leur exposer, dans la paix, leur propre médiocrité. La rue dakaroise, que j'arpentais fréquemment pour méditer, me rendait bien cette constance dans la critique de fond que j'apportais régulièrement. Mais le meilleur, et, à l'opposé, le plus préoccupant, étaient aussi à venir.

À côté des invités purement politiques, je devais découvrir au fil des émissions que les membres de la société civile venus débattre avaient très souvent des bailleurs de fonds issus des pays occidentaux. Je n'étais pas contre les alliances (quasi obligatoires en politique), mais je trouvais dangereux de s'allier systématiquement avec les anciennes puissances coloniales. Je faisais partie des rares, sur la place publique africaine, qui considéraient comme une priorité pour nous autres Africains le développement de partenariats, d'abord entre mouvements des pays non alignés. En Afrique – je devais, lors de ces débats, le concéder –, très peu étaient conscients des méfaits et des dangers que représentaient les nouvelles formes de colonialisme promues par l'oligarchie d'Occident, le mondialisme plus particulièrement. Beaucoup confondaient, d'ailleurs à souhait, mondialisation et mondialisme.

La mondialisation est un processus naturel de rapprochement des hommes qui résulte de la libre diffusion des connaissances et de l'explosion des moyens de communication réunissant des peuples éloignés géographiquement, mais voisins intellectuellement grâce aux moyens libres d'information. Le mondialisme, quant à lui, n'a rien de naturel, mais part d'un projet précis, d'une doctrine qu'est l'idéologie maçonnique, qui veut que tous les hommes soient des citoyens du monde. Citoyens d'un monde uniformisé, sans repères identitaires, ni sexuels ni religieux, soit la négation totale du plan de Dieu.

Pour ce faire, les tenants de ce projet accélèrent, par tous les moyens pour eux nécessaires, les procédés de libre circulation des biens, des capitaux, et pénètrent dans les sociétés traditionnelles sous l'égide d'organisations soi-disant non gouvernementales, mais financées bien souvent par les gouvernements, eux-mêmes dirigés par le lobby des banques à la solde des garants de ce nouveau monde en marche.

Le manque de sensibilisation des Africains sur cette distinction fondamentale entre mondialisme et mondialisation rendait les débats parfois complexes ; lorsque je m'inquiétais de l'adhésion de certaines organisations non gouvernementales (ONG) africaines, ou de certains artistes, ou « penseurs », aux concepts promus par le mondialisme, ma réflexion était parfois jugée comme archaïque et critiquant une démarche naturelle qu'est la mondialisation. Pourtant,

la mondialisation était pour moi plus qu'une alliée, c'est elle qui, entre autres, me permettait, via internet notamment, de propager mon message en une seconde aux quatre coins du monde.

Mais voir mes frères et sœurs louer les principes droit-de-l'homnistes, les concepts creux d'humanisme suscitait mon inquiétude car cela prouvait qu'ils ignoraient que les architectes de ce courant étaient les pontes des réseaux maçonniques.

Nous autres Africains n'avions attendu personne pour avoir le respect de l'humanité dans son ensemble, mais beaucoup confondaient le respect du genre humain avec la volonté de perdre ce qui nous caractérisait en tant que peuple de Dieu, de la nature, en harmonie avec notre environnement.

La synthèse de ces préoccupations croissantes mena à une conclusion pathétique (mais prévisible) lors d'une confrontation avec l'un des représentants du collectif « Y en a assez ». Le représentant en question s'appelait Ill & Mad. Connu pour faire déraiser les débats, il était pour moi un client idéal tant j'aimais les confrontations. Comme tous les membres de son collectif, il s'était illustré par sa constance dans la lutte pour faire déguerpir Wade d'un pouvoir que ce dernier avait fini par prendre en otage au détriment des Sénégalais. Le collectif était composé de rappeurs et de journalistes, connus pour prôner des principes tels que la démocratie, la bonne gouvernance, les droits de l'homme, l'humanisme. La tonalité révolutionnaire qui était la leur avait, dès mon arrivée en Afrique deux ans plus tôt (je ne les connaissais pas avant), suscité mon adhésion à leur combat. Je voyais en eux des frondeurs acharnés, qui se battaient contre Wade comme j'affrontais l'oligarchie d'Occident et ses actes répréhensibles. Et bien que travaillant dans une association de la société civile, nommée « Alliance panafricaine », indirectement liée à Wade – indirectement car même si toutes les sensibilités politiques étaient présentes au sein de la structure, celle-ci était dirigée par un ministre conseiller wadiste, monsieur La Faille – tout le monde connaissait mon soutien total à « Y en a assez » et mon aversion pour Wade. Aversion due à sa politique intérieure et sa relation avec l'un de mes mentors, Muammar Kadhafi, avec qui il prenait progressivement des distances, devant l'amener à une trahison pure et simple du Guide.

Celui que j'appréciais le plus, et avec lequel j'avais d'ailleurs noué un début de relation amicale, était le rappeur sénégalais Fiat. Il me paraissait, et c'est toujours le cas, être le plus sincère et le moins « carriériste » du groupe. Mais plus mon analyse de la société civile africaine, notamment sénégalaise, se densifiait (des exemples patents de tentatives oligarchiques de manipulations au sein de l'africaine population m'y ont grandement aidé), je découvris, à ma grande stupeur, que ce collectif étiqueté « révolutionnaire » par les médias occidentaux (cela aurait dû me mettre la puce à l'oreille) était financé en grande partie par le danger mondialiste George Soros.

Qui est George Soros, se demanderont les profanes ? À ce sujet nous reprendrons la présentation faite par Thierry Messan sur son site, Réseau Voltaire.net.

George Soros, spéculateur et philanthrope

Archétype du spéculateur et prophète du « post-capitalisme », le financier et philosophe George Soros est à la fois craint et adulé. Responsable de krachs boursiers et mécène dans une cinquantaine de pays, il détient aujourd'hui une fortune évaluée à 7 milliards de dollars et se propose de financer les campagnes contre George W. Bush, alors même qu'il sauva Junior de la faillite en 1990 et continue à travailler avec son père au sein du Carlyle Group. Simultanément actif dans de nombreux changements de régime, il est accusé d'être un paravent de la CIA.

S'engageant publiquement dans la campagne électorale présidentielle étatsunienne pour contrer la candidature de George W. Bush, le milliardaire George Soros a soulevé une tempête à Washington. A contrario, le célèbre spéculateur s'est attiré la sympathie de tous ceux qui, dans le monde, redoutent que Bush ne se succède à lui-même.

Né en Hongrie en 1930, il s'installe en Angleterre à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, en 1947. Il y rencontre le philosophe anticomuniste Karl Popper, dont il ne cessera de se réclamer. En 1956, il part aux États-Unis et y crée les premiers « fonds de couverture »

à l'intention des grandes fortunes. À partir de 1969, sa principale société, le Quantum Fund (domicilié dans des paradis fiscaux, aux Antilles néerlandaises, puis à Curacao), assure un retour sur investissement de 34,5 % en moyenne par an.

« L'homme-qui-fit-sauter-la-banque-d'Angleterre »

George Soros n'a jamais créé de richesses, mais s'est enrichi grâce à son activité boursière. Avec 7 milliards de dollars, son patrimoine serait la 28e fortune des États-Unis, selon le classement 2003 du magazine Forbes. Surnommé « l'homme-qui-fit-sauter-la-banque-d'Angleterre », après un raid sur la livre sterling, en septembre 1992, qui lui rapporta 1 milliard de dollars au détriment du contribuable britannique, il est devenu le paradigme du spéculateur. Bien qu'il ait connu de fortes pertes lors du krach boursier de 1987, de la crise russe de 1998 et de l'éclatement de la bulle internet, il a été le grand bénéficiaire de la crise thaïlandaise de 1997 et de la crise asiatique. Présidant aux destinées d'une multitude d'associations auxquelles il aurait consacré plus de 300 millions, il serait l'un des plus grands philanthropes modernes. Sa fondation principale, l'Open Society Institute, tient son nom du projet philosophique de son maître Karl Popper : construire des sociétés ouvertes, c'est-à-dire conscientes de leurs imperfections et capables de s'améliorer, pour rendre le monde meilleur. Ses principaux programmes visent à la défense des droits de l'homme, à la lutte contre la toxico-dépendance, à la formation des cadres politique et au développement de la liberté d'information. Ces objectifs consensuels incluent des campagnes controversées de défense des droits des homosexuels, de dépénalisation des drogues et d'instauration de programmes de substitution pour les toxicomanes. Cette activité charitable et progressiste a utilement contrebalancé son image de prédateur financier. Cependant, depuis plusieurs années, des voix se sont élevées pour suggérer que son action philanthropique est une couverture aux interventions de la CIA et de l'État d'Israël dans le monde, et que sa fortune doit plus aux délits d'initiés qu'à la « touche de Midas » [1]. Initialement le Quantum Fund était administré par des représentants de Lord Jacob Rothschild (actuel fondé de pouvoir de

Michail Khodorkovsky), de Sir James Goldsmith (qui fut député européen aux côtés de Philippe de Villiers) et d'Edmond Safra (principal négociant en armes d'Israël). Membre du Carlyle Group The Nation a récemment révélé que c'est George Soros, via les sociétés Harken Energy et Spectrum 7, qui, en 1990, sauva George W. Bush de la faillite en épurant ses dettes. Interrogé à ce sujet par le journal, il a déclaré avoir agi ainsi pour s'acheter « de l'influence politique » (sic) [2]. Comme son ami Khodorkovsky, George Soros est entré au Carlyle Group lorsque celui-ci est devenu le refuge des anciens de l'administration Bush père, en 1992. Ce groupe est la plus importante société de gestion de portefeuilles au monde. Il s'occupe principalement des patrimoines des familles Bush et Ben Laden. Par l'intermédiaire des sociétés qu'il contrôle, le Carlyle Group est le 11e fournisseur du Pentagone. Le 20 décembre 2002, George Soros a été condamné à 2,2 millions d'amende par le tribunal correctionnel de Paris pour délit d'initié lors du raid boursier contre la Société Générale, en 1988.

Human Rights Watch et l'International Crisis Group

Outre l'Open Society Institute (OSI), qui est présent dans une cinquantaine de pays, George Soros a créé ou financé diverses associations et fondation de premier plan, tel que Human Rights Watch et l'International Crisis Group. Human Rights Watch (HRW) a été l'une des organisations qui a le plus documenté les crimes attribués à Slobodan Milosevic, justifiant ainsi l'intervention de l'OTAN contre la Serbie. Une large partie des imputations de cette association n'a pu être confirmée à ce jour par le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie. L'International Crisis Group (ICG) a été créé en 1994 comme organisation diplomatique non gouvernementale, sous la présidence du sénateur démocrate George Mitchell (qui donna son nom au rapport du même nom sur la question israélo-palestinienne). D'abord actif au Burundi, au Nigeria et au Sierra Leone, l'ICG s'est rapproché de l'OTAN à propos de la Yougoslavie. Il est aujourd'hui présidé par Martti Ahtisaari, l'ancien président finlandais qui fit mine de négocier avec Milosevic pour empêcher la guerre. Son conseil d'administration ressemble à un bottin de

personnalités atlantistes. Aux côtés des anciens conseillers nationaux de sécurité Richard Allen et Zbigniew Brzezinski, on trouve le prince koweïtien Saud Nasir Al-Sabah, l'ancien procureur du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie Louise Arbour, ou l'ancien commandeur suprême de l'OTAN pendant la guerre de Yougoslavie le général Wesley Clark. Quelques relations financières comme l'ex-président philippin Fidel Ramos ou l'oligarque russe Michail Khodorkovsky, tous membres du Carlyle Group. Figurent aussi des personnalités françaises : Simone Veil, présidente du mémorial de la Shoah, et la journaliste Christine Ockrent, épouse de l'ex-gouverneur du Kosovo, Bernard Kouchner. En 2001, George Soros a créé le Democracy Coalition Project (DCP) chargé d'animer le forum non gouvernemental en marge des sommets de la Communauté des démocraties organisés par le département d'État états-unien.

Parmi les auteurs de son agence, la crème des économistes néolibéraux Il a également créé un Network Media Program qui a racheté les archives de Radio Free Europe (dont l'un des anciens dirigeants, Herbert Okun, siège au conseil d'administration de l'OSI), la station de la CIA pendant la Guerre froide. Il a subventionné de nombreux médias « indépendants », tel Radio B92 pendant la guerre de Yougoslavie et aujourd'hui des journaux « libres » en Irak. Il contrôle Project Syndicate, une agence de diffusion de tribunes libres de personnalités politiques dans 181 quotidiens internationaux. Parmi ses auteurs, on trouve la plupart des administrateurs de l'ICG et la crème des économistes néolibéraux [3].

Il préconise d'instrumentaliser les victimes du 11 septembre

En septembre 2001, juste après les attentats, George Soros participa à un groupe de travail du Council on Foreign Relations, le club de l'establishment washingtonien, sur le rôle de la propagande dans la guerre au terrorisme. Les travaux étaient présidés par l'ambassadeur Richard C. Holbrooke, qui joua un rôle crucial dans le déclenchement de l'attaque de la Yougoslavie et dont l'épouse, Kati Marton, est administratrice de l'OSI. Le relevé des conclusions adressé au président Bush préconise de convaincre le reste du

monde du bien-fondé de la politique étrangère des États-Unis en ressassant en permanence les attentats du 11 septembre et en instrumentalisant les victimes pour susciter la compassion. Il insiste pour que les gouvernements étrangers soient non seulement invités à condamner les attentats, mais à approuver le raisonnement qui en découle sur la guerre au terrorisme. Enfin, il conseille de développer une présence médiatique dans le monde, notamment en incluant des suppléments du New York Times dans de grands quotidiens amis.

La Russie a expulsé l'Open Society Institute fin 2003

Au cours des dernières années, George Soros a joué un rôle central dans des changements de régime, notamment en Europe centrale et orientale et dans le printemps dits « arabe ». Il fut particulièrement actif en Pologne où il était à la fois l'ami personnel du général Jaruzelski et le principal mécène officiel du syndicat Solidarnosc (on retrouve aujourd'hui Bronislaw Geremek au conseil d'administration de l'ICG). Mais aussi, bien sûr, en Hongrie, sa patrie d'origine. Il semble avoir participé à la mise en scène de la « révolution de velours » en Tchéquie, qui plaça au pouvoir Vaclav Havel. Il réédita ce modèle en Serbie pour renverser Slobodan Milosevic et, plus récemment, en Géorgie contre Edouard Shevarnadze. À chaque fois, il s'est appuyé sur des mouvements de jeunesse du type Otpor. Il est accusé de fomenter des troubles identiques en Ukraine et en Biélorussie. Pour mettre fin à son ingérence en Russie, les autorités ont saisi prétexte d'un loyer impayé pour expulser l'Open Society Institute quelques jours après avoir arrêté Mikhaïl Khodorkovsky qu'elles soupçonnaient de comploter.

L'exposé de ces éléments vous permettra d'imaginer ma stupeur lorsque je découvris cette réalité qui était, comme l'a rapporté le très officiel journal *le Quotidien*, que Soros était le principal bailleur de fonds de « Y en a assez », via son ONG philanthropique Open Society (société ouverte). Vous rendez-vous compte ? l'organisation considérée par bon nombre de gens comme révolutionnaire était en fait financée par l'un des plus grands faussaires politiques et mondialistes de la planète.

Ce sont sans doute toutes ces raisons qui firent que le bruit du tam-tam dans ma tête changea de fréquence, s'accéléra comme jamais les jours précédant l'émission.

Le jour J, je tentai de me convaincre de garder ma ligne habituelle d'empathie mêlée à la distance critique. Mais durant le débat, devant tant de certitudes et d'arrogance affichées par Ill & Mad face à mes camarades chroniqueurs Nina et El Habib, je fis l'erreur, inconsciemment, de laisser mon habit de chroniqueur pour reprendre mes habitudes de débateur de rue. Compte tenu de ce que je savais être gravissime concernant son collectif, je ne pus m'empêcher de l'interroger au sujet de son lien financier avec l'oligarque Soros et du soutien moral dont son collectif bénéficiait émanant, entre autres, de l'oligarchie américaine et autre ministre français des Affaires étrangères, sioniste devant l'Éternel, Laurent Fabius. Au départ serein, le frère changea de visage quand je lui demandai de s'expliquer sur les connexions de « Y en a assez » avec les puissances impérialistes.

Au lieu de répondre, ni une ni deux, il me demanda pourquoi je ne parlais pas de mes financements provenant d'Iran (j'apprenais par la suite qu'il connaissait mon parcours et mes liens avec les pays non alignés). À cet instant, au lieu de réfuter ses allégations mensongères (car je n'étais pas financé par l'Iran), je pris le parti d'aller dans son sens, en disant haut et fort qu'être financé par ce pays ne me posait aucun problème. J'allais plus loin en déclarant que je préférerais être soutenu par l'Iran qu'par Fabius ou autres.

Ce que je ne réalisais pas, c'est qu'Ill & Mad, visiblement, avait préparé son coup : en sortant cette fausse information, il souhaitait me discréditer auprès de la population sénégalaise, qui dans sa majorité, croyait que l'Iran était l'instigateur de la guerre en Casamance (région du Sénégal en proie à une guerre de scission). Cette contre-vérité, propagée par le Mossad via les « médiasmensonges » (CNN, Al Jazeera, etc.), avait pour but d'interrompre le soutien sans réserve du Sénégal à l'Iran sur le dossier du nucléaire iranien. Stratégie efficace puisque Wade, par opportunisme et rêvant de l'appui des Occidentaux pour les prochaines échéances électorales, fit mine d'y croire, ce qui entraîna une rupture des relations diplomatiques et une iranophobie sans précédent au Sénégal (chose que je devais apprendre ultérieurement).

S'en suivit un débat pathétique, une bagarre verbale de quartier. J'avais commis l'erreur de le suivre dans son clash, alors que j'aurais dû jouer la carte du mépris. Débat ridicule dans la forme, qui se conclut par un dramatique « *Retourne dans ton pays* » d'un Ill & Mad dépassé par son propre sens de la polémique. Pathétique dans la forme, mais annonciateur d'une ère nouvelle dans le fond, car je faisais désormais face à de nouveaux défis qui, pour moi, représentaient l'enjeu de ce début du XXI^e siècle : comment résister aux pénétrations mondialistes et quelle alternative proposer ? À titre personnel, je ne voyais pas d'autre choix que celui d'une alliance et d'une solidarité totales avec toutes les puissances non alignées, qui déstabiliseraient les puissances impérialistes.

Diffusé à la TV, puis sur le net, le débat ne manqua pas d'enflammer le public sénégalais et le reste des téléspectateurs afros via la Toile et les réseaux sociaux. À ma grande joie, les réactions face à cette « icône de la société civile sénégalaise » furent plus que mitigées. Bien qu'étant béninois, je reçus le soutien d'un nombre spectaculaire de Sénégalais, se sentant d'abord africains, panafricains puis sénégalais (ce qui choqua le camp de « Y en a assez »). La diaspora, de son côté, s'échauffa ; mes sympathisants approuvaient mon approche, et d'autres, déjà hostiles, en profitaient pour jeter de l'huile sur le feu. Parmi eux, de nouveaux foyers d'opposition désormais unis dans la lutte Anti-Kemi Seba. Les « séné-gaulois » aimant la France plus que la France ne s'aime elle-même. Les « Yen a assez-istes », outrés que j'aie osé remettre en cause leur légitimité. À eux devait s'ajouter l'ex-ministre La Faille et ses réseaux dont la stratégie libérale franc-africaine se dévoilait progressivement au grand jour, même si ce dernier se revendiquait du panafricanisme des pères fondateurs. Toutes ces tendances, qui ne se connaissaient pas avant ce clash, se découvrirent des liens assez spectaculaires... Comme quoi j'avais apparemment ce pouvoir fédérateur, même parmi mes opposants... ; -) Mais malgré leur agitation, le nombre de sympathisants à ma cause, sur les réseaux sociaux et dans la rue, ne cessait de croître, ce qui ne manquait pas, là encore, de les stresser terriblement.

Je décidai, même si rien ne m'y forçait, de ne pas en rester là et de présenter mes excuses au public qui avait pu se sentir heurté par

la brutalité du clash. Écrit à la va-vite, ce communiqué eut tout de même le mérite de court-circuiter tous ceux qui s'étaient empressés de clamer que j'étais un « voyou, débateur de banlieue français » reconverti en intellectuel au pays. Ma démarche d'humilité toucha les gens. Car si j'étais en effet sorti de mon rôle de chroniqueur, manquant ainsi de respect au public, mon interlocuteur avait tenu des propos bien plus graves (« retourne dans ton pays »), qui en avaient choqué plus d'un. Le public en tout cas, sur internet et dans la rue, attendait surtout des excuses de Ill & Mad, qui ne vinrent jamais, et reçut les miennes, ce qui pour beaucoup, eut l'effet d'entériner l'histoire.

Dès lors, je poussai d'un cran mon analyse sur la présence des ONG occidentales en Afrique et je découvris qu'une véritable guerre silencieuse se déroulait sous nos yeux, dans l'indifférence totale.

Organisées sous la forme d'un monstre tricéphale, ces ONG occidentales étaient, pour la plupart, systématiquement en mission commandée et en processus de cooptation de leaders et militants de la société civile bien implantés dans le peuple. C'était là une donnée intéressante. Là où, auparavant, l'oligarchie se tournait vers des traîtres avérés à leur peuple, des administrateurs coloniaux, les tenants du nouvel ordre mondial, s'appuyaient désormais sur des figures légitimes de contestation dans la société civile bénéficiant auprès du peuple d'un succès d'estime important. Et c'était là un coup de génie véritable, redoutable, quasi insondable.

Leur *modus operandi* était ingénieusement simple :

- faire de la lutte pour la propagation de concepts occidentaux marqués (les droits de l'homme, le droit des femmes, le droit des homosexuels) une priorité.
- trouver des figures de contestation au sein de la société civile africaine et les financer grassement pour s'assurer leur fidélité.
- se servir des ONG comme machine à espionner pour le compte de leurs gouvernements respectifs, car, au final, elles n'étaient « non gouvernementales » que de nom...

Au premier rang de ces ONG malfaisantes, bien souvent, Open Society, de Soros... Présente dans un si grand nombre de pays africains, à coups de billets et de corruptions, que j'en vins à me demander si la guerre n'était pas perdue.

Je constatai également que, bien souvent en Afrique, le rap conscient, courroie de protestation généralement très active dans la société civile sur la Terre Mère (à l'opposé du rap bling-bling que l'on trouve dans les pays du Nord), était un outil largement utilisé par la surpuissance américaine et, *in extenso*, occidentale, pour offrir au rappeur africain contestataire des voyages de rapprochement des cultures rap mondiales. Leur offrir l'*american dream*, les séduire par les vertus démocratiques des USA, le *swag* des Cain-ris... Après les concerts des rappeurs africains à NYC ou Washington (« *My God, they're sooo nice...* », s'exclament les bobos amerloques qui assistent à ces concerts exotiques), on leur offrait des petites formations estampillées *hip hop culture and democracy*, tout un module pour en faire de parfaits agents inconscients de l'*american way of life*. Inconscients car, dans leur esprit, le hip-hop promu par les administrations américaines était lié au rap d'un 2Pac ou d'un Biggie, ce qui, évidemment, n'en est rien...

Je ne pouvais pas en vouloir aux Africains. Moi-même n'étais-je pas féru de rap ? N'étais-je pas tombé amoureux du ghetto noir américain de Watts à Los Angeles ? N'étais-je pas sensible à cette *black american way of life* qui avait guidé mes pas, même dans mon parcours militant (hip-hop culture, Nation Of Islam). Même si la Nation Of Islam (qui je le répète, à travers mon ange gardien Mikail Yusuf Muhammad, m'avait beaucoup apporté, cf. *Supra-Négritude*) était une structure opposée au gouvernement américain, je devais reconnaître que tout ce qui venait des USA était, pour bon nombre d'entre nous, Africains, valable... Tout simplement parce que la communauté afro-américaine était la plus médiatique, la mieux organisée. Pourtant, tout n'était pas à prendre dans cette portion de notre peuple, incarcérée dans les tentacules de la pieuvre américaine, loin s'en faut.

Dernier motif d'inquiétude, l'incapacité des nôtres à prendre conscience de l'escroquerie de l'altermondialisme qui, comme son nom l'indique pourtant, est une autre forme de mondialisme. Mais comment pouvaient-ils en comprendre le danger si, comme je l'ai dit, le mondialisme était pour eux indissociable de la mondialisation ? Il était par conséquent impossible pour eux de se montrer méfiants vis-à-vis des ONG internationalistes, gauchistes et paternalistes

occidentales, qui trolaient souvent au Forum social mondial et à Davos, censé être un centre névralgique de réflexion et de libération intellectuelle.

L'altermondialisme n'est pas une alternative au mondialisme, il en est le vigile. Un courant dont les tenants s'attachent à ce que la critique ne porte pas sur la racine du problème qu'est le mondialisme, mais sur la manière dont il est employé. En gros, il existerait un bon mondialisme et un mauvais mondialisme. Alors que l'essence même du mondialisme, l'uniformisation des peuples, la volonté d'abandonner toute différence (sexuelle, ethnique ou religieuse), était contre nature... La complexité, là encore, était de mise.

J'étais perplexe. De plus en plus fréquemment lors de mes conférences à l'université, je sondais la jeunesse africaine sur ce nouvel axe de lutte qu'était la cooptation des populations africaines par les organisations non gouvernementales occidentales, et la nécessité, en guise de réponse, de conclure des alliances alternatives avec celles des pays non alignés.

Et, très logiquement, bon nombre des jeunes, qui m'étaient pourtant attachés sans l'ombre d'un doute, me répondaient qu'entre des Occidentaux qui leur proposaient de construire des bibliothèques ou de financer leurs études, et des pays révolutionnaires à la TV (Venezuela, Iran, Bolivie, etc.), mais inexistantes en termes de soutien à la société civile africaine, leur choix était vite fait. J'avais beau plaider que le soutien des ONG sponsorisées par l'oligarchie occidentale était semblable à celui des pays du Nord colonisateur qui nous envoyaient du *xhalis* (argent) pour nous contrôler, je ne pouvais pas toucher le cœur des gens tant que les non-alignés ne se montraient pas aussi séduisants que les puissances impérialistes...

Séduisant... c'était le terme approprié. Depuis les guerres de libération, les résistants à l'impérialisme s'étaient toujours caractérisés par des discours exceptionnels, plein de vie, d'énergie, de convictions. Mais dans le concret, à quelques exceptions près, ils avaient rarement été aussi séduisants que l'ennemi qui construisait des infrastructures, même si, dans le même temps, il détruisait nos esprits. Cette fragilité sur le terrain laissait un espace vacant que les prédateurs mondialistes eurent tôt fait d'exploiter.

Quelques semaines après le « clash », je me retrouvais, toujours dans *le Grand Rendez-Vous*, face à un docteur en sciences politiques et relations internationales. Ce fut, d'un point de vue géopolitique, l'une de mes interventions TV les plus fines, au sujet des ONG occidentales et du *soft colonialism*. Fruit de plusieurs semaines de réflexion, elle eut le mérite d'exposer de manière intelligible – et classe cette fois – la problématique du *soft colonialism* auprès des masses. Mon intervention recueillit beaucoup d'échos favorables. J'avais là une clef de l'équation. Pour lutter contre le *soft colonialism*, il nous fallait être à notre tour dans un *glam anti imperialism*. Lui aussi attractif, séduisant, glamour et, par extension, ne manquant pas de fonds financiers. L'image, dans ce monde des apparences, était importante, et seuls ceux sachant la maîtriser parvenaient à se faire entendre.

Qu'entendais-je par *glam anti imperialism* ? Je voyais, à travers ce concept, la nécessité pour la résistance de faire le bilan de tout ce qui était ingénieux chez nos ennemis en termes d'armes, qu'elles soient physiques, économiques, idéologiques, ou autres. Faire le tri entre ce qui était définitivement à rejeter et ce qui par nous pouvait être utilisé. Pour parler crûment, comment rendre *fresh and clean* (encore un anglicisme ; -) je sais) la résistance qu'était la nôtre pour convaincre la masse que notre voie était la solution ?

Je voyais l'incapacité chronique des panafricains *old school* (jeunes ou âgés) dont les méthodes de communication dataient de Mathusalem. Et je contemplais le sourire en coin, la surpuissance des « figures en carton » de la société civile sénégalaise et africaine, bien souvent cooptée par les pires ennemis du continent.

J'étais très conscient qu'il fallait que cela change. En ce sens, ma présence à la TV était un atout de poids dans le travail de sensibilisation. Le fait de rendre *mainstream* une voix politique dissidente telle que la mienne relevait de l'exploit à la lumière des enjeux géostratégiques réels que je découvrais progressivement. Mais il me fallait plus, bien plus, pour transformer l'espoir et le respect croissant des miens pour mon combat, en leur participation en vue d'obtenir une transformation sociale radicale et dénuée du contrôle des mondialistes.

Et pour ce faire, j'allais avoir besoin d'alliés. Des alliés opposés aux mondialistes, capables de me soutenir aussi solidement que l'oligarque soutenait les gardiens africains de l'impérialisme. Des alliés qui se mouilleraient bien plus que mes seuls contacts avec les Libyens du défunt Muammar Kadhafi (que j'avais eu la chance de rencontrer à Paris), le centre Zahra (pro Iran), et les Vénézuéliens d'Europe qui gravitaient autour de moi, mais n'étaient pas des représentants officiels de leur pays.

Je me posais la question de savoir quand et comment l'opportunité de densifier ma lutte avec, à mes côtés, de solides et véritables alliés se présenterait. Le Seigneur des mondes n'allait pas tarder à me donner la réponse... Au-delà de mes espérances.

DE LA RÉSISTANCE : AU PREMIER RANG, LE VENEZUELA ET L'IRAN

Un mois et demi après les événements m'ayant opposé aux jouets du mondialisme et des conférences ou colloques toujours plus réussis les uns que les autres dans les universités africaines, j'étais de nouveau sollicité pour une conférence dans ce qui était en train de devenir mon second pied-à-terre en dehors de mon terrain africain, en l'occurrence Bruxelles (d'abord pour des raisons familiales, mais aussi, *de facto*, pour des raisons politiques liées à mes connexions dans la diaspora).

Parallèlement à l'intérêt croissant que mon message suscitait en Afrique de l'Ouest (grâce à la TV), la diaspora, toujours dans la dynamique de la tournée 2013, était devenue férue de mes interventions, et pas une seule d'entre elles (pourtant payantes pour les frais de salles) ne se déroulait sans qu'il y ait au moins trois cents personnes.

La conférence en question portait sur le rôle concret que la diaspora pouvait jouer dans le développement du continent africain. Comme d'aucuns s'en douteront, il n'y avait, dans la thématique de la conférence par moi-même choisie, aucune volonté de philanthropie, contrairement à ce que l'intitulé pouvait laisser penser. Au contraire, la circonférence de ma pensée m'obligeait en réalité à trouver des stratégies inclusives de coopération, pour lutter contre la prolifération d'opérations de cooptation de l'oligarchie mondialiste sur la Terre Mère, qui se traduisait dans les faits par les financements d'occidentales ONG reçus par des organismes africains de la société civile. Solliciter la diaspora sur ces projets avait donc un double intérêt :

- faire comprendre à mes sympathisants en Occident que même s'ils ne pouvaient/voulaient pas rentrer définitivement en Afrique, il leur fallait absolument effectuer une remigration intellectuelle et mentale en se liant

avec qui se faisait sur leur continent. Qu'ils cessent de se voir comme des Européens, et qu'ils se considèrent comme une diaspora en mission, à l'instar des Chinois avec leurs populations. Que les nôtres comprennent qu'ils ne seront jamais traités comme les bijoux de l'humanité si la terre qui les a engendrés est considérée comme une poubelle pour l'éternité. Raison pour laquelle, pour mieux se faire respecter partout où ils étaient, ils devaient de manière frénétique s'activer, pour faire bouger les lignes sur leur continent et, surtout, contribuer à le renforcer.

- Collecter un maximum d'argent émanant de la diaspora pour faire contrepoids face au mastodonte financier que représentaient ces mondialistes ONG.

C'est dans ce cadre que je lançai l'idée d'une Microbanque africaine de développement (MBAD). Par les temps qui courent, parler de banques pour lutter contre l'oligarchie relevait du non-sens pour l'Occident, je le concède, mais ce terme avait paradoxalement l'intérêt de rassurer la diaspora d'Occident qui, elle, avait souvent tendance à porter en estime les vestiges d'une société occidentale en ruine. Je décidai donc de parler son langage.

Outre l'affluence record (jamais nous n'avions eu autant de monde venu nous écouter dans ce petit pays pour une conférence sur la géopolitique vue d'Afrique), je devais, au moment des dédicaces, faire une rencontre inattendue.

Un camarade nommé Dawud, Algérien proche de l'Iran rencontré huit ans plus tôt lors d'une réunion antisioniste, se présenta à moi, après avoir patienté une demi-heure dans la file d'attente. Physionomiste, je le reconnus immédiatement (à sa grande surprise) et lui exprimai ma joie de le voir à l'un de mes meetings après tant d'années. Lui-même était heureux et impressionné par les étapes franchies depuis l'époque du MDI. Ni une ni deux, Dawoud me glissa un petit mot et me dit à l'oreille : « *Si tu veux aller en Iran, tu y es invité. Sache que les Iraniens observent ton combat et le respectent énormément, et ce depuis longtemps. Recontacte-moi, dès que possible.* » Il s'éloigna. Je suffoquai. Comment expliquer que, depuis des mois, j'implorais Dieu pour qu'Il me permette de monter en degré quant à mes alliances à l'international, afin d'être apte à contrecarrer les pions des mondialistes. Et je me retrouve contacté par un émissaire du pays tête de file du mouvement des non-alignés ?

J'exultais, et ce n'était que le début. Le lendemain, un samedi, je reçus un appel de Dawoud me proposant que l'on se rencontre immédiatement. Et, cette fois, ce furent des Iraniens qui me contactèrent directement, par le biais de représentants d'une ONG nouvellement créée, Franco-Persia. Une ONG iranienne... ; -)

Guerres mondialistes, ne vous l'avais-je pas dit ? Parler le langage de l'ennemi, ne l'avais-je pas pressenti ? On y était. Les résistants à l'empire avaient mis du temps à comprendre la nécessité de s'inspirer de certaines techniques de nos ennemis pour être aussi efficaces que ces derniers, et de s'allier pour contrer leur influence sur le continent africain. J'étais un résistant africain au mondialisme. Quoi de plus normal que de m'allier à ceux qui, comme moi, résistaient à la pieuvre ? Le président de cette ONG, le docteur Aryani, de passage en France, avait immédiatement pris sa voiture pour monter sur Bruxelles avec des collaborateurs lorsqu'il avait appris que j'y faisais une conférence. Dawoud avait été désigné pour me contacter parce qu'il me connaissait. Cette fois-ci, il s'agissait du plat de résistance.

Trente minutes après l'appel, je me trouvai face à la petite délégation de cette ONG. La conversation fut chaleureuse, mais extrêmement synthétique, ce qui n'était pas pour me déplaire. Le docteur Aryani me dit : « *Kemi, c'est un bonheur et une grande joie de te rencontrer. Nous te suivons depuis des années. Le temps nous est compté, car les gens ici en Europe n'aiment pas trop notre ONG (-;-) et tu es toi-même très surveillé. Nous voudrions que tu viennes faire une visite touristique en Iran. ; -)* ». Touristique... C'était pour moi un coup de foudre qui ne pouvait mieux tomber. Nous n'avions pas besoin de nous parler longtemps pour bien nous comprendre. Nous avions, sans nous connaître, les mêmes termes, les mêmes codes. Il me donna le billet d'avion. Si j'étais partant, je m'envolais pour l'Iran une semaine plus tard, pour une visite « culturelle ». Sur le chemin du retour, ma tête bouillonnait. Je prenais la mesure de ce qui était en train de se dessiner, et je savais qu'en m'alliant à l'Iran, je montais d'une façon ou d'une autre en gradation sur l'échelle de la confrontation avec les chefs de la mondialiste plantation. Je savais que l'Iran était le pays le plus diabolisé de la planète. Les médias occidentaux faisaient passer cette contrée pour la capitale du terrorisme financier principal d'al-Qaïda (le comble du grotesque lorsque l'on connaît les dissensions entre chiïtes et sunnites), et les prétendus « experts » de l'Iran

(bien souvent des juifs iraniens expatriés ou des Iraniens occidentalolâtres) se spécialisaient dans la désinformation, le Iran-bashing, à l'image de Firouzeh Nahavandi, chercheuse, professeure aux Universités de Bruxelles et au Québec, coauteure, entre autres, de *L'islam et l'intolérance religieuse, le cas des juifs d'Iran in Affrontements et intolérances* (ça sent le règlement de comptes personnel avec l'Iran, n'est-ce pas... ; -)).

Tout ce qui était diabolisé par les médias dominants avait ma sympathie instinctive, mais je devais approfondir le sujet pour voir si mon instinct ne me jouait pas des tours sur ce point. Je prévins la production du *Grand Rendez-Vous* de mon absence d'une semaine, et j'annulai dans la foulée deux conférences prévues dans des écoles de management dakaroises.

Je commençai à imaginer toutes sortes de stratégies permettant de créer une synergie émanant de ce partenariat. Mais pour cela, il me fallait d'abord mettre un pied dans ce pays, y comprendre les mentalités, et, au-delà, voir de moi-même si, véritablement, il existait des intérêts communs, et non pas, chez eux aussi, une hégémonie dissimulée sous couvert d'anti-impérialisme... Car, soyons clairs, je n'avais pas quitté la soumission à l'Occident pour adhérer à celle du Moyen-Orient, qu'elle soit arabe ou perse...

Le jour J, j'embarquai de Dakar pour Téhéran, avec une escale à Istanbul. Je notai que l'avion était quasi vide, avec seulement une dizaine de personnes à bord. Deux passagers retinrent mon attention, un duo, noir et blanc. Le Noir était en fin de trentaine, sportive, le Blanc avait la cinquantaine, active. Déjà, dans la salle d'embarquement, j'avais surpris le Noir me prenant en photo. Réalisant que je l'avais vu, il dirigea brutalement son appareil vers l'écran affichant les horaires des vols. Curieux non ? ;) Et lorsque, durant le vol nous menant à Istanbul, je me retournais pour voir comment se portaient les deux « tourtereaux », je sentais le regard fermé, crispé, du Blanc que j'avais rebaptisé Danton, à cause de son large et imposant menton. Couple gay sous tension, ou agents français en mission ? J'optai sans hésiter pour la seconde option, sans aucun doute avec raison.

Autre fait notable : les femmes, qui, au moment d'atterrir à Téhéran, eurent toutes, quasi simultanément, le réflexe de mettre le voile. Au-delà de toute connotation religieuse, je vis comme un coup de force le fait que les autorités iraniennes impriment leurs lois et que celles-ci (qu'on y adhère ou

pas) soient respectées par les étrangers. Même si, le cas échéant, ce ne sont pas ces lois que je voudrais voir imposer à mon peuple. J'adhérais à l'adage selon lequel à Rome, on fait comme les Romains. Et je souhaitais, dans mon for intérieur, qu'un État africain solide et anti-impérialiste voit le jour et soit capable, lui aussi, d'imposer ses règles (quelles qu'elles soient), et que celles-ci soient suivies par les visiteurs étrangers.

Après un voyage long et pénible, j'atterris enfin à Téhéran. J'eus droit à un accueil officiel et une entrée dans le salon VIP. Je fus reçu par l'ONG Franco Persia et une délégation d'étudiants africains de l'université de Qom (deuxième ville du pays). J'étais ému. La fatigue ajoutant à mon émotion. Mais à aucun moment ne s'éloignait ma raison.

Je me reposai le jour de mon arrivée. J'étais logé dans un hôtel prestigieux de la capitale. J'appris par mes hôtes que chaque chambre de cet hôtel international, dont je tairai le nom, était équipée de micros. Précaution indispensable sachant le nombre d'ennemis que ce pays comptait dans le monde. Le ton était donné.

Le lendemain et les jours suivants furent consacrés à la découverte du pays, à travers une multitude de rencontres avec des figures éminentes de la société civile, notamment les veuves des savants nucléaires iraniens assassinés par le Mossad, l'un des formateurs d'Hassan Nasrallah à Qom, ou encore Farajollah Salahshour, le plus célèbre réalisateur de cinéma en Iran. J'eus aussi l'opportunité de m'entretenir, officieusement, avec quelques personnalités politiques dont je tairai par conséquent les noms.

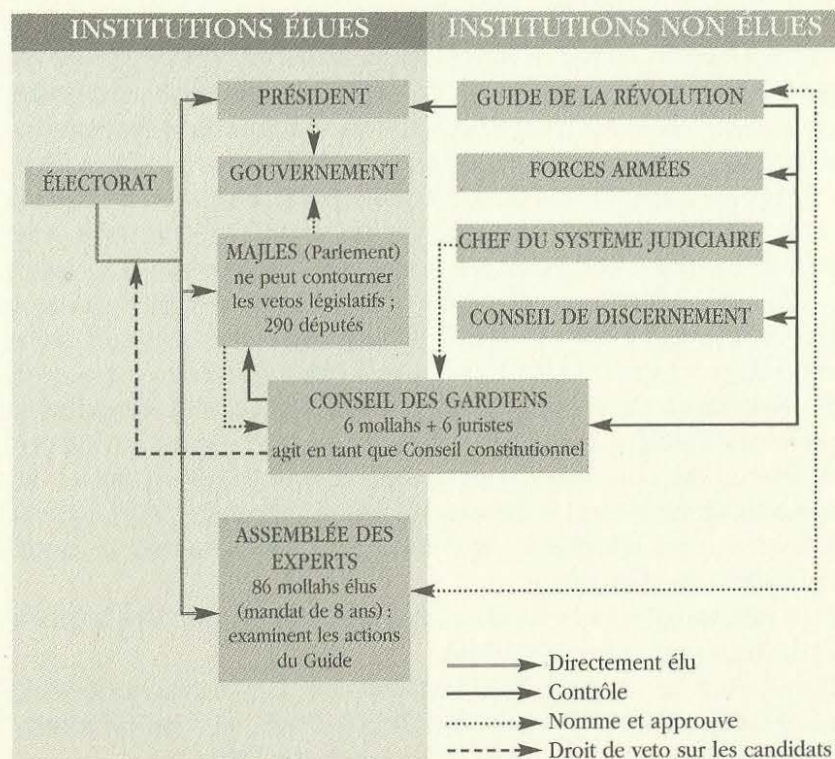
Pourquoi officieusement ? Parce que l'Iran est un régime politique complexe, comportant plusieurs leviers, le levier de forme, et le levier de fond. Le levier de forme, illustré par la classe politique, était occupé, au moment de ma venue, par le président Rohani, réputé modéré et prônant le dialogue avec les Occidentaux. Le strict opposé de son prédécesseur, qui avait suscité l'admiration de tout le tiers-monde et des non-alignés, j'ai nommé le président Mahmoud Ahmadinejad. Et il y avait le levier de fond, celui qui, au final, décidait de tout en coulisse. Le conseil des Guides de la révolution.

Pour bien appréhender cette situation, il nous faut plonger dans la genèse de la République islamique d'Iran.

Jusque dans les années 1960, l'Iran était sous domination occidentale, administrée par le shah (équivalent de roi) d'Iran, un supplétif hystériquement lié à tout ce qui venait d'Europe ou des États-Unis.

Tellement soumis qu'il s'arrangea pour livrer le marché pétrolier aux Occidentaux, en échange de la garantie de protection des services européens et américains contre les velléités de libération d'une population iranienne qui ne cessait de souffrir. Cette conjonction de forces put tenir jusqu'à l'apparition de premières émeutes populaires, en 1963, accompagnées de l'émergence d'un jeune leader iranien, Rouhollah Khomeini. Seize ans plus tard, ce dernier prendra le pouvoir, instaurant un régime politique inédit dans le monde, la République islamique d'Iran.

Sous ce régime, le président, le gouvernement et le parlement sont élus, mais les Guides de la révolution (*rahbar-e engelab*), les forces armées, le chef du système judiciaire et le conseil de discernement ne le sont pas. Tout est fait pour que, même en cas de tentative de déstabilisation externe, le système soit verrouillé et contrôlé par les aînés, accessoirement ayatollahs en ce qui concerne l'iranienne réalité (voir schéma).



Si bien que, parfois, bien que les Guides de la révolution soient par essence, le plus souvent, des conservateurs et les gardiens de la révolution idéologique de Khomeini, les politiciens peuvent, quant à eux, être des réformateurs, parfois enclins à une démarche de pacification avec l'Occident. En dernier ressort, de toute façon, tout est contrôlé, validé, ou invalidé par le Guide de la République islamique.

C'est en intégrant ces éléments que l'on comprend qu'en période d'accalmie diplomatique (stratégique ?) avec les Occidentaux (comme c'est le cas depuis le départ d'Ahmadinejad), les politiciens iraniens « réformateurs » et modérés ne puissent voir d'un bon œil la classe politique recevoir les figures de proue antisionistes et antimondialistes. Il fallait donc de la discrétion pour certaines rencontres, certains contacts, là où, quelques années auparavant sous l'administration Ahmadinejad, nous aurions été reçus, pour les plus controversés d'entre nous, en grande pompe.

Le courant des conservateurs iraniens appréciait ma démarche, qu'ils voyaient comme celle d'un allié stratégique dont ils avaient, au même titre que les autres puissances antimondialistes, comme le Venezuela, besoin dans la région, pour lutter contre l'hégémonie américano-européano-qatari-saoudo-israélienne.

Mais une chose que je devais préciser systématiquement, lors des rencontres, à toutes fins utiles : je n'étais pas chiite et je ne chercherais pas à l'être. J'étais plus que jamais partant pour des partenariats entre la société civile iranienne et la société civile africaine, et pour le soutien des Gardiens de la Révolution dans ma lutte de résistance africaine.

Je respectais leurs doctrines, mais je voulais qu'on respecte tout autant la vision du monde des Africains. Et là, se posait une question de fond. Les Iraniens, sous Khomeini, avaient réussi, grâce à un travail de fond et à une vision spirituelle commune, à soulever des montagnes et à braver même les obstacles les plus insurmontables.

Mais nous autres Africains, n'étions-nous pas placés dans une situation où la multitude de divisions religieuses rendait toujours caduc notre processus de libération ? Surtout lorsque l'on sait la puissance que peut avoir la foi en Dieu dans une lutte poussant au détachement. Je réfléchissais beaucoup au récipient Nation Of Islam, et je savais que même s'il m'avait beaucoup apporté à titre individuel (et je lui en serai éternellement reconnaissant), il ne serait pas à même de répondre à la problématique

du peuple africain du continent qui ne partagera jamais les mêmes axes de réflexions à ce sujet, quand bien même certains éléments du dogme de la NOI sont tirés de la réalité africaine (seuls éléments de l'enseignement de la NOI retranscrits dans *Supra-Négritude*). Il fallait trouver un compromis œcuménique, qui, à la fois pousse le peuple à agir dans la même direction, avec une même spiritualité, tout en respectant les différentes sensibilités religieuses. L'unité africaine, sur ce point, était complexe mais vitale, et seuls les esprits les plus vivaces et prégnants seraient capables de proposer des solutions amenant à l'union.

Paradoxalement, contrairement à tout ce qu'auraient pu penser les gens m'ayant vu partir en Iran, ce séjour ne m'a pas poussé à un quelconque fondamentalisme chiite, mais au contraire à me retourner vers un paradigme traditionnel africain. Je voulais retrouver, vis-à-vis de nos ancêtres morts au combat sur la Terre Mère, cette même ferveur que les Iraniens ont pour leurs martyrs de la guerre contre l'impérialisme. Ce dépassement, cet abandon du matérialisme, cette vision intrinsèque à l'humain dans laquelle ce dernier navigue entre les eaux de la sérénité et les laves de l'extrémisme, à la conquête d'une éternité où le mouvement de la vérité fera à lui seul office de séisme, tout ça, de l'Iran, me passionnait. Il faisait froid, mais mon âme bouillonnait. On me présentait ce pays comme une terre de guerre, je voyais cette région du monde comme un havre de paix. Ce bonheur momentané et ce bousculement de réflexion instantanée ne m'empêchaient pas d'être lucide sur mon identité et la manière dont l'homme noir (comme partout dans le monde du reste) était traité.

Au milieu des visites, fut organisée une conférence auprès de la communauté des étudiants africains de Qom et devant les officiels iraniens présents, une fois de plus, lors de cette rencontre. J'en profitais pour rappeler les fondamentaux qui étaient que nous nous devons de combattre de la manière la plus ferme possible la négrophobie qui existait dans le monde, y compris en Iran, et que nul partenariat, nulle alliance ne nous fera taire sur ce crime d'un autre âge qui perdure, même dans les sociétés reculées de la planète, et qui brise psychologiquement des âmes, plus encore que des corps brûlés en enfer, en l'occurrence la négrophobie, sida de l'humanité, qui fait que les enfants ont fini par haïr leurs pères. Mon discours électrifia la foule, et rappela (au cas où ils l'auraient oublié ; -)) aux organisateurs iraniens de ma tournée, qui savaient de toute

façon qui ils avaient invité, que je serais un véritable ami. Qui dira ce qui va, et qui sera encore plus intransigeant sur ce qui ne va pas. La communauté africaine, touchée et émue, m'offrit une chevalière ornée d'agate, destinée à me protéger. Je n'étais pas chiite, mais ce cadeau de mes frères installés là-bas m'émut aux larmes. Je leur promis de la porter, à côté de celle que j'avais déjà, estampillée Tribu KA, qui m'avait été offerte il y a de cela dix ans par Etuma.

La fin du séjour passa à la vitesse du son et fut consacrée à la rencontre avec des idéologues proches de l'ayatollah Khomeini, qui participèrent à la fondation du Hezbollah. J'étais subjugué par la manière dont cette organisation libanaise chiite tenait face à l'impérialisme occidental. J'avais encore en mémoire la manière dont le Hezbollah avait réussi à humilier l'armée coloniale israélienne qui avait attaqué le Liban à sa frontière. Le lien fort entre métaphysique, mysticisme, connaissances scientifiques et militaires du Hezbollah me subjuguait. J'avais la chance et l'honneur d'être l'hôte de quelques-uns des plus grands révolutionnaires, les plus craints (et les plus diabolisés) de la planète. À travers cette organisation, j'avais la conviction que la connaissance de soi, de l'invisible, du divin, de l'impossible, de son environnement, et la compréhension des actes posés par sa civilisation dans le passé avaient un impact considérable sur la manière dont le combat politique devait se mener. En écoutant et en analysant les paroles des intervenants qui avec nous partageaient leur expérience de la lutte, je voyais le gouffre qui avait séparé ma démarche politique militante initiée il y a quinze ans (qui pourtant dérangeait fortement l'oligarchie) de l'intensité anti-impérialiste de mes camarades présents. Je constatai que le niveau de combat des camarades du Hezbollah était dans l'être. Comparativement, celui des panafricains du début du XXI^e siècle était dans le paraître. Et cela, j'étais plus que jamais décidé à le changer et à élargir la base, déjà importante, de la dissidence africaine antimondialiste.

La veille de mon départ, vers 4 heures du matin, fut conclue, dans la profondeur de la nuit iranienne, la préparation d'une prochaine venue imminente. J'étais certain d'avoir, du côté des Gardiens de la Révolution, une base de soutien solide sur un plan géostratégique et plus que jamais auparavant, une protection dont j'aurais besoin, compte tenu du fait que, depuis des années, mon message gagnait en audience et en adversité. D'autant que la coalition de ceux qui voulaient que les anti-impérialistes

en Afrique soient agenouillés ou enterrés ne permettrait pas que je continue à grandir politiquement et à nouer des alliances sans songer à m'éradiquer. Certains officiels iraniens me confirmèrent que non seulement les services européens avaient accentué leur surveillance à mon endroit, mais qu'en plus, depuis l'annonce de ma venue en Iran, le Mossad était plus que jamais décidé à garder un œil attentif à mon dossier. Ce qui confirmait le degré de surveillance accru précédant ma venue à Téhéran.

À mon retour, j'entrai de plain-pied dans un univers africain où le réseau de résistance au nouvel ordre mondial était très restreint, terré dans le secret. Toutefois, le peu de contacts présents valait son pesant d'or. Sur cette voie veillait un pays qui, pour l'Iran, était un allié de premier plan, le Venezuela qui avait tant brillé dans sa résistance à l'axe américanisationniste, en ce début de nouveau millénaire, par le biais du lion d'or, feu Hugo Chavez.

Très différent du système iranien, basé sur la révolution chiite de l'ayatollah Khomeini qui était avant tout une révolte religieuse, le Venezuela, quant à lui, s'appuyait sur la doctrine promue par celui que les Sud-Américains surnommaient « le Libérateur », Simon Bolivar. Ce militaire de bonne famille a réussi à déclencher la lutte d'indépendance des anciennes colonies (composées de populations prolétaires d'Amérique du Sud) contre l'hégémonie occidentale en s'appuyant sur les principes de justice sociale, de liberté et d'égalité des droits.

Sa pensée, résumée à travers le concept de « bolivarisme », a contribué à la fondation des grands États indépendants sud-américains hispanophones tels que la Bolivie, la Colombie, l'Équateur, le Panama, le Pérou ou encore le Venezuela.

Ce qui me touchait dans le bolivarisme était la similitude criante avec le panafricanisme, dans sa volonté d'unité de peuples partageant les mêmes valeurs, les mêmes douleurs, les mêmes codes et la même aspiration au bonheur. Bolivar prônait pour les siens ce que les pères du panafricanisme prônaient pour les nôtres.

Hugo Chavez, durant sa présidence – élu quatre fois entre 1998 et 2012 –, avait tenté de remettre le bolivarisme au goût du jour en prenant la tête des mouvements unitaires d'Amérique Latine via des organismes comme l'Unasur (Union des nations sud-américaines) notamment. À sa mort, son

dauphin, Nicolas Maduro, l'a remplacé, tout en continuant le même combat anti-impérialiste.

Les Vénézuéliens étaient parmi les meilleurs résistants à l'inégalité et à l'impérialisme. Il me fut conseillé de me rapprocher d'eux via leur ambassade à Dakar. C'est ce que je fis, en rencontrant l'ambassadeur afro-vénézuélien Eddy Corcega, homme brillantissime. Sans rentrer dans les détails, il est évident que nous convergions dans la même direction, celle d'une indépendance réelle des nations du Sud.

Au-delà de la relation formelle et officielle d'un chroniqueur politique du talk-show vedette de la place avec l'ambassadeur de la république bolivarienne du Venezuela, Eddy Corcega et moi devînmes rapidement des amis. J'étais séduit par son esprit vif, et attentif à sa vision géostratégique et à ses conseils d'ainé (la soixantaine passée), dont certains pouvaient être appliqués aux réalités africaines et matérialisés en actions concrètes.

Nous convînmes qu'il serait intéressant pour lui d'intervenir sur le plateau du *Grand Rendez-Vous*, compte tenu de la méconnaissance totale qu'a la rue africaine des pays du Sud, notamment le Venezuela. Si, éventuellement, elle retient le nom des présidents (défunts ou vivants) anti-impérialistes, elle ne connaît que trop rarement les pays qu'ils dirigent. Et c'est ainsi que nous réalîsâmes, avec l'accord du boss, Alioune (très anti-impérialiste, sauf qu'il cache son jeu), l'interview, la première du genre, d'Eddy Corcega, l'ambassadeur du Venezuela, pour le compte du *Grand Rendez-Vous*.

Plus j'échangeais avec lui dans le privé, plus je réfléchissais aux principes de justice sociale par les Vénézuéliens employés. Aux réussites durement obtenues. Aux forces de leur régime, mais aussi à ses faiblesses.

La révolution bolivarienne à la sauce Chavez avait fait spectaculairement baisser le taux de pauvreté, enrayé le phénomène de la violence, obtenu nombre d'acquis sociaux somme toute assez rares dans cette région du monde. C'étaient des exemples. Le peuple avait tout pour être heureux, plus qu'à d'autres endroits du globe en tout cas, notamment les pays voisins. Malgré cela, tout n'était pas idyllique. L'oligarchie mondialiste, constatant le petit pourcentage de mécontentement, utilisa encore et toujours le même procédé, à savoir l'attaque bicéphale composée de :

- *Soft Colonialism* : implantation de prétendues ONG occidentales chargées de coopter la société civile du pays visé, à coups de millions dépensés.

• Coup d'État non violent, selon la stratégie du théoricien Gene Sharp (directeur de l'Albert Einstein Institution, auteur de l'ouvrage *De la dictature à la démocratie*, utilisé lors desdits « printemps arabes », et « révolutions orange » d'Europe de l'Est).

La société civile, cette fois-ci galvanisée par les ONG occidentales, passe ainsi à la deuxième phase, en réalisant une série d'actions visant à déstabiliser le pouvoir de manière non violente en s'arrogeant la vertu des revendications droit-de-l'hommes. Stratégie perfide mais tellement brillante. Et aucun État opposé à l'oligarchie mondialiste n'a pu éviter ces tentatives de déstabilisation. L'Iran et le Venezuela compris.

Chavez avait su, de par son charisme et son sens de la stratégie, retomber sur ses pattes. Son héritier Maduro doit désormais faire face à ces manipulations.

J'analysais comment la doctrine bolivarienne avait cette capacité à lutter contre les maux véhiculés par les architectes du gouvernement mondial.

Je voyais sa grande puissance, mais une limite me dérangeait. La révolution sociale et les dénonciations du grand capital ne franchissaient jamais un certain seuil dans la critique de l'oligarchie talmudo-satanico-maçonnique. Si le lobby des « philanthropes » (je les appelle ainsi car ils se présentent en amis de l'humanité), et le satanisme (opposé au catholicisme que vivent plus de 90 % des Vénézuéliens) étaient vivement dénoncés, la troisième branche du même arbre malfaisant mondialiste (la franc-maçonnerie) n'était jamais évoquée ou, au mieux, faisait l'objet de critiques timides. Et la raison était très simple : Simon Bolivar, l'icône de la résistance et des luttes d'indépendance sud-américaines et dont le mérite, à mes yeux, ne souffre aucune contestation, était un franc-maçon, initié en 1803 à la loge maçonnique Lautaro qui opérait à Cadix en Espagne.

Ce silence me gênait. Sous prétexte d'une dévotion intégrale à Bolivar, ses héritiers ne pouvaient donc pas remettre en question la franc-maçonnerie ? Je ne comprenais pas. Moi-même, n'avais-je pas dans ma famille un être que j'aime profondément qui avait rejoint la franc-maçonnerie (avant de la quitter avec perte et fracas, ce qui lui avait valu des ennuis dramatiques). Le fait que des êtres auxquels je suis lié par un amour indéfectible aient appartenu à ces loges doit-il m'empêcher d'être critique ? Je ne voyais pas cela ainsi, d'autant que je contextualisais cette époque. La franc-maçonnerie a toujours eu cette facilité à se présenter

sous sa facette humaniste et émancipatrice auprès de l'intelligentsia des pays du Sud (à l'époque de Bolivar), mais au XXI^e siècle, avec les informations dont nous disposons, il n'était plus possible de faire semblant et de dire qu'on ne savait pas.

Cette limite dans l'analyse de fond m'empêchait de m'empêcher pleinement de la révolution bolivarienne, même si, soyons clairs, je me sentais culturellement et affectivement plus proche de la révolution bolivarienne, car elle était identique à la démarche panafricaine en bien des points, que de la révolution islamique de Khomeini.

Mais je faisais ce constat : sans doute, faudrait-il la synthèse de ces deux luttes d'indépendance (en prenant ce qui a de bon des deux côtés et en l'adaptant à nos réalités) pour que l'Afrique puisse se relever. Plus que jamais j'étais décidé à le faire.

L'ambassadeur prévoyait d'organiser des voyages au Venezuela, et me présentait à d'autres camarades d'Amérique Latine, dont l'ambassadeur de Cuba. Là encore, leur soutien à la lutte antimondialiste et d'émancipation africaine de l'impérialisme me fut par eux-mêmes assuré. De plus en plus, le chemin menant à une autodétermination et à des alliances non pas imposées mais par nous-mêmes choisies devenait une réalité. Mais je savais que le plus grand défi était à venir, tirer le meilleur de ces alliances, non pas pour s'enorgueillir des connexions acquises, ou pour un profit personnel, mais pour la transformation sociale de notre réalité africaine. Sur ces points-là, je savais que le temps était mon allié.

Tous ces déplacements, ces rencontres, ces voyages, ces réunions étaient, évidemment, suivis et analysés (comme les Iraniens et les Vénézuéliens me l'avaient rigoureusement confirmé) par les services de renseignements occidentaux présents en Afrique, qui ne voyaient pas d'un bon œil la montée en puissance du combat anti-impérialiste que nous menions et le fait que, désormais, l'audience ne fût plus circonscrite à la population africaine (continentale/diasporique), mais s'étendait à l'échelle mondiale.

J'étais déjà dans leurs petits papiers comme élément nuisible, mais je sentais désormais que nous avions franchi, dangereusement, un certain nombre de paliers, ce qui, vous vous en doutez bien, n'était pas fait pour me déranger...

L'HUMEUR MOSSAD

DES SERVICES SECRETS FRANÇAIS

Dès mes débuts, en 1999, en tant qu'activiste, il y a maintenant quinze ans, j'avais toujours eu en tête que les services de renseignements français et occidentaux allaient se trouver sur ma route au fur et à mesure que j'avancerais. Bien sûr, il existait dans le milieu militant afro-diasporique une psychose selon laquelle le moindre acte posé, même le plus intégrationniste, par rapport à la cause noire provoquait une réaction des services secrets pour éliminer le fauteur de troubles...

Un sentiment hérité de la période de la colonisation durant laquelle, en effet, l'oligarchie occidentale avait réussi à installer la terreur parmi les populations africaines. Et lorsque, des années plus tard, les ex-colonisés, suivant le transit des matières premières déportées d'Afrique vers l'Europe (avec l'aval des chefaillons africains), à travers les procédés de dumping social, parcouraient le même chemin direction France, Belgique, Angleterre etc., ils avaient systématiquement cette même peur au ventre (compréhensible sans pour autant être légitime) d'être considérés comme des cibles à abattre, non plus par les forces coloniales, mais par les services secrets *mundele* (blancs).

Étant de la génération née et ayant grandi en territoire français, le mythe du tout-puissant Occidental m'interdisant de m'exprimer s'était très tôt brisé, car j'avais intégré le fait que ce dernier, tout comme moi, mangeait, respirait, urinait, déféquait. Le racisme violent auquel j'eus à faire face étant enfant dans les petits patelins de province (lire *Supra-Négritude*) n'eut qu'un seul effet : doper la foi en moi-même afin de tout faire pour briser, psychologiquement ou autrement, ceux qui voyaient à travers mes semblables une race de sous-hommes.

Impossible pour moi il était de les considérer comme surpuissants, et c'était ainsi d'ailleurs que j'appréhendais les potentiels risques en rentrant sur la scène de l'activisme afro-diasporique d'abord, panafricain ensuite.

Il m'aura fallu attendre quatre ans, à travers mes activités de porte-parole du Parti Kemite, pour identifier précisément la présence des renseignements généraux français. Ils étaient là pour chacune de nos actions à l'extérieur, et s'ils restaient très discrets au départ pour nos activités d'aide aux sans-papiers, de sensibilisation sur l'histoire de l'Afrique (ce n'est pas ce qui les dérangeait le plus), ils devenaient logiquement très présents quand nos revendications se faisaient de plus en plus politiques et critiques vis-à-vis de l'oligarchie française. Mais ce fut, bien évidemment, à travers mes activités politiques de fondateur et leader de la Tribu KA que la surveillance monta en intensité, pour atteindre le point culminant avec la désintégration du MDI en France, noyauté par les infiltrations. Malgré les filatures, les perquisitions, les gardes à vue, les interrogatoires tendus vers les années 2009, les intimidations (coups de fil anonymes), jamais ces derniers n'étaient parvenus à m'impressionner. Ils m'analysaient (à côté des dossiers ETA, FLNC, salafistes, grand banditisme, il y avait un dossier « mouvance Kemi Seba »), mais je les analysais aussi, en devinant progressivement ce qu'ils pensaient pouvoir anticiper de mes mouvements et de mes réflexions. Je prenais un malin plaisir à les laisser croire que j'agissais d'une façon précise pour, ensuite, les prendre à contre-pied. Au final, cela devenait un jeu d'échecs pour moi. Et je sais, car certains d'entre eux l'ont admis au cours d'interrogatoires, que ce qui les intriguait le plus était de voir un jeune Noir si stratégique, qui utilisait son cerveau non pas pour faire de l'argent avec la drogue ou autre trafic, mais pour déjouer les intérêts occidental-oligarchiques. Ils ne comprenaient pas quelle « haine » (leur terme) m'animait et me faisait agir de manière si frénétique, si obsessionnelle pour déjouer ce que j'estimais être des manifestations de l'impérialisme occidental, et plus précisément de la Françafrique.

Malgré ces multiples interactions entre mes persécuteurs étatiques et moi-même (action/réaction, provocation en attaque, provocation en réponse, à travers mes opérations coups de poing toujours à la

limite de la légalité), il existait un élément de fond que je n'avais jamais cherché à analyser lors de mon périple activiste en Occident. La collaboration de plusieurs services de pays étrangers différents sur un même dossier, la fusion d'intérêts en apparence éloignés, mais qui, en réalité, étaient communs lorsqu'il s'agissait de museler certains esprits africains (ou autres) qui rêvaient de liberté. Ce qui pouvait sembler évident mais qui, par moi, était au départ jugé inintéressant allait prendre toute son importance lors de mon retour en Afrique et de mes connexions diplomatiques anti-impérialistes.

Je devais apprendre, notamment à travers mes liens avec l'Iran et mes échanges avec les Vénézuéliens, que différents services de renseignement étaient sur mon dossier. Mes allers-retours, mes mouvements étaient scrutés, aussi bien par les services français qu'israéliens. Les deux craignaient que je vienne transposer dans la sphère du panafricanisme continental le sentiment d'antisémitisme que, selon eux, j'exprimais déjà dans la communauté noire d'Occident.

Les Iraniens me précisèrent que je devais m'attendre, dans les mois suivant mon premier voyage politique chez eux, à une vague de tentatives de déstabilisation en territoire africain ou diasporique. Que toute action de ma part serait sujette à une diabolisation potentielle ou à une tentative de mise sous tutelle judiciaire de l'État français.

Cet avertissement de mes nouveaux alliés stratégiques tombait à point nommé. En effet, depuis quelques mois, les services secrets français en Afrique se trouvaient dans ma zone d'action, en l'occurrence le Sénégal. Le motif officiel de l'implantation du contre-espionnage français sur le sol du pays de la Teranga était, comme l'explique le très francophile journal *Jeune Afrique*, la lutte contre le terrorisme :

Installé jusqu'ici à Libreville, au Gabon, le bureau de liaison en Afrique subsaharienne de la Direction centrale du renseignement intérieur (DCRI, le contre-espionnage français) sera transféré en janvier 2014 à Dakar, au Sénégal. But de la manœuvre : faire face plus efficacement au risque terroriste au Sahel et aider les pays de la région à collecter et à traiter des informations sur les groupes jihadistes.

Curieux hasard de calendrier, après tant d'années passées au Gabon, les services français choisissent de déménager au Sénégal... au moment où la diffusion du panafricanisme dissident bat son plein... Nous dirons que c'est un hasard... n'est-ce pas... ; -) ?

Élément moins connu, mais que les dissidents ne devraient pas négliger, un rapport, prospectif à trente ans, rédigé par le ministère de la Défense français en 2012, intitulé *Horizons stratégiques*, décrivant les tendances lourdes de la politique extérieure et de défense française à long terme (ce qui signifie qu'elle est et sera appliquée par les gouvernants français dans les années à venir, qu'ils soient de gauche ou de droite). Et dans ce document, comme indiqué ci-dessous, deux motifs d'inquiétude pour les intérêts français : le terrorisme et le panafricanisme. Sur ces deux sujets, l'analyse du ministère de la Défense, bien que sobre dans la forme, paraît, lorsqu'il s'agit de l'avenir de l'Afrique et des intérêts de la France, implacable :

« Des crises dites "identitaires", fruit de l'instrumentalisation de catégories communautaires par certains acteurs politiques et économiques (partage du pouvoir et des richesses), pourront encore survenir. Le fondamentalisme, voire le radicalisme, religieux, tant musulman que chrétien, pourrait progresser, en l'absence de perspective d'intégration économique et politique des populations les plus pauvres et, surtout, des jeunes. Parallèlement – et paradoxalement – les sentiments nationalistes et/ou panafricains pourraient se développer, parfois au détriment des intérêts occidentaux. »

D'aucuns remarqueront que si le terrorisme islamique est présenté partout comme un épouvantail (très utile tant il fait, de par sa grossièreté et son côté caricatural, l'unanimité contre lui, cf. Boko Haram), il est très rare que les politiciens français évoquent publiquement leur inquiétude quant à une conscience panafricaine dissidente (éloignée du panafricanisme occidentalophile convenu de l'Union africaine, et de l'intelligentsia afro cooptée par les mondialistes). Pourquoi ? Sans doute parce que si la lutte contre le terrorisme apparaît comme une nécessité (même pour l'ensemble des musulmans), la lutte contre les aspirations d'indépendance des peuples serait mal vue, aussi bien au sein des populations africaines que de l'ensemble des populations occidentales.

Ajoutons à ce paramètre de lutte discrète, mais de fond, contre l'émergence d'un panafricanisme nouveau, la conjonction de deux axes de réflexions théorisés par nos oligarques occidentaux :

- le plan de « l'Arc de crise », théorisé par le naturalisé américain Zbigniew Brzezinski en 1978,
- le plan israélien du diplomate Oded Yinon datant de 1982.

Ces deux projets, rédigés par deux membres issus du peuple autopromu élu (même si personne n'a voté pour lui), avaient et ont plus que jamais pour but de balkaniser tout pays pouvant servir de foyer de contestation à l'hégémonie mondialiste, atlanto-sioniste.

Deux axiomes, au départ orientés sur le monde arabe d'une part (pour le plan Yinon), et sur le duo soviético-iranien d'autre part, qui allaient progressivement s'étendre sur le continent africain, en se mêlant par ailleurs aux intérêts français, l'Afrique pouvant, comme les oligarques l'ont progressivement compris, servir de grand bastion de résistance à la suprématie du cartel bancaire, au détriment du reste de la planète. Et qui dit volonté atlantiste de balkanisation (exemples : le Soudan, le Mali, la Centrafrique, le Congo, etc.) dit que son plus grand obstacle se trouvera être le courant de celles et ceux qui cherchent et prônent l'unité, à la fois territoriale, mais aussi des humains foulant ce sol ; en d'autres termes, les panafricanistes.

Cette opération de balkanisation puis de pacification des zones divisées — en exacerbant les tensions ethniques ou religieuses — vise à couvrir ce que l'on pourrait nommer en réalité « le Grand Israël voulu par les architectes du Nouvel Ordre Mondial ». La démarche est semblable à celle d'un pyromane : il incendie les maisons de ceux qui lui sont hostiles, puis vient jouer le pompier et aider à reconstruire le foyer des sinistrés, sous le prétexte fallacieux des droits de l'Homme. La différence est qu'il imposera une nouvelle forme d'architecture (qui, cette fois, lui sera favorable), permettant, selon lui, de ne plus risquer l'incendie, qu'il aura en réalité provoqué. Et il se trouvera toujours quelques naïfs pour croire sur parole le criminel déguisé en pompier.

À l'époque du général de Gaulle (peu importe l'aversion que sa politique françafricaine puisse inspirer), les intérêts français n'étaient pas engloutis dans les supra-intérêts israéliens, car l'anti-atlantisme de De Gaulle ne permettait pas un tel assujettissement. Mais l'affaiblissement de ce dernier via le printemps mondialiste en France que

fut Mai 1968, et l'instauration d'un positionnement souverainiste, d'une classe politique française, de gauche ou de droite, israélo-compatible et soumise à l'agenda atlantiste ont transformé les services de police français en auxiliaires des intérêts sionistes.

Et, *de facto*, ce qui est un problème pour le lobby sioniste (peu importe son emplacement sur la planète) devient une priorité pour les services français.

C'est dans ce contexte de fusions de problématiques, de juxtapositions d'axiomes géostratégiques que ce qu'avaient prophétisé mes camarades iraniens à mon sujet allait se matérialiser par une surprésence d'agents en civil lors de mes rendez-vous en lieu public à Dakar, et une recrudescence de coups de fil anonymes visant cette fois non pas à me surveiller, mais à m'intimider. Et, cerise sur le gâteau, à la douane de l'aéroport de Bruxelles, lors d'un déplacement en Europe, un policier belge, visiblement un peu trop bavard et inexpérimenté, m'avisa d'une directive de surveillance dans toute l'Union européenne me concernant, en vertu des articles 95 à 100 de la Convention Schengen, lancée par le ministère de l'Intérieur français.

Quoi d'autre que mon voyage en Iran et la consolidation de mes liens avec les Vénézuéliens auraient pu démultiplier à ce point la surveillance et les mesures de déstabilisation à mon encontre ? Les choses étaient claires, et je me rendais compte à quel point, là encore, les Gardiens de la Révolution iranienne avaient vu juste quant à ce qui serait désormais mon avenir activiste et politique, aussi bien sur le continent africain qu'en Occident.

Mes nouveaux soutiens donnaient une humeur Mossad aux services français, et j'étais bien décidé à monter, avec les miens, en degré sur ce point, afin que le panafricanisme puisse servir de rempart absolu face aux velléités barbares des prédateurs de la finance mondiale.

Mais à côté de cette excitation palpable, quelque chose me préoccupait, en l'occurrence ma situation vis-à-vis de la Nation Of Islam (lire *Supra-Négritude*), organisation que j'aimais tant, malgré son décalage total avec mon agenda politique panafricain sur le continent, et des jalousies (dans sa branche parisienne) et de violentes médisances me concernant...

TRANSITION : DE LA NOI À LA PRIMORDIALE TRADITION

Tous les lecteurs de *Supra-Négritude* savent à quel point la Nation Of Islam a, de près ou de loin, jalonné les quatorze premières années de mon parcours politique. Tous savent l'amour quasi romantique qui m'a lié à cette organisation. Tous savent à quel point j'ai, durant des années, ressenti le besoin, bien que politiquement autodidacte sur bon nombre de points, d'être au sein de la NOI pour effectuer mon combat. C'est dans cette organisation que j'ai commencé en 1999, et c'est cette dernière que je reconnaissais, même lorsque j'en étais éloigné, comme la meilleure du monde afro, même si certains points doctrinaux du mouvement m'incitaient à une distance critique sérieuse.

Ce qui m'intéressait avant tout était l'aspect de la réforme individuelle et la réflexion selon laquelle l'homme et la femme noire étaient les êtres originels bâtisseurs de la civilisation atlante, deux thèmes mis en avant au sujet de la NOI dans *Supra-Négritude*.

Après m'en être éloigné physiquement durant une dizaine d'années et m'être fait entendre à travers le mouvement que j'avais fondé (la Tribu KA), mon retour à la NOI s'était réalisé lors de mon *Back to Africa*, par l'intermédiaire d'un homme exceptionnel, sage et profondément animé de sentiments de justice et de paix, le frère Mikail Yusuf Muhammad, capitaine de la Mosquée de Montréal. Ce dernier fut un rayon de soleil à un moment où j'étais en proie à des doutes profonds.

Contrairement au petit groupe de la NOI de Paris, qui m'avait formé mais avait eu du mal à accepter mon ascension politique dissidente (pour ses membres, j'étais trop cru, trop insolent, trop *borderline*, trop virulent, trop libre penseur et indiscipliné), le frère

Mikail Yusuf appréciait mon évolution de manière objective. Il observait ma capacité à drainer une large audience (supérieure à celle du milieu de la conscience noire francophone), ma façon d'être, et s'il avait évidemment décelé mon principal défaut – ma nervosité – et mon côté, disons-le, « afro insolent » (éponyme de ma radio qui faisait un carton au moment de notre rencontre), il voyait, à travers ma démarche, un potentiel malgré tout illimité (pour reprendre ses mots).

C'est la raison pour laquelle nous commençâmes, via Skype, une formation intensive visant à me faire réintégrer la NOI que j'avais auparavant quittée. Le tout à travers un processus long et minutieux.

Ce dernier avait pansé mes plaies quant à ce mouvement dont j'avais été exclu très jeune, à une époque où je commençais à poser trop de questions concernant l'orientation de la branche parisienne de l'organisation. Et sans doute qu'en réaction aux soins palliatifs prodigués par cet extraordinaire grand frère qu'est Mikail, j'avais fini, après tant d'années de rupture, par idéaliser la Nation Of Islam, faisant fi de ce qui m'avait, au final, poussé à quitter cette structure. Avec Mikail Yusuf à mes côtés, je me sentais à nouveau disciple du Ministre Farrakhan. J'étais prêt à tout pour défendre la Nation, quitte, s'il le fallait, à avaler des couleuvres et à justifier par n'importe quel mécanisme oratoire, d'anciennes saillies du Ministre Louis Farrakhan (notamment sur les Africains), dont certaines étaient objectivement plus que controversées (bien plus, même, que les miennes...). Mon amour pour la Nation redevenait plus fort que jamais, et la formation rigoureuse dispensée par le frère Mikail Yusuf, visant à me rendre meilleur via le processus d'auto-amélioration, me poussait à l'élévation.

Ce fut dans ce cadre-là que je rédigeai le manuscrit de ce qui allait devenir un petit cyclone dans la conscience afro diasporique et panafricaine francophone, en l'occurrence *Supra-Négritude*.

Le livre avait l'ambition d'expliquer la base de ma réflexion quant à la nécessité de transcender la Négritude originelle, cesser la victimisation, et redevenir ce que nous étions au commencement, à savoir la sève de l'Humanité. Il se voulait aussi être un outil visant à pousser les nôtres à s'intéresser à la NOI. Pour ce faire, j'avais inclus, dans le chapitre intitulé *Connaissance de soi*, des éléments imbrissables,

impérissables et par moi prônés, basés entre autres sur les écrits du frère Roger Atangana Muhammad (au-delà du dogme officiel du mouvement fondé par Elijah Muhammad) portant sur l'antériorité d'une civilisation ancestrale de géants noirs et sur l'autodétermination politique des nôtres.

Le succès de la tournée promotionnelle de *Supra-Négritude* eut pour effet de braquer les projecteurs dissidents sur la NOI. Jamais dans la sphère francophone l'organisation de Monsieur Elijah Muhammad n'avait été autant présentée à travers ses aspects positifs dans un ouvrage grand public (ce que je ne regretterai jamais). Rappelons que l'organisation était hystériquement diabolisée, suite au film de Spike Lee sur Malcolm X qui suggérait que la NOI était responsable de la mort de Malcolm. Ce film caricatural avait fait passer Elijah Muhammad pour un charlatan. Par extension, la diabolisation médiatique de l'organisation avait présenté le Ministre Louis Farrakhan comme l'un des commanditaires du meurtre de Malcolm. *Supra-Négritude* avait donc l'intérêt de présenter ces deux êtres pour ce qu'ils étaient, en l'occurrence des êtres sages, même si, à mes yeux, la sagesse ne protège personne de l'erreur potentielle, ce qui me séparait, là, de la doxa communément admise dans la NOI selon laquelle les dirigeants sont infaillibles. Officieusement, je m'autorisais une distance critique m'éloignant de toute incarcération dogmatique. Mais j'avais fait le choix de vanter publiquement les mérites d'un mouvement qui, au-delà de certaines fragilités, demeurerait à mes yeux la meilleure organisation noire de tous les temps.

Malgré tout, la résurgence de tensions et de messes basses parisiennes en coulisse allait ternir ce tableau positif de la NOI que je m'évertuais à peindre dans un environnement où même mes sympathisants étaient, à la base, hostiles à ce mouvement. De source sûre en effet, certains, dans le *study group* de la NOI de Paris, voyaient d'un très mauvais œil la formation que Mikail Yusuf m'avait dispensée. Ils craignaient que, compte tenu de mon influence dans le milieu afro francophone, mon affiliation à la NOI fasse de moi *de facto*, aux yeux de la rue en tout cas, le représentant du Ministre Louis Farrakhan en francophonie.

Et ils n'avaient pas tort, car à peine le livre sorti (trônant les premiers jours en tête du classement des meilleures progressions d'Amazon),

la rumeur circula selon laquelle j'étais le porte-parole de la NOI en zone francophone. Pour la rue, peu importent les formalismes internes liés à l'organisation. Ma seule visibilité médiatique, les affluences records lors des conférences que j'effectuais, ainsi que l'émergence, en cette année 2013, d'une nouvelle génération afrodissidente avide de connaissance faisaient que j'avais appris à la plupart des jeunes de la nouvelle génération que la NOI existait en France et, mieux encore, qu'elle n'était pas l'organisation meurtrière de Malcolm X.

La logique aurait voulu que, tel le message prôné par le Ministre Louis Farrakhan, l'on s'unisse pour être plus forts (le groupe d'étude de Paris et moi-même). Mais ce ne fut pas la méthodologie des cadres de la NOI parisienne. Au contraire, certains se mirent en tête de tout faire pour invalider ma formation effectuée avec Mikail Yusuf, et alerter le bureau de la NOI à Londres puis à Chicago, en prétendant que mon recrutement était un choix dangereux, au motif que si, en effet, je réunissais un grand nombre de personnes, je divisais aussi beaucoup dans la communauté, et hérissais le poil de ceux qui considéraient que je pensais posséder toutes les solutions aux problèmes du peuple noir. Pour synthétiser, mon « arrogance » et ma façon controversée de procéder seraient, tôt ou tard, un frein pour la NOI (selon l'argumentaire de mes anciens camarades parisiens).

Ce genre d'infos me faisait mal. J'avais été formé par ce même groupe qui avait stagné pendant des années. J'étais parvenu, avec mes forces et mes faiblesses, mes réussites et mes échecs, à conscientiser un nombre conséquent de gens durant une décennie. Il aurait été tellement beau que l'on s'unisse, mais là encore, la jalousie et le manque de confiance en soi faisaient que nous étions incapables de nous tendre la main. Cet excès de zèle fut accentué par la crainte suscitée par la parution dans le *Final Call*, journal officiel de la NOI, d'une page entière m'étant consacrée. La médiatisation de mon travail était déjà, pour eux, difficile à avaler, mais le fait d'être encensé par l'organe de presse officiel de l'organisation fut sans doute la goutte d'eau qui fit déborder le vase.

C'est sans doute à cette période-là que ces « frères » passèrent à la vitesse supérieure. L'info me remonta via mes partisans que j'avais moi-même envoyés pour se cultiver auprès du groupe d'étude de Paris. La nouvelle était que mon processus de formation n'était

désormais plus valable, car réalisé avec le groupe de Montréal, et devait être repassé, sous la houlette des dirigeants du groupe d'étude de Paris, en France, là où j'étais né... J'étais ulcéré. En pleine séance de dédicace, j'appris la nouvelle par texto. Moi qui faisais une publicité record au mouvement, je me retrouvai, une nouvelle fois, cloué au pilori par quelques esprits étriqués de ce milieu associatif aigri de mon buzz à Paris. Bien que bouillonnant à l'intérieur, je demeurai serein en surface, et attendis le soir pour en parler au frère Mikail Yusuf Muhammad. Ce dernier, calme et posé comme à son habitude tenta en vain de me reconforter : « *Ce qui est écrit, nul ne peut empêcher qu'il se réalise. Prends ton mal en patience frère, et sache que si la volonté de Dieu est que tu sois l'un des fers de lance de la NOI, tu le seras, comme tu l'es déjà en réalité dans les faits, vu tout le battage que tu fais pour la Nation, et toutes les personnes que tu convaincs de l'aspect bénéfique des enseignements de l'Honorable Elijah Muhammad.* » Il me promit d'en parler aux plus hautes instances. Mikail Yusuf avait le bras long, de grosses connexions au sein du bureau, et était convaincu que cette affaire, qui semblait être un détail, serait rapidement réglée. De mon côté, je n'en étais pas si sûr. Je savais par expérience, et connaissance de l'histoire de la NOI, combien les esprits libres à l'intérieur du mouvement avaient été violemment combattus. Les exemples de Malcolm X, de Khallid Muhammad et, plus récemment en Angleterre, de Leo Muhammad allaient dans le sens d'une inflexibilité totale de la part de mes détracteurs au sein de l'organisation dans les temps à venir.

Dans la NOI, seule la voix du leader suprême de l'organisation était tolérée, ensuite venait celle des bureaucrates. Mais on n'aimait pas trop les libres penseurs dont la voix, qui plus est, portait dans la NOI. Du moins, l'administration n'aimait pas trop cela...

D'ailleurs, quelques années auparavant, le frère Leo Muhammad me confiait qu'il existait au sein de notre peuple, et en l'occurrence, malheureusement, au sein de la NOI, le phénomène des « tueurs d'étoiles », c'est-à-dire une tendance – minoritaire, mais présente – prête à tout pour tuer dans l'œuf l'émergence de leaders charismatiques trop libres et pas assez soumis à la direction de l'organisation.

Je me considérais pourtant comme étant plus que discipliné depuis ma formation passée sous la houlette du frère Mikail Yusuf, mais il

semblait que je ne le serais jamais assez aux yeux de frères parisiens qui, en réalité, ne me pardonnaient pas d'être devenu ce que j'étais, un personnage public nommé Kemi Seba, panafricaniste engagé et audible, et ce sans leur autorisation.

La tournée continuait de plus belle, et plus les livres se vendaient, plus je recevais des demandes de mes partisans et lecteurs au sujet de la NOI. J'étais, dès lors, dans une situation difficile : promouvoir le mouvement dans le monde francophone équivalait à diriger la masse de mes sympathisants vers une antenne qui, officieusement, m'était hostile.

Au beau milieu d'une tournée où je ne cessais de booster la NOI, je décidai alors de réorienter les plus déterminés vers mon bien-aimé frère Mikail Yusuf. Mais lui-même dut, car logiquement discipliné face à la hiérarchie de Chicago, réorienter les frères vers Paris. Réalisant qu'il ne pouvait faire autrement malgré l'affection qu'il me portait, je décidai de garder le silence lorsque mes partisans me demandaient comment faire pour rejoindre la NOI en France, ou de répondre que je dépendais de Montréal, mais que je me renseignerais au sujet de la France et reviendrais vers eux (chose que je ne faisais jamais). Je ne voulais pas salir le mouvement à cause du comportement inapte de sa vitrine française, mais je ne pouvais pas encourager mes sympathisants à rejoindre ces gens sur Paname. Mais, là encore, des événements blessants vinrent bousculer ma patience et rendre quasi inutile mon silence.

L'un de mes plus proches collaborateurs, individu extrêmement brillant issu de la nouvelle génération de militants, le frère Makandal (que j'avais plus que jamais encouragé à s'intéresser à la NOI) me fit savoir qu'il lui avait explicitement été demandé de choisir entre moi et le Ministre Louis Farrakhan lors d'une discussion avec des cadres de Paris. Choisir ? Comme si j'étais une voix opposée à celle de l'Honorable Louis Farrakhan. Jusqu'à aujourd'hui, certains membres de la NOI ne s'imaginent pas à quel point leur mauvaise attitude peut pousser des gens qui aiment sincèrement le mouvement à détester cette structure à laquelle ils tenaient tant auparavant. Pour ma part, aucune détestation, mais à ce moment-là, je ne pouvais plus cacher mon irritation.

J'en parlais une nouvelle fois à Mikail Yusuf, et ce dernier fut plus que navré, mais me contrebalança qu'il avait réussi à impliquer sur

mon dossier quelques-uns des membres les plus influents du mouvement dont le siège mondial était Chicago. Et qu'il me fallait, encore une fois, faire preuve de sagesse, et supporter sans chercher à répondre à ceux qui m'attaquaient... Quel que soit le temps que tout ceci devait durer. Ce que je fis, ignorant les tensions, pendant un an.

Parallèlement à cette atmosphère putride et à ma montée en puissance médiatique sur le continent africain, les islamophobes nègres du milieu associatif parisien avaient lancé contre la NOI France – et, par ricochet, contre moi-même – une campagne de diabolisation sur le net visant à dire que la Nation était raciste et anti-africaine, et qu'elle encourageait tous les membres de la communauté à rejoindre (comme c'était le cas aux USA) l'église de scientologie.

Si la première accusation était fausse, je devais toutefois reconnaître en mon for intérieur que sorties de leur contexte, certaines déclarations du Ministre Farrakhan (par exemple lorsqu'il réagissait au comportement de certains diplomates africains, plus précisément nigériens, qui venaient « enceinter » des Afro-Américaines, puis les abandonnaient, ou pire, dans certains cas avérés de prostitution, les mettaient sur le trottoir) étaient difficilement défendables par moi, *a fortiori* dans un contexte où j'avais la sensation de rencontrer plus de problèmes que de solutions en étant affilié à la Nation.

Néanmoins, je connaissais bien ces tentatives de lynchage et de désinformation sur le web. N'avais-je pas moi-même été l'objet d'une tentative similaire visant à me faire passer pour anti-africain, après une intervention radio, là aussi sortie de son contexte, où je disais que les Noirs se comportaient comme les « salopes de l'Humanité » ? La seconde accusation avait trait aux choix des alliances de la NOI, plus particulièrement de l'église de scientologie fondée par Ron Hubbard. Hubbard étant de son vivant un négrophobe patenté, et cela était agité en épouvantail par les détracteurs de la NOI pour discréditer l'alliance. Cette façon de faire des ennemis de la NOI m'irritait au plus haut point, même si la Nation nous enseignait à garder notre calme. Selon moi, cette polémique était stupide. Les nationalistes noirs s'étaient toujours historiquement associés à des nationalistes blancs pour des projets ponctuels de lutte contre l'ennemi commun. Mais pour le savoir, il fallait étudier. Ce qui n'était pas le cas des Nègres fragiles qui s'excitaient sur ce thème.

La scientologie était considérée comme une secte aussi bien par le système que par des ex-membres de ce culte. Par principe, j'avais souvent un avis favorable sur ce qui était diabolisé par l'*establishment*, et je comprenais que ce qui dérangeait le milieu médical talmudocentré était que des WASP s'organisent sans son consentement pour soigner les maux de l'être humain. Le fait que la scientologie soit qualifiée de « sectaire » ne me faisait ni chaud ni froid. Le système ne considérait-il pas la NOI comme une secte ? Il en fallait plus pour me perturber. Cette structure utilisait un processus dit de « guérison » mentale, nommée la « dianétique », qui permettait, selon elle, de soigner les traumatismes.

La NOI avait décidé de s'intéresser à ce processus, après que le Ministre Tony Muhammad de Los Angeles (le premier responsable de la NOI dont j'entendis le sermon *live & direct* en 1999) fut plongé en état de dépression après une sauvage agression par les forces de police. Dans un état psychique tragique, il déclara en 2005 que ce fut la dianétique qui l'aida à soigner ses traumatismes et que, malgré la diabolisation de ce procédé, il en redemandait. C'est ainsi que Tony Muhammad, homme de confiance du Ministre Louis Farrakhan, attira l'attention de ce dernier sur l'église de scientologie. Et le Ministre Farrakhan, en homme éperdument amoureux de son peuple (et personne ne pourra jamais lui enlever cela) vit immédiatement une corrélation entre les traumatismes vécus par le peuple originel et l'agression subie par le frère Tony Muhammad. Sans doute se disait-il que si cela avait marché sur un individu, et ce de manière spectaculaire, cela valait la peine de tenter le process sur tous les membres de la NOI. Selon son paradigme, cela me paraissait totalement compréhensible. Prendre la science partout où elle se trouve était à mes yeux une démarche à suivre.

Mais – parce qu'il y avait un « mais » – je ne pouvais ignorer que la scientologie flirtait avec la sphère sataniste, sphère dont était par ailleurs issu Ron Hubbard l'occultiste, proche du sataniste par essence Alester Crowley... Cela, en privé, me dérangeait. Pouvait-on donc encourager les gens à prendre le savoir partout et à n'importe quel prix, même dans la maison du diable lui-même ? J'étais là face à une interrogation de fond d'un point de vue éthique. Dans ce cas, pourquoi ne pas encourager les frères et sœurs à intégrer la franc-

maçonnerie pendant que l'on y était ? J'étais très contrarié, même si je ne doutais point de la sagesse du Ministre Farrakhan.

À titre personnel, je ne me voyais pas aller faire une audition à l'église de scientologie car je connaissais mes limites. Mais je pouvais entendre sans grimper au plafond que d'autres souhaitent y aller en se disant qu'ils étaient capables de faire le tri. C'était, selon moi, un point de vue individuel qui dépendait de la capacité de chacun à gérer les choses.

Le plus tendu sur cette question était pour moi l'aspect médiatique, qui lui, surtout en cette période mouvementée, ne pouvait s'encombrer de nuances. Officiellement, étant toujours apparenté, pour le grand public, à la NOI, et considérant que dès qu'une question sur l'organisation était posée par les webmedias francophones, j'étais celui que la presse décidait d'interviewer, je prenais l'option de défendre en interview (me sachant observé par mes opposants du *study group* de Paris qui n'attendaient qu'un faux pas de ma part) sans sourciller et avec fermeté la position de la NOI sur ce dossier (en espérant aider à apaiser les tensions internes avec mes coreligionnaires parisiens). Je le faisais de tout mon cœur, avec une apparente assurance, bien que n'étant pas défendu moi-même comme je le voulais, lors de conflits internes inhérents à l'organisation. Je laissai volontairement de côté ce qui me dérangeait dans le choix des alliances de la NOI, partant du principe que nous étions toujours forts pour nous diviser publiquement dans notre communauté, mais pas assez pour nous entraider. Je défendis ce qui me paraissait défendable, et j'évitai d'avoir à me prononcer sur Crowley dont la simple connexion avec Hubbard me glaçait le sang. Orateur acrobate, c'était, là plus que jamais, une nécessité...

Je pensais – et je le pense aujourd'hui plus que jamais – que la NOI devait être plus prudente dans sa manière de communiquer, et qu'il eût été plus pertinent de se tourner vers les traditionalistes africains pour récupérer bon nombre de sciences plutôt que vers des structures qui, à terme, pouvaient s'avérer être des boulets. Mais j'étais là face au véritable inconvénient d'être affilié à un mouvement derrière lequel j'avais pourtant tant couru depuis des années. Un mouvement qui, certes, était grand, mais qui, prisonnier de ses dogmes, incarcérait ma liberté de penser, et au final, de parler...

Après cette petite période de tornades, les attaques du microcosme des cyber-pharaons s'estompèrent. Mais pas la volonté de certains de la NOI de Paris de me voir me soumettre à eux.

Je me retrouvais pour ma part pris dans le rythme endiablé de mes activités panafricaines, à la TV, ou dans les universités africaines (sans compter les tournées en Occident, comme énoncé lors de chapitres précédents) et il était de plus en plus évident que dans ce cadre d'action, la Nation n'avait que très peu d'impact, pour ne pas dire de place, dans la logique panafricaine déployée par moi-même. Ce constat était-il influencé par la volonté féroce de certains de m'écarter du mouvement ? Pas seulement... Même si cela jouait sans doute un peu. J'étais surtout confronté, dans mon combat politique, à l'inadéquation des préoccupations de la Nation aux USA, face aux exigences que requerrait la vie sur le continent africain.

Si les thèses (sur l'homme originel et le processus) que j'avais présentées dans *Supra-Négritude* concernant l'enseignement étaient impérissables et nécessaires pour les frères et sœurs du continent ou de la diaspora, la problématique politique posée par les pénétrations mondialistes via les ONG, la nécessité de réorganiser le panafricanisme ne trouvaient pas de réponse dans le cadre de la structure développée par le Ministre Louis Farrakhan. La kyrielle de religions et de spiritualités pratiquées par les différents groupes habitant le continent, la mentalité africaine qui, dans les faits était très différente de celle de la diaspora, les clivages religieux exacerbés et instrumentalisés par l'oligarchie mondialiste, tout cela me poussait à chercher une ligne médiane, un segment qui pourrait unifier les Africains, aussi bien chrétiens que musulmans et chefs coutumiers, et enfin, globalement, aussi bien du continent que de la diaspora. En observant les tensions religieuses en Afrique, je remarquais que l'oligarchie profitait bien naturellement de la ferveur spirituelle des nôtres pour instrumentaliser l'ego ou la foi des uns au détriment des autres. Je savais qu'il fallait être capable de trouver le fil conducteur qui resserrerait les liens entre les différentes composantes religieuses ou coutumières.

Je profitai, dès lors, de mes sorties dans les rues africaines, en l'occurrence à Dakar ou à Lagos (lors de mes déplacements politiques au Nigeria pour conseiller des parlementaires sur la mise en réseau

d'organismes panafricanistes), pour réfléchir, observer, penser à des solutions pour résoudre les problèmes au sein du panafricanisme que la NOI semblait, selon moi, incapable de régler.

Cette démarche d'immersion au sein du peuple, dans la rue, afin d'observer méthodiquement les gens, était déjà la mienne lorsque j'avais commencé à arpenter le bitume de manière scientifique durant ma jeunesse, au début de ma carrière activiste en Occident.

La rue était le royaume des âmes brutes. S'y côtoyaient les barons de la sincérité et les ultimes langues de putes. Les sages, les fous, les personnes pieuses, ou les hommes et les femmes en rut. Les êtres perdus, et ceux prêts à tuer pour atteindre leur but. La rue africaine avait sa spécificité de respirer la vie, même quand la pauvreté ou la maladie voulaient l'entraîner dans la chute.

Étrangement, les divergences religieuses ne paraissaient pas si évidentes que ça dans la façon de vivre des Africains dans la *street* sénégalaise ou nigériane. Certains priaient Allah sur leur tapis, en harmonie avec les chrétiens ou certains traditionalistes qui passaient devant eux. On était loin de la caricature de Boko Haram, financé par les pétromonarchies et les impérialistes occidentaux pour déstabiliser la région et surmédiatisé pour faire croire le contraire. Il y avait dans ce que j'observais en direct une sorte de trait d'union naturel entre les habitants, lesquels ne s'en rendaient d'ailleurs pas forcément compte, et c'est cela qui était surprenant. Ce lien sous-jacent, profondément ancré au sein de notre peuple, était tel une pierre précieuse non taillée, à l'état brut : la dimension ésotérique spirituelle de l'Africain. Une dimension qui pouvait perdre de sa valeur au moindre instant (et, pire encore, servir d'arme contre nous-mêmes), si et seulement si notre énergie spirituelle était manipulée par des intérêts extérieurs à nos réalités.

Je comprenais que la force vibratoire spirituelle en Afrique était si dense qu'elle pouvait servir d'arme pour notre élévation ou, au contraire, pour notre enterrement. Tout dépendait de notre volonté ou de notre refus de nous laisser instrumentaliser par des colons spirituels souhaitant nous monter les uns contre les autres.

Je commençai à me poser une question qui ne m'avait jamais taraudé auparavant, en l'occurrence : qu'est-ce qui pourrait lier, de manière organisée cette fois, à la fois les religions abrahamiques

(christianisme, islam) et les chefs traditionnels ? Le projet d'unité politique et économique des différentes Afriques était plus que nécessaire, mais je savais aussi qu'il fallait formaliser ce lien de manière spirituelle.

Le kemitisme, comme je l'avais appris il y a une dizaine d'années en arrière ? Non, je cherchais plus que ce reconstructionnisme [le reconstructionnisme est le fait de rétablir une culture ou même de pratiquer des religions la plupart du temps polythéistes (païennes), en s'appuyant sur des bases historiques, dans le monde moderne]. D'autant plus que le kemitisme était désormais considéré comme une arme utile au courant dogmatique des cyber-shaka-zoulous pour monter les « Kemites » contre les musulmans et chrétiens. J'avais moi-même, à un moment de mon parcours, participé à cela (cf. *Supra-Négritude*). Mais j'étais revenu de cette attitude adolescente et puérile d'un point de vue intellectuel. J'étais en Afrique, et me situais désormais à un autre niveau de mon combat.

Ce fut au final lors de deux étapes, l'une dans les rues de Lagos, en assistant à une cérémonie yoruba, puis paradoxalement hors d'Afrique (au bout de mes pérégrinations et promenades méditatives), lors de mon voyage en Iran, que m'apparut telle une évidence le lien entre les différents fronts spirituels présents en Afrique.

La tradition primordiale, que j'avais étudiée à ma sortie de la prison de Bois d'Arcy. Celle-ci avait l'avantage de :

- filtrer pour ne garder de la tradition que les éléments ayant trait aux rapports à Dieu l'Unique,
- de ne pas repousser les religions abrahamiques, mais au contraire, en être comme l'expliquait René Guénon, la source prioritaire, le premier legs spirituel laissé par Dieu à l'humanité.

La notion de tradition primordiale avait l'avantage – quand on cherchait scientifiquement et spirituellement le message de Dieu – de se libérer du folklore (ou de la coutume) que l'homme aimait bien rajouter autour du don divin reçu originellement.

Je comprenais que cette notion de « pérennialisme » (autre nom de la tradition primordiale) était un concept certes universel (car la tradition première a été léguée à l'humanité dans son ensemble), mais profondément africain, si l'on prenait la peine de se remémorer que les premiers hommes et les premières femmes étaient nés en

Afrique (vérité dérangeante pour une humanité élevée dans le paradigme euro ou talmudocentriste). *De facto*, là où René Guénon (prisonnier de son temps et des préjugés de son époque sur l'Afrique), pour illustrer le pérennialisme, avait complètement oblitéré la réalité cosmogonique africaine (pourtant un puits énorme d'exemples et de leçons ayant trait à la tradition primordiale) au profit de la sagesse orientale, je me promis que dès mon départ d'Orient et mon retour sur la Terre Mère, je propagerais l'idée selon laquelle la mère des traditions trouvait sa racine en Afrique et que, dès lors, cette dernière pouvait être une plante médicinale spirituelle capable de soigner et de réunir mon peuple, au-delà de ses divergences.

À mon retour d'Afrique, entre la reprise de l'émission TV, mes conférences universitaires et mes rendez-vous et réunions répétés avec les Iraniens ou Vénézuéliens, je pris le temps de recontacter le tradipraticien Anta (qui était toujours en contact avec Etuma) avec qui j'échangeais moi-même quelques petits mots de cordialité de manière sporadique au téléphone. Je voulais discuter avec lui, cette fois autour de mes réflexions du moment. Nous convînmes d'un rendez-vous chez lui, urgemment car il devait partir incessamment en voyage à l'étranger.

Une fois dans son bureau, je lui demandai comment allait le petit garçon qui jouait si bien du tam-tam dans la salle d'attente lors de ma dernière venue, il y a plus d'un an, qui semblait d'ailleurs être un habitué des lieux. Il me répondit que ce dernier était rentré avec sa maman au Togo dont ils étaient originaires depuis que cette dernière s'était remariée. Mais Anta me fit une surprise merveilleuse, en me disant que, Etuma lui ayant confié que j'évoquais souvent en privé l'enfant et son tam-tam dont l'image ne m'avait jamais quitté (je la fatiguais avec ça), il avait offert à l'enfant un tam-tam plus beau et plus grand avant son départ, et me remettait celui-ci. J'étais très ému. J'avais le son dans ma tête... J'allais désormais pouvoir être le chef d'orchestre de ma propre mélodie... C'était symboliquement fort à mes yeux.

Puis avant de rentrer dans le vif du sujet et les raisons de ma venue, je lui demandai où il comptait partir en voyage. Et devinez sa future destination ? Au Bénin, le foyer du vaudou, le pays de naissance du clan Capo Chichi (ma famille). Il m'expliqua qu'il s'y tenait une

réunion des tradipraticiens de toute l'Afrique de l'Ouest. Au programme : nouvelles découvertes sur le rôle des plantes, lien entre vaudou, unicité divine et médecine spirituelle...

J'étais estomaqué, moi qui venais parler à Anta de ma réflexion sur l'unicité divine et la tradition, j'avais en face de moi quelqu'un qui n'avait jamais eu besoin de beaucoup me parler pour me donner des réponses concrètes. Lorsque je lui expliquai que je pensais qu'il fallait mettre en exergue, sur le continent africain, la tradition primordiale telle qu'expliquée par René Guénon (qu'il connaissait, à ma grande joie, sur le bout des doigts) pour créer des ponts entre les différentes religions et manifestations traditionnelles, il m'expliqua que ma réflexion était en effet novatrice et méritait d'être approfondie. Que tous les éléments étaient déjà là, mais qu'il fallait désormais songer à organiser, structurer et débroussailler la tradition africaine en la débarrassant du folklore et de la coutume, qui n'avaient rien à voir avec le message divin au commencement, puis la diffuser, après l'avoir purifiée, et alerter la population de la nécessité de se tourner vers cette dernière.

Nos esprits convergeaient spectaculairement dans la même direction. Je lui demandai à cet effet qu'il me laisse des contacts de personnes à rencontrer au Bénin, dans le cadre de la recherche et de l'étude de la tradition primordiale dans l'univers africain, que je voulais initier. Je commençais à voir plus clair sur les réponses à apporter sur le plan des enjeux géostratégiques, au niveau des alliances et de la cohérence spirituelle entre Africains.

Au vu de tout cela, les problèmes internes dans la NOI me paraissaient loin, tellement loin.

C'est pourtant à cette période dense qu'ils revinrent, par l'intermédiaire de mon ami et frère Mikail Yusuf, qui m'annonça tristement que la décision d'invalidation de mon processus était officielle désormais (décision prise par la bureaucratie de la NOI, en l'absence du Ministre Farrakhan, précisons-le), malgré la défense de mon dossier par la sœur Ava Muhammad, l'une des porte-parole du Ministre Louis Farrakhan. Je répondis à Mikail Yusuf que ce qui était écrit était écrit, et que peut-être que pour Dieu et nos ancêtres, cette organisation n'était pas faite pour moi, malgré toute l'énergie que j'avais donnée pour la populariser. La NOI était derrière moi, au final

trop éloignée de ma réalité. Elle m'avait été utile en termes de réforme morale (même si j'étais encore loin d'être parfait ; -)), et pour certaines connaissances du point de vue de la civilisation primordiale. Rien que pour cela, je lui en serai éternellement reconnaissant. Éternellement. L'amour que je ressentais pour le Ministre Louis Farrakhan était réel.

Mais j'avais tout de même pu constater les limites de cette organisation et de certains de ses membres... Une fois de plus, comme quatorze ans auparavant... Et même lorsque, finalement, l'occasion de rejoindre à nouveau la NOI (cette fois par la grande porte) me fut, contre toute attente, proposée par le ministre de Montréal, le frère Roger Atangana Muhammad, un savant et homme exceptionnel (voir *Supra-Négritude*), après avoir, dans un premier temps, accepté, je finis par refuser. J'avais compris, en analysant l'intégralité de mon parcours, que si la NOI avait été un point de départ dans mon initiation politique, elle ne pouvait pas, vu les défis auxquels j'étais confronté, être une ligne d'arrivée.

Plus que jamais je comprenais, alors que je l'avais fortement condamné à une époque, le sentiment de Malcolm X, de Khallid Muhammad. Tous deux avaient eu le tort d'entrevoir les enjeux auxquels notre peuple allait être confronté dans l'avenir et avaient essayé d'y répondre, avec leur esprit, en avance sur leur époque. Tous deux avaient eu le tort d'avoir leur propre pensée, et leur propre vision politico-culturelle des choses.

Malcolm X : Black Power US, panafricanisme, islam sunnite (financé par l'Arabie Saoudite), tiers-mondisme.

Khallid Muhammad : Black Power US, panafricanisme, kemitisme, enseignement de l'Honorable Elijah Muhammad.

Et moi : *Supra-Négritude* (panafricanisme antimondialiste, lutte pour le mouvement des non-alignés, tradition primordiale/pérennialisme).

Je me retrouvai libre comme lors de mon éloignement de la NOI il y a des années de cela. Mais cette fois, les temps avaient changé. Je n'étais plus ce jeune homme de 21 ans, fougueux, impulsif, connu de personne, sans alliés, qui allait se faire connaître quelques années plus tard via l'afrocentricité. J'étais devenu quelqu'un d'autre, un panafricain, audible sur quatre continents, antimondialiste, mais prônant la solidarité des peuples. J'avais transcendé le kemitisme.

J'étais dans la démarche du pérennialisme. Je repensais à la Tribu KA. Cette structure qui, pourtant si jeune et sur certains points imparfaite, avait fait trembler l'État français (plus qu'aucun autre mouvement afro en Occident depuis les Panthers).

J'étais en plein questionnement, mais je savais que ce serait, à terme, salutaire... J'avais cette étrange sensation que la vie était un cycle, et que je revenais à une étape cruciale de mon combat, à la différence que j'étais beaucoup plus fort, dense, aguerri et entendu qu'avant. Je ressentais profondément ce besoin de faire ce travail introspectif pour voir ce qui avait été, à l'aune de tout ce que je savais maintenant, les réussites et les faiblesses du mouvement noir qui avait bousculé l'oligarchie de bon nombre d'États par la seule force de sa détermination, de sa rigueur et, surtout, de ma quête de dépassement de soi en tant que dirigeant de ce mouvement.

VERS UNE TRIBU KA PANAFRICAINNE-PÉRENNIALISTE ?

La Tribu KA... que dire, si ce n'est que depuis sa dissolution par le gouvernement français en 2006, ma vie avait changé. Que dire, si ce n'est que ce groupe politico-mystique avait marqué à jamais le subconscient noir militant dans la sphère francophone, et même au-delà, la dissidence (la résistance antimondialiste) dans sa globalité.

Comment expliquer que ce jeune mouvement afrodescendant, épris d'autodéfense et d'ésotérisme, avec ses fragilités, avait tant fait changer la donne pour une grande partie de la jeunesse afrodescendante en Occident en poussant cette dernière à plus de virilité ?

Je méditais... Il y a dix ans jour pour jour, en 2004, je me retrouvais dans la même situation... en train de penser à cette organisation. Une organisation dont le but serait à la fois d'unir des frères et sœurs sous une même bannière spirituelle africaine (déjà...), et d'organiser, de défendre notre communauté lorsque celle-ci était attaquée.

À l'époque, suite à mon départ de la NOI, dégoûté par ce que l'on m'avait montré de l'islam, j'avais opté pour le kemitisme, qui, à la sauce afrocentrique, était devenu un dogme anti-musulman et anti-chrétien. Un dogme qui avait l'avantage de nous pousser à nous unir dans un semblant de démarche 100 % africaine, mais le désavantage de nous couper du réel, nous orientant au final, avec le recul, vers une dérive sectaire.

J'avais 23 ans, mais ce jeune âge suffisait pour savoir la nécessité de trouver une solution aux problèmes spirituels. Même si j'avais frôlé une esquisse de solution en me réappropriant le kemitisme, cet axiome n'était en réalité que du reconstructionnisme.

Ce qui donc, à terme, ne pouvait pas nous permettre de créer une synergie profonde avec Dieu, puisqu'il s'agissait en réalité de bricolages spirituels, loin du volet initiatique dont parlait René Guénon, permettant d'affiner notre quotient spirituel, de nous rapprocher des étapes successives nous reliant à Dieu.

De surcroît, s'opposer aux religions abrahamiques était (je l'avais compris en prison, voir *Supra-Négritude*) évidemment un non-sens, basé sur l'amalgame entre des religions et des peuples spirituellement indigents s'en revendiquant. Ces erreurs passées avaient le mérite d'affiner mon regard sur la réponse spirituelle à apporter.

Le pérennialisme, comme pensé précédemment, offrait la voie du juste milieu, de l'équilibre, de l'initiation sans folklorisme. Il était nécessaire de laisser à chacun le choix de ses pérégrinations spirituelles, afin que les plus fins d'entre nous, qu'ils soient musulmans, chrétiens, ou dans les religions traditionnelles africaines, se fraient un chemin et convergent tels des sages vers la tradition primordiale, là où se trouvait la sève du message divin. Ne plus s'opposer, mais s'initier, pour ensuite se rassembler.

Mais se rassembler où ? Dans une organisation où le volet pérennialiste serait, bien qu'ésotérique, aussi important que l'aspect dit « exotérique » (que serait l'axe panafricaniste révolutionnaire.)

Quant à l'inspiration organisationnelle, j'étais profondément influencé par le Hezbollah, qui avait non seulement tout un volet politique (voire militaire), mais aussi et surtout la base spirituelle se manifestant par la gnose, clef du chiisme chez eux.

Il n'était pas question pour moi d'adhérer au chiisme, ni de faire d'une quelconque religion (islam, christianisme, ou autre) la base spirituelle du mouvement antimondialiste africain à venir. Là encore, cela aurait été un non-sens de privilégier une religion au détriment d'une autre, compte tenu de la fragmentation et des disparités religieuses sur le continent. Il fallait s'adapter à la réalité africaine, et placer, officialiser dans nos esprits un trait pouvant nous pousser, quelles que soient nos religions, à nous retrouver dans la même direction.

Une Tribu KA réformée et reformée pouvait-elle être une solution ? Oui, je commençais à le croire fortement. Une Tribu KA pérennialiste et panafricaine plutôt que « kemite »-afrocentrique. Une Tribu qui, cette fois, cesserait toute forme d'essentialisme, toute forme de

détestation (comme il y a dix ans) de tout ce qui n'était pas noir, ne prônerait aucune suprématie (ce qui serait ridicule, compte tenu de l'état actuel de notre peuple...). Je n'en étais plus là. Mon message s'était universalisé, bien que plus que jamais enraciné dans sa dimension africaine. L'aspect panafricain antimondialiste devait se conjuguer au présent, avec la volonté de résoudre les inégalités sociales, tellement présentes dans le monde afro.

On avait tendance parfois, en tant qu'afrodescendant, à ne parler des nôtres que sous l'axe de la pauvreté, des opprimés, faisant fi du fait qu'en Afrique, les classes aisées se comportaient bien souvent comme des esclavagistes au détriment des prolétaires. Ces classes aisées étant, le plus souvent, celles ayant un pied sur le continent et l'autre en Occident.

Étant un privilégié (sans pour autant être millionnaire sur cette Terre Mère) confronté au réel, je savais la nécessité d'enrayer ce système sidaïque pour la pensée qu'étaient les asphyxiantes inégalités sociales. On ne pouvait pas parler d'anti-impérialisme (comme bon nombre de chefs d'États) et vivre dans le luxe pendant que les nôtres crevaient de faim. Trop peu, à part Sankara, l'avaient compris. Il fallait fondre le panafricanisme antimondialisme dans ce paradigme-là. La révolution bolivarienne (une sorte de pana-sudaméricanisme) était, à ce titre, un modèle, tant elle avait fait de la lutte contre les inégalités sociales un combat de tous les instants (même si tout n'était pas abouti, n'exagérons rien).

Les idées défilaient dans ma tête. J'agissais un peu en architecte d'une maison, revisitée, rééditée, plus spacieuse, plus solide, plus naturelle, plus belle (à mes yeux) parce que plus authentiquement africaine, avec les fenêtres ouvertes sur le monde anti-impérialiste (Venezuela, Iran, Cuba), et moins remplie de haine (même si celle que nous ressentions auparavant n'était que la réaction aux exactions commises par les patrons de la mondialiste plantation).

Je couchais sur papier mes idées, dans mon bureau, dès que le temps, entre le boulot et mes activités, me le permettait. Je voyais stratégiquement le mouvement rebaptisé Tribu KA2P : Tribu KA Panafricaine Pérennialiste. Le « KA » ne renverrait plus aux initiales de « Kemite Atonienne », mais simplement à l'énergie créatrice présente sur la Terre Mère, trouvant sa racine dans les temps immémoriaux africains.

Et le Panafricanisme Pérennialiste donnait la possibilité de comprendre que le positionnement de l'organisation serait ouvert sur le monde, tout en prônant l'enracinement en Afrique et la solidarité entre nous.

La démarche de formation des membres serait très différente de la méthodologie de la Tribu KA de 2004 dont le recrutement ne dépendait que de la stricte observance des thèses afrocentriques, elles-mêmes inadaptées aux conditions de la réalité africaine, et à un entraînement hebdomadaire soutenu aux arts martiaux en région parisienne.

Cette fois, la **Tribu KA2P** aurait une formation tricéphale, qui serait composée par :

L'initiation à la tradition primordiale et au panafricanisme anti-mondialiste en Afrique.

Une formation théorique sur la lutte politico-sociale bolivarienne au Venezuela.

L'initiation à la révolution antimondialiste iranienne.

Initiation à la tradition primordiale et au panafricanisme anti-mondialiste en Afrique

- Une initiation à la tradition primordiale au Bénin, auprès d'initiés spécialistes de cette question (proposés par Anta, mais choisis par moi). La tradition primordiale n'étant ni orientale ni occidentale ou africaine, mais simplement divine, se devait, pour être bien comprise des nôtres, d'être enseignée en Afrique, en adéquation avec notre paradigme. Seuls les membres hommes et femmes suffisamment fins d'esprit pour passer avec brio ce processus seraient recrutés par la Tribu KA2P.

- Une formation rigoureuse portant sur les racines du panafricanisme, et les différents mécanismes historiques de prédation constitués par l'impérialisme pour contrer la lutte de libération africaine. S'en suivrait une série d'études portant sur le mondialisme et ses pénétrations actuelles en Afrique. La création, en ce sens, d'une branche Formation géopolitique de la Tribu serait une priorité et se ferait par le biais d'un institut créé pour l'occasion, Panafricanism 2.0, nom de l'agence d'analyse que j'avais fondée au début 2014.

Formation théorique sur la lutte politico-sociale bolivarienne au Venezuela

Afin de s'imprégner des moyens mis en œuvre dans le bolivarisme pour lutter contre les inégalités sociales, la Tribu KA2P avait, à mes yeux, le devoir d'envoyer ses membres se former durant deux mois, de manière intensive, à l'étude des mécanismes de lutte sociale bolivarienne, en reliant la lutte de libération patriotique à la démarche de régulation sociale. Cette étape du processus permettrait que les membres du mouvement ne soient pas des panafricanistes caricaturaux, centrés uniquement sur la lutte contre l'impérialisme occidental, mais aussi des soldats au fait des enjeux de la lutte sociale à l'intérieur de nos contrées. Le voyage serait conclu, au retour en Afrique, par l'étude spécifique des enseignements de Julius Nyerere sur le socialisme africain, exposé dans la célèbre déclaration d'Arusha.

Initiation à la révolution antimondialiste iranienne

Sur la scène antimondialiste, l'Iran se distinguait depuis 1979 par la solidité de sa nation, la solidité de ses services de renseignements et de ses corps dits « armés ».

Ce que beaucoup oublient, c'est que rien de tout cela n'aurait été possible sans la théorisation, puis la mise en pratique de la révolution de l'Ayatollah Khomeini.

S'il demeurerait clair dans mon esprit que je remplacerais la gnose chez eux par la tradition primordiale chez nous, il était plus que jamais nécessaire que chaque membre s'inspire intellectuellement, physiquement et politiquement de tout ce qui a trait à la lutte anti-impérialiste en Iran. Je voulais faire ce qu'aucun Africain n'avait été capable de faire, récemment, et obsessionnel comme j'étais, j'avais la volonté farouche de réussir le pari dans lequel je m'étais lancé. Une fois le plan en tête, je m'assurai auprès des différentes parties prenantes de la faisabilité de la démarche. Sans surprise, chacun y voyait ses intérêts : les Iraniens et les Vénézuéliens ayant, à travers moi, un allié suffisamment audible dans la société civile africaine et dans la diaspora, et les traditionalistes au Bénin ayant la possibilité

de voir leur travail un peu plus reconnu et médiatisé auprès de la jeunesse. Et moi, la certitude que le panafricanisme rentrait dans une nouvelle dimension.

Du côté des soldats, je savais qu'il y aurait deux foyers de personnes auxquels je devrais parler consciencieusement.

- Mon noyau, qui, bien que démobilisé (du combat, mais pas des liens d'affection tissés avec moi) au fur et à mesure des épreuves et des années, sera, dans mes rêves les plus fous, à mes côtés, à la tête de la Tribu KA2P.

- Les soldats potentiels, que je recruterai pour passer les tests initiatiques d'intégration.

Pour mon premier cercle, la situation était devenue complexe d'un point de vue politique au cours des dernières années. Outre les défections d'une ou deux personnes (qui comme cela a été évoqué au début du livre, étaient vite parties, et au final, par la grâce de Dieu, vite rayées de ma mémoire), la quasi-totalité de mes proches, à l'exception de Sechen, était retournée à une vie « normale », où l'activisme politique (et non pas les convictions qui, elles, demeuraient) n'avait plus sa place. Le train-train quotidien avait gagné du terrain, beaucoup étaient devenus adeptes du métro-boulot-dodo (par la force du destin), et tentaient, tant bien que mal, de s'épanouir dans la vie classique, sans folie, sans risque ni rien.

Sechen, d'emblée, était partante. Elle était ma collaboratrice et grande sœur depuis 2003. Elle me connaissait mieux que quiconque. Et elle savait que quand je voulais quelque chose, j'étais prêt à déplacer des montagnes pour l'obtenir.

Karifa, celui que l'on surnommait Le Magnétique (à cause de son charisme fou), était devenu papa de deux magnifiques petites filles, et multipliait les boulots afin de pourvoir aux besoins de sa famille. Kickboxeur, présélectionné par ailleurs en équipe de France, manequin à ses heures perdues, il avait tout pour lui, mais comme il me le disait souvent, il lui manquait cette flamme qui nous animait tous plus jeunes, à l'époque de la Tribu KA. Lorsque je vins à lui pour évoquer mon projet, nous communiquâmes comme à l'époque, nos voix emplies d'émotion, pensant à ce que pourrait être cette résurrection en terre africaine. Je comptais sur Karifa plus que sur aucun autre parmi les frères. Je voyais en lui cette aura que très peu de gens

ont, une aura qui pourrait permettre de galvaniser les nôtres si je n'étais moi-même pas là. Mais la réalité du temps présent faisait que Karifa devait réfléchir à la manière dont il réussirait à aménager la reprise de ses activités politiques avec sa vie de famille, qui, en période de crise, s'était, et c'est normal, économiquement fragilisée. Son accord de principe était là, et je décidais de lui laisser le temps pour matérialiser sa réintégration dans le combat.

Konga, quant à lui, soldat d'élite, l'un des seuls Ivoiriens de la diaspora à être parti défendre sa patrie lorsque celle-ci était attaquée, colonisée par les forces de l'ONU, avait fini (bien qu'étant toujours mon frère, ami, confident, et garde du corps) par ne plus croire en l'homme noir. Ce combat panafricain avait fini par le dégoûter, tant la trahison, la soumission à l'Occident devenaient une norme dans ce combat de réappropriation de notre destinée. Je devais composer avec sa réalité, au moment où je décidai de lui parler du processus de reconstruction de la Tribu KA dans lequel je m'étais plongé... Sans surprise, Konga aka Garrincha (à cause de sa légendaire propension à prendre les gens à contre-pied, ou à dire le contraire de ce qu'on attend de lui) se montra froid à l'évocation du programme. Touché que j'y pense, impressionné par le contenu, mais de marbre face à ce qu'il considérait comme un peuple insauvable, le nôtre. Malgré ses doutes, ses réticences concernant l'avenir politique du continent, il accepta de me suivre et de me soutenir comme il l'avait toujours fait depuis des années.

En ce qui concerne Hery, il était celui qui, de tous mes proches, avait le plus rejoint la vie « normale ». Soutenant sa thèse, père de famille, il observait tout ce qui se passait politiquement, mais n'était à mes yeux, plus aussi libre et présent qu'avant. Notre lien demeurerait fort malgré tout. Lorsque vient l'occasion de lui parler de ce que j'entreprenais, sa réaction me surprit : il était plus que partant, mais dès qu'il aurait obtenu son doctorat. Il voulait trouver le temps d'aménager sa vie, en parler avec son épouse, et voir de quelle manière il pourrait se réimpliquer dans la nouvelle Tribu KA. J'étais heureux de cette surprise, et en attente que sa réponse positive se pérennise dans les faits.

Quant à Kwame, il était pris dans le lancement de sa marque africaine de vêtements chics. Tellement happé par son boulot qu'il ne

m'était pas venu à l'esprit de lui parler de la Tribu. Je savais que si cette dernière brillait, *de facto*, beaucoup reviendraient, dont lui. Je décidai donc de lui laisser découvrir la renaissance de cette organisation lorsque celle-ci serait sur le terrain, arrivée à maturation.

Pour Rahim, beaucoup de changements dans sa vie s'étaient opérés. Devenu père depuis peu, il s'était posé et projetait de fonder sa société de sécurité. Mais Rahim (qui était l'homme du groupe que je connaissais depuis le plus longtemps) avait cette particularité, au-delà de tout volet idéologique, d'être toujours là pour moi dès que j'avais besoin de lui. À peine le programme énoncé, il me répondit positivement. Il mènerait ses activités personnelles et politiques de pair. J'étais profondément touché.

Le fait est que, plus que jamais, en plus de la base primordiale composée de Karifa-Konga-Sechen-Rahim (et des soldats les entourant), implantée à Paris, je comptais sur la fraîcheur de la nouvelle génération qui avait intégré mon premier cercle depuis des années, en l'occurrence Karl et sa femme Olfa (jeune couple de la nouvelle vague de militants afrodescendants), Makandal Franswa, la charismatique voix noire qui faisait bouger les choses du côté de Lyon, et les activistes plus récents, tels Adoté, au Togo, Thiani et le clan des jeunes Capo Chichi au Bénin, en Belgique, Didi, un aîné de quelques années (dont je suis devenu très proche), tombé plus jeune dans la délinquance urbaine, puis ayant connu les remises en question et la rédemption, à tel point qu'il faisait désormais office de sage à mes yeux, mettant en place des petits commerces pour essayer de créer des emplois et développer le continent africain. Et Bilo, ancien rappeur, devenu activiste de rue de la cause noire en Belgique, ainsi que le frère Daniel Mbayi, dirigeant de la Micro banque africaine de développement (MBAD que j'avais fondée, voir chap. 4), Moussa Mara en Guinée, Sabrina à Lyon, mon infographiste et informaticien Anzar, Theodoros, Sarah, Bingui Man Elijah, Aurelinho, jeune militant de la région parisienne, et Abdoulaye Diene et Salima Lo, mes collaborateurs et assistants au Sénégal, et mon frère, ami et très avisé Suraa, basé entre Dakar et Paris. Tous ces noms, ces étoiles montantes additionnées au ciment de ma lutte qu'étaient les anciens, seraient, je le savais, des pièces maîtresses dans la mise en place du mouvement dont j'étais l'architecte.

À ce noyau *old* et *new school* s'ajoutaient les plus déterminés parmi la masse de mes sympathisants inscrits sur ma page fan (je déteste ce mot, mais c'est comme cela qu'on l'appelle) Facebook, qui se nommait « Soutenons Kemi Seba ». Des dizaines de milliers de gens favorables à mon combat, et qui ne demandaient qu'à m'assister au quotidien dans ce travail de défense de notre patrimoine africain. Je savais que seule une approche minutieuse permettrait d'attirer, au milieu des « nombreux appelés », les quelques élus qui, eux-mêmes, deviendraient les gardiens de la nouvelle tribu.

Évidemment, la construction de la Tribu KA Panafricaine-Pérennialiste avait pour objectif de créer un mouvement politique solide, rompu à toutes les épreuves, mais qui, plus tard, devrait être un parti aspirant à prendre des responsabilités politiques, dans une ville, une région, un département, et à terme, pourquoi pas, dans un pays africain. Cette même prise en charge des affaires politiques, locales ou nationales nous donnerait plus de poids lorsque nous élèverions le débat par la suite, au niveau continental. Car nul doute que si la lutte contre le mondialisme commençait réellement dans la rue, elle devait tôt ou tard pénétrer les instances africaines.

À ce titre, la réforme de l'Union africaine demeurait pour moi une obsession, car cette dernière était une aberration politique. Un magnifique contenant sans contenu, où se croisaient chefaillons politiques auto-élus et délégations de militants afrodiasporiques sans contenu ou légitimité, qui ne devaient leur place qu'aux bonnes grâces de ministères de la Culture d'un pays ou d'un autre représenté là-bas.

Il était pour moi hors de question de mettre les pieds dans cette institution en tant que consultant occasionnel choisi de manière hasardeuse par le biais de petits réseaux oligarchiques corrompus africains, comme c'était le cas de trois quarts des personnes présentes là-bas. Je voulais y aller en position de force, afin d'y bouleverser les choses, et je me savais prêt à attendre le temps qu'il faudrait pour y siéger, en tant que partie prenante dans ce concert des nations africaines.

L'Union africaine, porteuse de tant d'espoir à l'aube de nos indépendances, mais semeuse de graines de désespoir au soir de ces dernières, lorsque le colonialisme avait troqué ses habits pour ceux

de la prétendue « coopération » (autre nom du néocolonialisme), elle-même porte d'entrée du nouveau sida politique, le mondialisme. En ayant une vue d'ensemble sur toutes les échéances et les défis auxquels j'allais devoir faire face dans les temps à venir, mon cœur me disait que, malgré toutes les épreuves potentielles, le futur semblait plus qu'ensoleillé. Mais je savais aussi que, parallèlement à notre développement, il faudrait garder un œil sur les mécanismes d'opposition africains à notre démarche, ces derniers étant savamment entretenus par les forces extérieures.

Être plus que jamais vigilant face à l'hydre oligarchique mondialotalmudo-maçonnique sur le continent, qui ne laisserait jamais un opposant grossir rapidement sans lui causer des problèmes, et qui avait réussi la prouesse d'infiltrer des courants jusque-là imprégnés de la fierté et de l'exaltation de soi, le panafricanisme et la négritude, afin de les transformer en courant afro en surface, mais hypermondialiste dans le contenu : le para-fricanisme et la nécritude...



2012. Escale en Éthiopie, après l'expulsion de RDC : quand *l'African Dream* se transforme en « cauchemardesque sensation ».



2013. Audience record à Paris, pour la présentation de *Supra-Négritude*.

Elevating Black consciousness in Europe and beyond

by KEMEL SEBA, author of 'Négritude' (2013) and 'The Final Call' (2014)

What's your opinion on this article?

Protein-friendly Page



An interview with activist and author Kemi Seba

From street corner protests in Paris to conferences at Universities of Africa and broadcast coverage through television, the journey of Kemi Seba has evolved over the last decade. But the mission of the one whom Europeans made have dubbed "the new Malcolm X" and "the French Fanon" remains the same: the defense and elevation of the Black Diaspora and the denunciation of the city's stronghold. Kemi Seba interviewed him for The Final Call as he is touring Europe, promoting his new book.

Kemi Seba (KS): Brother Kemi, thank you very much for being with us today. You are currently in a promotional tour for the launching of your book, "Négritude" (Négritude being the movement of Black consciousness developed in the 60s by Césaire, Fanon and other Supra meaning "above and beyond"), throughout the Francophone (French speaking) world. What motivated you to write this book and why now?

Kemi Seba (KS): Simply because in the struggle that I have been trying to wage for now more than 14 years, I have gone through many stages in the journey to try to elevate the consciousness of the people of our community. I have made many errors, I have been controversial and very much maligned, "nosed" by the street but not spoken of by the French, Belgian and Swiss state. Things are moving fast in the Francophone sphere and I thought it important to leave a trace of the journey and also to direct the people towards what has been my inspiration and the only key to the resurrection of Black people throughout the world in my opinion, and that is the "Teachings of the Most Honorable Elijah Muhammad" today taught by the leader of us all the Honorable Minister Louis Farrakhan.

(FCN): Who did you have in mind when writing the book? Who is it addressed to?

(KS): I was aimed primarily at the Black man and Black youth of the street, who, in the Francophone world have lost all standards, who only have the old concept of "Négritude" developed by Aimé Césaire, by Senghor who emerged in the 60s and whom does not connect anyone.

So in their concept of "Négritude" I wanted to transform it, keeping the values of it but elevating it from "Négritude" to self-affirmation in accord with our real nature as it is taught by The Honorable Elijah Muhammad.

(FCN): What do you hope the readers will gain from it?

(KS): The goal is that, first of all, the base and bulk of the people who have followed, supported and appreciated the struggle I have been waging, and by extension the rest of those



Kemi Seba in New York for signing in Europe

concerned by it, who are Christians, Muslims or Rastafas, but that they can all understand the depth of the teachings of the Most Honorable Elijah Muhammad, and that they can understand what my relation to those teachings brought in my life and that, somehow they can draw closer to the one who is the leader of us all, the Honorable Minister Louis Farrakhan. The book covers my journey and, in a second part, covers ideology, adapted to our reality in the Francophone sphere because our world is under certain realities that might not necessarily be known to our people in the USA, in England, and it was important to transpose this path to the realities found amongst our people in France, Belgium, Switzerland. In Francophone Africa, to be able to draw a link between them and this truth brought by the Almighty to the Black man of North America.

(FCN): Since the book is essentially geared towards the Francophone sphere, are there any translations in the works, in English notably?

(KS): Good thing! People close to the historian Runko Rashid, proposed to translate it and it could be ready by the end of this year, beginning of the next.

(FCN): Would you consider an American promotional tour as well?

(KS): It was not something that was originally planned, nor was the translation, but it is something that would greatly move me. It must be understood that the (Nicolas) Sarkozy government has me imprisoned because they considered me a danger to the Republic and to other European states in Switzerland. I'm forbidden to enter. So it is very possible that the U.S. government see me as a dangerous person and wouldn't allow me to enter. But I pray that the Almighty might remove these obstacles that I may be with my family.

(FCN): You have had encounters with the French judiciary system, notably because of a run-in with members of the Jewish community. What made you earn the tag of Anti-Semite?

(KS): Minister Farrakhan once said, and it stayed with me, "It used to be that those who don't like the Jews were tagged as anti-Semite. Now it is those who are not liked by the Zionists who are tagged as anti-Semite". Just as in America, most Black organizations, apart from the nationalist ones, were founded by the so-called phylanthropic Jews. Europe as its same dynamic such as S.O.G. Racisme, the CRAN, the MRAP. All those organizations founded and funded by those phylanthropists have one aim: push us and force us to migrate. And when I stood in opposition to this and said that our community had the right to self-defense, to self-determination, to shape its own destiny without being in a logic of migration, at those, I wouldn't say Jews because some do understand our national, but those phylanthropic organizations rose and tagged us and me of anti-Semitism, of Black terrorism and extremism, even though the only bond I've shared was a verbal battle.

(FCN): What other steps have been taken by the Zionists forces to curtail your work in Europe?

(KS): I was incarcerated in 2008 for having stood to defend the Black community against the Jewish Defense League. In the wake of the trial of a Black man accused of the murder of a Jewish person. Although I considered this man to be crazy, he was not being judged as a murderer but as a Black man. Demonstrations were held with slogans such as "Dirty Black, the Jews will get you" and many Black people were being beaten. So I came out with some of my people to bring the Jewish Defense League to account. And that's when Sarkozy responded by making my organization illegal. It is important to note that we didn't bring any weapons to the Jewish neighborhood when we went to confront them, for this was never part of my way. But the discipline and seriousness was unusual and terrifying to them. That's when I was brought on trial on numerous occasions, for political reasons, based on things I said, and not on any aggressions or acts of violence. Eventually I was incarcerated for a year, and then was assigned to residence. I was forbidden to enter Paris, even though I am a French citizen, because the JDL, and that it was my stronghold, and was also forbidden to leave France. I circumvented this and moved to Senegal. In 2010, I was invited to a conference in Switzerland where I was forbidden entrance. So their hands have stretched out to block me from reaching people. Last year, I was invited to Congo on a humanitarian trip and was held at the Kinshasa airport, overnight in their forbidden entrance as well.

(FCN): Thank you.

Kemi Seba can be reached via Twitter @KemiSeba



2013. Conférence à Bruxelles.



Les interventions de KS font plus que jamais salle comble.



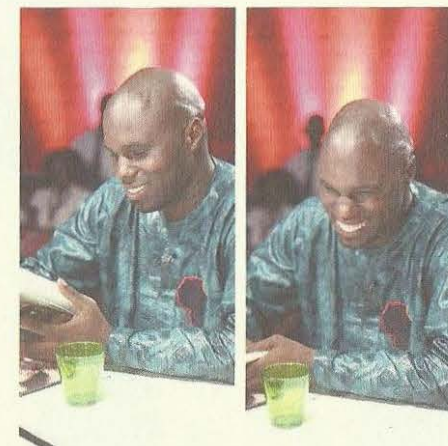
2013. Tournée *Supra-Négritude* : l'étape du Bénin.



2013. L'Université Cheikh Anta Diop de Dakar est l'une des nombreuses institutions prestigieuses où Kemi Seba a l'occasion de s'exprimer.



2014. Les étudiants de l'Institut de Management (IMAN) de Dakar sollicitent régulièrement Kemi Seba pour des conférences.



Sur le plateau du *Grand Rendez-Vous*, le talk-show politique le plus populaire d'Afrique francophone.



2014. Face aux étudiants africains de l'Université de Qom en Iran : la négrophobie doit être éradiquée partout dans le monde, y compris en Iran.



En interview avec des journalistes iraniens.



Rencontre avec la famille d'un savant nucléaire assassiné par le Mossad.



2014. De gauche à droite, S.E. Jorge Leon Corcega, ambassadeur de Cuba, S.E. Andradjati, ambassadeur d'Indonésie, S.E. Eddy José Corcega, ambassadeur du Venezuela. Leur soutien à la lutte antimondialiste et d'émancipation africaine de l'impérialisme est total.



Avec S. E. Eddy José Corcega, ambassadeur du Venezuela, sous le portrait du regretté Hugo Chavez.



De gauche à droite : Karifa, Konga, Kwame (Daniel Tohou), Rahim.
Mon noyau, ma vie, mes frères.

BLACK NIHILISM : DE L'EFFONDREMENT NÉCESSAIRE DU PARA-FRICANISME ET DE LA NÉCRITUDE

Quelques définitions, avant d'aller plus loin... des termes « para-fricanisme » et « nécritude ».

PARA-FRICANISME

Ce mot est constitué de la juxtaposition de deux termes, créant ici un néologisme que nous nous proposons de décrypter.

PARA, étymologiquement, est tiré du préfixe grec $\pi \alpha \rho (\alpha)$ -, lui-même issu de la préposition $\pi \alpha \rho \acute{\alpha}$ signifiant *auprès de*, *à côté de*, entrant dans la construction de nombreux substantifs et adjectifs, exprimant l'idée de proximité soit par contiguïté, soit par ressemblance avec ce que désigne le second élément.

FRICANISME est ici la contraction du terme *africanisme*, qui lui-même renvoie à l'ensemble des sciences humaines (ethnographie, archéologie, linguistique) appliquées à l'étude occidentale de l'Afrique (*Lar. encyclop.*).

L'africanisme constitue donc, de manière synthétique, l'analyse eurocentriste de l'Afrique. Le « para-fricanisme » compte tenu des définitions susmentionnées, renvoie à une démarche empreinte du regard, de l'analyse et de la compréhension eurocentriste de l'Afrique.

Et si nous comparons ce concept à celui du panafricanisme, le premier représente la déclinaison eurocentrée du second (ce dernier étant censé être une théorie de révolution de l'africaine population). Le panafricanisme renvoie au projet d'unité des Africains, tandis que le para-fricanisme évoque l'idée très eurocentriste que l'unité de

fond en comble des populations d'Afrique est impossible, mais qu'une unité des élites (dont les membres sont corrompus par l'Occident, le plus souvent au détriment du peuple) peut être créée. Cette unité des roitelets africains se ferait suivant le modèle de l'Union européenne, et prônerait des concepts creux et lents tels que l'intégration, qui se fait pourtant naturellement au sein du peuple. Cette recette indigeste se trouve aujourd'hui être celle qui fait fureur dans le plus grand organe continental africain qu'est l'Union africaine.

NÉCRITUDE

La nécritude est la contraction de deux termes, le premier, NÉCRI, est dérivé de *necros* (qui signifie *mort* en grec), le second est tiré du suffixe *itude*, qui renvoie à la notion de fierté.

La nécritude renvoie à la fierté d'être mort, la fierté d'une culture morte, incapable de s'adapter aux défis du temps présent. Ce concept a donc trait à cette prétendue conscience noire mortifère actuelle, présente dans la diaspora (essentiellement), figée sur elle-même, caricaturalement ethnocentrée et qui s'oppose à toute dimension universelle.

L'étude de ces deux concepts a vocation à montrer qu'entre le contrôle exclusif de nos actes par d'autres (para-fricanisme), et le cloisonnement hystérique sur soi (nécritude), il existe une troisième voie, celle qui, tel un arbre, s'enracine dans le sol de la tradition, tout en donnant, par ses branches, des fruits à l'humanité dans son ensemble.

Cette voie, c'est l'afro-pérennialisme (le second volet du concept de supra-négritude, que nous développerons dans le dernier chapitre). Et la seule façon de voir cette dernière voie prospérer, en lieu et place des deux autres précitées, para-fricanisme et nécritude, est de faire la guerre (intellectuellement parlant) à toutes ces dégénérescences idéologiques entretenues par la caste oligarco-apatride, dont le but est de nous ralentir. Contribuer à leur effondrement, par tous les moyens à notre disposition, pour revenir aux repères, au trait d'union nous reliant à une force, un référentiel supra-humain (pérennialisme). C'est ainsi que nous entendons la notion de BLACK NIHILISM.

Certains argueront qu'il est un contresens d'associer le nihilisme (qui, synthétiquement, signifie ne croire en rien) à la tradition primordiale. Nous allons nous atteler, dans cette partie idéologique, à démontrer le contraire.

Qu'est-ce que le nihilisme ?

Étudions d'abord la définition générale du nihilisme, avant de nous intéresser à ses significations particulières : la doctrine du nihilisme (du latin *nihil*, « rien ») est un point de vue philosophique d'après lequel le monde réel (et plus particulièrement l'existence humaine) est dénué de toute vérité compréhensible pour l'être humain, ou encore de toutes valeurs créées par ce dernier.

Rappelons à titre indicatif, avant d'aller plus en profondeur dans l'analyse du concept, que, dans la tradition africaine, le commencement du monde se nomme le *noun*, le néant liquide. Le retour à la tradition divine et originelle, se nomme le retour au néant. Intéressant...

En outre, il existe plus précisément deux types de nihilisme : le nihilisme passif, et le nihilisme actif. Selon les diverses encyclopédies, le *nihilisme passif*, ou nihilisme de la faiblesse, est lui, plutôt signe de déclin de régression de la puissance de l'esprit : la dégénérescence, le déclin, le refus que l'existence s'oppose à elle-même, ceci est nommé « symptôme de croissante faiblesse », puisque la « force créatrice » pour créer quelque sens décline, et que la déception devient la situation régnante, l'incapacité de croire revêt un sens... L'incroyance.

Ce phénomène, nommé « processus de moralisation », est constitué de trois étapes : le ressentiment, la mauvaise conscience et l'idéal ascétique. Au terme de ce processus, le nihilisme passif se retourne contre lui-même, se détruit, laissant place à un autre nihilisme.

Le *nihilisme actif*, qui est signe de puissance de l'esprit :

il représente une transmutation de toutes les valeurs. Un affermissement, un renouvellement de la volonté d'existence. Ceci est nommé « symptôme de force croissante » car la force de créer et de vouloir s'est accrue à un degré tel qu'elle n'a plus besoin de ces interprétations d'ensemble ni de ces insertions d'un sens.

Le nihilisme ne concerne pas seulement un individu, un groupe d'individus, ou même un peuple. Non, c'est le fait de l'esprit humain en tant que tel qui est traversé d'une volonté forcenée de vérité qui, comme l'appelle Nietzsche, est l'instinct théologique dans son essence métaphysique.

Pour être compris de tous, disons que le nihilisme actif est la démarche visant à participer à l'effondrement de principes ou institutions jugés par l'homme comme inutiles, artificiels, superficiels, dont la seule présence est une défiance au bon sens, une entorse à la sagesse.

C'est ce type de nihilisme-là qui nous intéresse. D'aucuns nous rétorqueront qu'il ne peut y avoir de corrélation entre le nihilisme actif et la volonté de renaissance panafricaine. À ces derniers nous répliquerons, toutes proportions gardées, que la volonté de transmutation de la société et le nihilisme actif se sont déjà conjugués (ne serait-ce que dans les moyens employés) au passé comme au présent à au moins deux occasions : au XVII^e siècle, avec la résistance des esclaves africains du Brésil. Puis aux XX^e et XXI^e siècles, avec les attentats suicides des terroristes religieux.

La résistance des esclaves africains du Brésil au XVII^e siècle

D'abord, nous incorporerons à la corrélation du nihilisme et l'obsession de liberté une réflexion pleine de bon sens d'André Compte-Sponville, qui nous rappelle que si le nihilisme total est impossible, il en est tout autrement du nihilisme partiel (une sous-catégorie du nihilisme actif), qui, en plus d'être le plus réel, se révèle, dans le concret, être le plus jusqu'au-boutiste : « *Aucun être humain ne vit absolument pour rien (nihil, en latin), aucun n'est sans désir (il serait mort), ni donc sans préférence, sans jugement de valeur, sans normativité. Ne croire en rien, c'est peut-être possible. Mais n'aimer rien, ne désirer rien, ne préférer rien, si "le désir est l'essence même de l'homme", comme dit Spinoza, cette indifférence absolue est impossible ou n'est pas humaine.*

Mais il y a un autre nihilisme, moins radical et plus menaçant. J'en ai trouvé un exemple (...) chez nos traders, s'illustrant par : "Je ne m'intéresse qu'au fric ou à rien". Nihilisme financier. Autre exemple : "Je ne m'intéresse qu'au pouvoir ou à rien". Nihilisme politique, ou

plutôt politicien. Un quatrième : "Je ne m'intéresse qu'à la drogue ou à rien". Nihilisme toxicomane. Un sixième (ou le même) : "Je ne m'intéresse qu'à la violence ou à rien". Nihilisme du hooligan. »

À cette démonstration de Compte-Sponville nous rajouterons : « *Nous voulons la liberté sinon rien* ». Que l'on peut conceptualiser comme étant le nihilisme des opprimés révolutionnaires. Un nihilisme que l'on retrouve, plus que jamais, dans la résistance, le combat révolutionnaire des esclaves afro-brésiliens. Auparavant, nécessaire il est de contextualiser la période ayant amené nos frères à cette lutte.

Au XVI^e, puis XVII^e siècles, le Brésil était de loin le pays qui, dans les colonies, pratiquait le plus l'esclavage, important sept fois plus d'Africains que les États-Unis. C'est dire... Ces esclaves étaient acheminés sur les plantations de canne à sucre des colons portugais, canne à sucre qui fit les premières fortunes au Brésil. Cette productivité exponentielle était illustrée à la perfection par la capitainerie la plus riche du Brésil (dont les esclaves subissaient, via des tortures défiant l'entendement, une pression continue pour être les plus productifs), en l'occurrence Pernambouc.

L'ouvrage *Au Temps des isles* du professeur Christian Bouyer (agrégé d'histoire et géographie et docteur en études européennes) nous apprend « *qu'il y eut en 1516, via le décret du roi portugais Manuel, une autorisation pour les commerçants juifs d'émigrer au Brésil et de se consacrer à la production du sucre. L'État les aida à s'installer, à créer des plantations et produire avec des techniques efficaces. [...]* Ils vont devenir les agents les plus actifs dans la conquête du marché du sucre au Brésil durant le premier centenaire de la colonisation ». Précision utile de monsieur Boyer, à laquelle nous rajouterons que, dans la province de Pernambouc, ils iront jusqu'à représenter près de la moitié de la population lorsque celle-ci fut sous domination hollandaise. Précisons aussi qu'être les meilleurs négociants en sucre et en esclaves, et esclavagistes signifie, en moins politiquement correct, être les tortionnaires les plus efficaces avec les captifs africains, afin de les « discipliner » et les pousser à travailler. Ils le seront jusqu'à leur expulsion, en 1654, après la défaite des Hollandais face aux Portugais pour le contrôle de cette région du monde. Expulsés car protégés par les Hollandais, mais aussi parce qu'ayant écrasé la concurrence dans la domination du marché esclavagiste.

C'est dans ce cadre concentrationnaire qu'il faut situer, dans cette zone de Pernambouc, l'émergence d'une conscience noire réactionnaire, aiguisée, d'esclaves afros prêts à tout pour acquérir une liberté totale et non partielle.

Ce fut au début du XVII^e siècle que se constitua le territoire d'esclaves rebelles de Palmares. Ces derniers, arrivés à un tel stade d'intolérance de l'inhumain esclavagisme à Pernambouc, décidèrent de marronner (s'enfuir de la plantation) et de se réfugier aux alentours de la montagne Barriga. Ils surnommèrent leur nouveau territoire Nova Angola, Os Palmares.

Le degré de détermination des marrons dépassait, pour la majorité d'entre eux, l'entendement. Rapidement, Palmares devint la terre promise de tous les esclaves rebelles de la région et des contrées environnantes, comptant, à un moment donné de l'histoire, jusqu'à 30 000 membres. « Vivre libre ou mourir » devint le leitmotiv de tout le *quilombo* (territoire d'esclaves rebelles). Un nihilisme partiel, mais concret, qui s'illustra lors de la transition entre deux hommes, Zumbi dos Palmares, et Ganga Zumba.

Ganga Zumba, chef de guerre et responsable élu par les autres chefs de Palmares, comme « roi de la contrée », accepta un traité de paix en 1678 avec le gouverneur de la région de Pernambouc, Pedro de Almeida. Un traité qui stipulait que les colons ne puniraient pas les esclaves, les laisseraient exploiter leur territoire et vivre libres, à condition que ces derniers rendent les armes (une autre version, qui n'est pas validée par la majorité des historiens, stipule qu'il leur était demandé de revenir travailler dans les plantations). Cette proposition provoqua l'ire de celui qui, à Palmares et dans le monde afrodescendant, allait devenir une légende de la résistance, Zumbi dos Palmares.

Ce dernier, né libre, mais capturé dès 5 ans par les esclavagistes, retourna à l'âge de 15 ans à Palmares, et prit la tête de la résistance quelques années plus tard lorsque Ganga Zumba trahit la lutte de dignité des esclaves rebelles, en bradant leur liberté et en la transformant graduellement en liberté potentielle de servir. Le simple fait que le « roi » accepte de désarmer les siens face aux colons rendait un retour à l'assujettissement des Africains par les Portugais à Palmares plus que probable. En outre, rendre les armes aux garants

du système esclavagiste signifiait que Palmares ne pourrait plus libérer d'autres camps d'esclaves, ce qui était pourtant l'une des plus grandes missions de ce quilombo.

Ganga fut empoisonné par des hommes de Zumbi après son acte, preuve du refus illimité d'une liberté en pointillé. Vivre libre en résistant, ou mourir en essayant. Après cet épisode, Zumbi se lança dans une guerre de résistance totale pendant quinze ans, durant lesquels le régime esclavagiste restait à éradiquer. Aucun compromis n'était possible. L'idéal des uns représentait un système à anéantir pour les autres (esclavagisme pour les uns, résistance pour les autres), le nihilisme partiel/parcellaire dont nous parlions précédemment. Zumbi dos Palmares mourut, après avoir résisté dignement, des suites de ses blessures. Cette lutte des afro-résistants de Palmares demeure, en tous points, un exemple de ce que nous entendons par Black Nihilism, un nihilisme total au service de notre libération. Dans ce cadre, le nihilisme n'est pas une fin en soi, mais un moyen.

Les attentats suicides des terroristes religieux au XX^e et XXI^e siècles

D'emblée, nous précisons que nous condamnons toute action terroriste. Le meurtre de personnes innocentes, quelle qu'en soit la cause, demeure une faute éthique, ici-bas comme dans l'au-delà. Et nous serons toujours les premiers à nous opposer à cette barbarie.

Changer l'homme par la force des idées sans avoir à lui ôter la vie est un principe africain qui devrait être inaliénable et qui le sera toujours dans notre lutte. Néanmoins, notre ferme condamnation du mode opératoire des terroristes religieux ne doit pas, dans notre perception, nous faire perdre de vue la démarche (qui, elle, est fascinante et à retenir) d'êtres qui, pour changer ce monde, se rapprocher de la pureté, de l'entité suprême (peu importe le nom qui lui est apposé), sont prêts à perdre la vie ici-bas, arguant que celle-ci n'est qu'une étape. Ces gens-là sont dans une dimension métaphysique, surhumaine, un degré de motivation inégalable, sans doute supérieur aux nihilistes russes, car eux ne se contentent pas d'ôter la vie de leur ennemi, ils sont prêts, pour le triomphe de leur objectif, à perdre la leur. D'aucuns diront qu'une révolution où l'on est prêt à perdre la vie n'est pas une révolution, l'objectif étant non

pas de perdre la vie, mais de la changer radicalement. Et pourtant, il faut parfois être prêt à se perdre soi pour que puisse se trouver autrui, et que l'existence avortée puisse, pour le peuple qu'on aime, en devenir l'usufruit.

Dans les deux cas (parmi tant d'autres... les kamikazes japonais par exemple, etc.), l'élément que nous reprenons à notre compte comme source d'inspiration, est, et sera, non pas le meurtre ou la violence contre autrui (à proscrire), mais la détermination de celui qui est prêt à oblitérer sa vie pour que son peuple puisse retrouver l'envie de goûter à une nouvelle existence, loin des impératifs imposés par une plantation mondialiste où la compréhension de l'invisible, le sens du sacré, l'enracinement, et l'amour des ancêtres ont été dénaturés.

Le point commun entre le nihilisme de ces terroristes « islamistes » et la révolution antimondialiste africaine, intitulé par nous « black nihilism » se situe donc dans le fait de refuser (quitte à en mourir bruyamment) l'imperfection du système qualifié par nous d'opresseur, réprouver la finitude de l'homme soumis, ou, pire, embrigadé dans cette plantation moderne. En une phrase, être prêt à briser à jamais toutes les lumières artificielles, éradiquer toutes les lampes halogènes, achetées et possédées par l'oligarchie, qui nous illuminent, ou nous aveuglent, à sa guise, quitte à tomber dans la nuit la plus profonde avant que ne surgisse la lumière naturelle et indomptable du soleil, seule vérité originelle et ne dépendant pas du bon vouloir du maître de la plantation.

Notre lutte de résistance au mondialisme (black nihilism) usiterait donc, à travers ses participants, une détermination nihiliste (cf. la révolution antitsariste), où la volonté de détruire le système para-fricain emprunt de nécritude (nous reviendrons de manière pratique et non plus théorique sur ces deux termes) serait transcendante. Notre mode opératoire consisterait en des attaques, sans violence physique sur les personnes, de lieux ou d'événements signes d'une présence mondialiste (destruction systématique, à la façon d'un José Bové avant corruption), et la terreur psychologique contre les organismes et les structures garantes du mondialisme en Afrique. Une sorte de « méta terrorisme » économe (en vies humaines) et vertueux (non

violent), mais où l'activiste devrait être prêt à mourir pour mener à bien sa mission.

À ce stade de la lecture, vous seriez en droit de nous demander contre quelle structure agissant menons-nous notre guerre ? La réponse se situe dans la déclinaison pratique du para-fricanisme et de la nécritude.

En pratique, l'hyperclasse mondialiste a compris que la meilleure façon de contrôler toute velléité d'opposition, toute poche de résistance au sein des populations qu'elle voulait assujettir était de dénaturer, pousser à la caricature les réactions de ses futurs sujets. Pour ce faire, infiltrer les institutions déjà présentes, pousser à la haine caricaturale celles et ceux qui avaient des prédispositions au ressentiment eu égard à leur compréhension de l'oppression (nécritude). Et, de l'autre côté, pousser à l'extrême corruption, et *in extenso*, soumission, celles et ceux qui étaient déjà fascinés par la manière dont l'Occident mortifère s'était développé (para-africanisme). Comme nous l'avons vu précédemment, le para-fricanisme renvoie à une unité africaine déclinée dans une version (et des intérêts) occidental-centrés. Une unité de façade (mais pas de fond) de nos dirigeants, visant, par des modes opératoires et des mécanismes institutionnels ne nous appartenant pas, à donner la sensation que l'Afrique avance, tout en s'assurant que ses matières premières aillent vers les multinationales occidentales. En somme, un panafricanisme dénué de sa substance.

Ceci est illustré par la grande passoire (face aux pénétrations mondialistes) politico-économique qu'est l'Union africaine. Cet organe qui aurait dû être notre premier rempart panafricaniste, mais qui s'est transformé en un gloubi-glouba représentatif non pas des aspirations des peuples africains (aucune élection par le peuple de député africain n'existe pour l'instant), mais des cartels politiques la plupart du temps auto-élus à la tête de nos États, cooptés par des suprapuissances afin d'administrer collectivement notre continent. Une prétendue union, incapable de faire face à toute velléité sécessionniste s'inscrivant dans une stratégie de balkanisation de notre continent déjà fragmenté, orchestrée par les tenants de l'empire mondialiste (avec les USA à sa tête). Quand une Union africaine censée nous défendre n'est pas capable de prévenir les guerres au Mali, au

Nigeria (Boko Haram), au Soudan, en Centrafrique etc., et appelle systématiquement à la rescousse l'Union européenne, il ne peut y avoir de salut des nôtres puisque ce dernier est dicté par nos adversaires politiques, les mêmes qui viendront, après conflit (la plupart du temps, exacerbé par eux), poser des bases militaires et exploiter les matières premières. En étudiant une partie importante du financement de l'Union africaine par l'Union européenne, l'on comprend aisément le pourquoi du comment. Ces éléments proviennent du site officiel africa-europe et ne sauraient donc être qualifiés de « thèses conspirationnistes » :

Financement de l'Union européenne en direction de l'Afrique

En 2012, l'UE (les 27 États membres et la Commission européenne) a de nouveau été le premier pourvoyeur d'aide au développement au monde, apportant plus de la moitié de l'aide publique.

En 2011, l'Afrique a bénéficié au total de **43 % de l'aide publique au développement** (APD) collective européenne (UE et États membres), soit 25,3 milliards d'euros.

Il ressort de l'aide publique au développement dispensée par le Fonds européen de développement (FED) et le budget de l'UE que l'Afrique est le continent le plus important au regard de l'aide au développement européenne. Les pays africains ont reçu **près de 24 milliards** d'aide publique au développement (APD) de l'UE pour la période de 2007 à 2012.

L'aide de la Commission européenne à l'Union africaine et à ses organes s'élève à près de **1 milliard d'euros** pour les dix années écoulées.

Tout aussi intéressant, les structures mondialistes européennes d'aide au développement usitées pour financer certaines contrées africaines.

Les fonds alloués par la Commission européenne proviennent des instruments financiers existants, à savoir :

Le Fonds européen de développement (FED), qui apporte en moyenne 3,7 milliards d'euros par an. C'est le principal instrument de coopération de l'UE avec 48 pays d'Afrique subsaharienne. Le FED a par exemple largement financé la Facilité de soutien à la paix

en Afrique (avec une contribution totale de plus de 1,1 milliard d'euros depuis sa création en 2004) et le programme de renforcement des capacités de l'Union africaine (85 millions d'euros).

L'Instrument européen de voisinage et de partenariat (IEVP), qui couvre 5 pays africains dans la région méditerranéenne. L'IEVP a financé par exemple le développement du Plan solaire méditerranéen. L'Instrument de financement de la coopération au développement (ICD), qui finance la coopération de l'UE avec l'Afrique du Sud, ainsi que des programmes thématiques dont bénéficient tous les pays en développement. Ces programmes thématiques couvrent des secteurs sociaux comme l'éducation et la santé ; l'environnement et les ressources naturelles ; les acteurs non étatiques et les autorités locales ; la sécurité alimentaire ; les migrations et l'asile.

L'Instrument de stabilité, un mécanisme de réaction rapide pour faire face aux problèmes en matière de sécurité mondiale- (ISTE ?).

L'Instrument européen pour la démocratie et les droits de l'homme, qui apporte un soutien à la société civile et aux organisations intergouvernementales en vue de promouvoir la démocratie et les droits de l'homme dans les pays tiers.

Au vu de ces chiffres, et des mécanismes exposés, l'on comprend l'adage « main qui paye = main qui dirige ». Comment tolérer que ces forces prédatrices occidentales se servent de nos matières premières pour carburer dans leur propre pays, et viennent ensuite nous soudoyer à moindre prix avec le même argent qu'ils nous ont volé avec la complicité de nos roitelets ?

Une Union africaine docile face à l'Africom Comment accepter, au-delà de ce financement obscène de l'Union européenne, que l'Union africaine tolère la présence sans cesse grandissante de l'Africom (le **Commandement des États-Unis pour l'Afrique**, en anglais *United States Africa Command* ou AFRICOM), commandement unifié pour l'Afrique créé par le Département de la Défense des États-Unis en 2007 et entré en fonction en 2008, qui coordonne toutes les activités militaires et sécuritaires des États-Unis sur ce continent.

Comment une structure se prétendant panafricaine (l'Union africaine) peut-elle autoriser le vampire capitaliste à s'étendre de manière aussi spectaculaire et ouverte sur le continent, surtout lorsque l'on sait que ses objectifs déclarés sont, entre autres :

la *géopolitique du pétrole*, pour sécuriser les approvisionnements américains par le golfe de Guinée afin d'amoindrir la dépendance aux réserves du Moyen-Orient et s'enrichir à moindre coût ; la *compétition économique*, visant à contrer par un prépositionnement militaire des États-Unis la montée en puissance de nations jugées par eux concurrente sur le continent africain.

Approvisionnement en pétrole bien souvent acquis à prix misérable, défiant même l'éthique du marché pétrolier.

Une Union africaine qui laisse prospérer les multinationales (Areva, Total, Shell, etc.), cancérigènes économiquement parlant, sans qu'elles soient jamais inquiétées.

Des Chinois qui voient en l'Afrique un nouveau terrain de jeux. Se servant de l'étiquette de puissance elle aussi anciennement colonisée, l'Empire du milieu établit sa stratégie au mépris des droits élémentaires du travail, laissant de côté la main-d'œuvre africaine locale et important ses propres travailleurs, qui ont besoin d'un espace vital plus grand (la Chine devenant trop petite, face à la surcroissance de sa population) pour continuer son expansion.

Une Union africaine désormais très permissive (alors qu'elle ne l'a objectivement pas toujours été) avec l'État colonial d'Israël qui fut pourtant le plus gros soutien historique du régime d'apartheid en Afrique du Sud, qui stérilise et ostracise les populations africaines à l'intérieur de ses frontières, et qui, dans ses écrits (*le Talmud* et *le Guide des égarés*) n'hésite pas à voir dans l'homme noir l'expression du singe anthropomorphe.

Ce même Israël qui, pourtant, via son chef d'extrême-droite sioniste, Avigdor Lieberman, souhaite intégrer comme membre observateur l'Union africaine... (quelle qu'en soit l'issue, le simple fait pour l'UA de ne pas condamner unanimement les éléments précités telle que l'oppression des Noirs dans l'État hébreu suffit à disqualifier cet organe dans son format actuel).

Une Union africaine à quatre pattes là encore face au financement des pays afros musulmans par les pétromonarchies (Qatar, Arabie Saoudite) qui dictent la conduite, religieuse mais aussi politique, à suivre de certains de nos États, quand bien même nos intérêts africains seraient en contradiction avec l'agenda oligarchique arabe (cf. conflit au Mali, augmentation du terrorisme takfiri et

salafiste etc. sans que l'Union africaine soit capable de gérer quoi que ce soit).

Une Union africaine où le panafricanisme est devenu inexistant, paralysé, et où le para-fricanisme est devenu la doctrine appliquée, bien qu'inavouée.

Face à cette guerre que nous subissons, et qui ne dit pas son nom, BLACK NIHILISM ne pourra s'opérer qu'en attaquant (non pas physiquement car aucune violence sur des êtres humains, qu'ils soient nos frères ou nos adversaires, ne peut être tolérée par nous) les symboles de notre assujettissement à ces sphères mondialistes. Que ce soit par le biais du vandalisme de multinationales prédatrices, le saccage des bureaux d'ONG mondialistes (au moment où ils sont inoccupés) jugées par le peuple comme étant impériales (il faudra donc au préalable leur faire passer le message avant un quelconque passage à l'acte), et surtout, l'organisation de manifestations populaires non violentes devant les vestiges du mondialisme en Afrique. Ou encore le harcèlement psychologique (*phone bombing* etc.) sur le personnel de ces multinationales. Le but étant la destruction d'une mentalité qui d'une part fait de nos oppresseurs des individus croyant posséder le droit de nous dominer, et d'autre part, fait de nos dirigeants les instruments de notre propre oppression. Le point culminant de la stratégie de black nihilism sera d'incorporer chacune de nos actions à internet en vidéo, afin que chacun sache nos pures motivations et soit systématiquement prévenu de notre catégorique refus de blesser qui que ce soit (à part potentiellement nous-mêmes si nécessaire...). En somme, un MÉTA-TERRORISME NON VIOLENT dans lequel la destruction de biens matériels du camp adverse corroborerait avec notre critique d'un monde où le matériel (la soumission au veau d'or) est devenu la règle, nous éloignant du principe de la tradition pérenne, dans laquelle l'immatériel était le lit de la richesse morale et la porte d'entrée de la connaissance de l'invisible primordiale.

Tout cela ne pourra se faire que dans une démarche de conscientisation accrue de nos masses (le travail actuel de propagation du message par la TV va dans ce sens).

Ces manifestations symboliques viseront aussi, à terme, l'Union africaine, si cette dernière ne connaît pas un fléchissement, sur le terrain de la soumission (rien n'est définitif en ce qui la concerne, tant au fond, nous savons que le problème sur ce point, n'est pas le contenant, mais le contenu, c'est-à-dire nos dirigeants).

Face à la nécritude, la démarche de black nihilism se devra d'être différente. En effet, contrairement au para-fricanisme, où la trahison est ouverte et claire, la nécritude, bien que financée et encouragée par les mêmes forces obscures (nous reviendrons d'ici peu sur cette assertion), répond à des impératifs et des aspirations très différentes, bien qu'essentiellement diasporiques.

Comme énoncé précédemment, la nécritude en théorie est une sorte de cloisonnement afro hystérique sur soi se manifestant de plusieurs façons :

- L'adoration de coutumes superflues volontairement (ou inconsciemment) substituées à la tradition primordiale par des esprits retors ou simples.

L'instauration d'une morale puritaine cosmétique et pseudo-éthique dans la psyché africaine ou afro-diasporique.

- L'adhésion à un néganisme puérile et essentialisant tous les non-Noirs comme des ennemis et sa suite logique, l'attaque infantile (et inadaptée aux conditions du réel) des religions révélées, jugées comme étant uniquement les symboles d'une présence spirituelle étrangère.

- La déification d'un Cheikh Anta Diop, l'un de nos plus grands savants, humain malgré tout.

- L'absence de remise en question des différences abyssales de classes sociales.

Thématique critique fondamentale de la déshérence idéologique de ces penseurs, incarcérés dans le giron de la puérilité, la confusion entretenue (volontairement ou pas) entre la tradition et la coutume. Une coutume africaine qui, dans son intégralité, est davantage liée aux habitudes (bonnes ou mauvaises) de l'homme qu'à la compréhension du sacré, à l'opposé de la tradition qui, elle, ne vit que pour illustrer la densité d'une supra-humaine présence régissant nos vies, nos cosmogonies et notre compréhension de l'immanence.

Afin d'illustrer parfaitement la perte de ces « nécritudolâtres », nous vous proposons un article de René Guénon paru dans *Initiation et Réalisation spirituelle* au chapitre IV. Ce texte précise tout le danger de la « coutume » et son profond esprit de déformation de la pérenne tradition. Une réflexion importante au regard de la profonde confusion qui règne aujourd'hui lorsqu'on parle de tradition...

« Nous avons dénoncé à diverses reprises l'étrange confusion que les modernes commettent presque constamment entre tradition et coutume ; nos contemporains, en effet, donnent volontiers le nom de "tradition" à toutes sortes de choses qui ne sont en réalité que de simples coutumes, souvent tout à fait insignifiantes et parfois d'invention toute récente : ainsi, il suffit que n'importe qui ait institué une fête profane quelconque pour que celle-ci, au bout de quelques années, soit qualifiée de « traditionnelle ». Cet abus de langage est évidemment dû à l'ignorance des modernes de tout ce qui est tradition au vrai sens de ce mot ; mais on peut aussi y discerner une manifestation de cet esprit de « contrefaçon » que nous avons déjà évoqué : là où il n'y a plus de tradition, on cherche, consciemment ou inconsciemment, à lui substituer une sorte de parodie, afin de combler, par les apparences, le vide laissé par cette absence de la tradition ; aussi n'est-il pas suffisant de dire que la coutume est entièrement différente de la tradition, car la vérité est qu'elle lui est même nettement contraire, et qu'elle sert de plus d'une façon à la diffusion et au maintien de l'esprit antitraditionnel. Ce qu'il faut bien comprendre avant tout, c'est ceci : tout ce qui est d'ordre traditionnel implique essentiellement un élément « supra-humain » ; la coutume, au contraire, est quelque chose de purement humain, soit par dégénérescence, soit dès son origine. En effet, il faut ici distinguer deux cas : dans le premier, il s'agit de choses qui ont pu avoir autrefois un sens profond, parfois même un caractère proprement rituel, mais qui l'ont entièrement perdu par le fait qu'elles ont cessé d'être intégrées à un ensemble traditionnel, de sorte qu'elles ne sont plus que « lettre morte » et « superstition » au sens étymologique ; personne n'en comprenant plus la raison, elles sont d'ailleurs, par là même, particulièrement aptes à se déformer et à se mélanger à des éléments étrangers, ne provenant que de la fantaisie individuelle ou collective. Ce cas est, assez généralement, celui des coutumes

auxquelles il est impossible d'assigner une origine définie ; le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'il témoigne de la perte de l'esprit traditionnel, et en cela il peut sembler plus grave comme symptôme que par les inconvénients qu'il présente en lui-même. Cependant, il n'y en a pas moins là un double danger : d'une part, les hommes en arrivent ainsi à accomplir des actions par simple habitude, c'est-à-dire d'une façon toute machinale et sans raison valable, résultat d'autant plus fâcheux que cette attitude « passive » les prédispose à recevoir toutes sortes de « suggestions » sans réagir ; d'autre part, les adversaires de la tradition, assimilant celle-ci à ces actions machinales, ne manquent pas d'en profiter pour la tourner en ridicule, de sorte que cette confusion, qui, chez certains, n'est pas toujours involontaire, est utilisée pour faire obstacle à toute possibilité de restauration de l'esprit traditionnel.

Le second cas est celui pour lequel on peut parler proprement de « contrefaçon » : les coutumes dont il vient d'être question sont encore, malgré tout, des vestiges de quelque chose qui a eu un caractère traditionnel, et, à ce titre, elles peuvent ne pas paraître encore suffisamment profanes ; on s'attachera donc, à un stade ultérieur, à les remplacer autant que possible par d'autres coutumes, celles-là entièrement inventées, et qui seront acceptées d'autant plus facilement que les hommes sont déjà habitués à faire des choses dépourvues de sens ; c'est là qu'intervient la « suggestion » à laquelle nous faisons allusion tout à l'heure. Quand un peuple a été détourné de l'accomplissement des rites traditionnels, il est encore possible qu'il sente ce qui lui manque et qu'il éprouve le besoin d'y revenir ; pour l'en empêcher, on lui donnera des « pseudo-rites », et on les lui imposera même si nécessaire ; et cette simulation des rites est quelquefois poussée si loin qu'on n'a pas de peine à y reconnaître l'intention formelle et à peine déguisée d'établir une sorte de « contre-tradition ». Il y a aussi, dans le même ordre, d'autres choses qui, tout en paraissant plus inoffensives, sont en réalité bien loin de l'être entièrement : nous voulons parler de coutumes qui affectent la vie de chaque individu en particulier plutôt que celle de l'ensemble de la collectivité ; leur rôle est encore d'étouffer toute activité rituelle ou traditionnelle, en y substituant la préoccupation, il ne serait pas exagéré de dire même l'obsession d'une multitude de choses parfaitement insignifiantes,

sinon tout à fait absurdes, et dont la « petitesse » même contribue puissamment à la ruine de toute intellectualité.

Ce caractère dissolvant de la coutume peut surtout être constaté directement aujourd'hui dans les pays orientaux car pour ce qui est de l'Occident, il y a déjà trop longtemps qu'il a dépassé le stade où il était même simplement concevable encore que toutes les actions humaines puissent revêtir un caractère traditionnel ; mais, là où la notion de la « vie ordinaire », entendue dans le sens profane que nous avons expliqué en une autre occasion, ne s'est pas encore généralisée, on peut saisir en quelque sorte sur le fait la façon dont une telle notion arrive à prendre corps, et le rôle qu'y joue la substitution de la coutume à la tradition. Il va de soi qu'il s'agit là d'une mentalité qui, actuellement encore tout au moins, n'est point celle de la plupart des Orientaux, mais seulement de ceux qu'on peut dire indifféremment « modernisés » ou « occidentalisés », les deux mots n'exprimant au fond qu'une seule et même chose : lorsque quelqu'un agit d'une façon qu'il ne peut justifier autrement qu'en déclarant que « c'est la coutume », on peut être sûr qu'on a affaire à un individu détaché de sa tradition et devenu incapable de la comprendre ; non seulement il n'en accomplit plus les rites essentiels, mais, s'il en a gardé quelques « observances » secondaires, c'est uniquement « par coutume » et pour des raisons purement humaines, parmi lesquelles le souci de l'« opinion » tient le plus souvent une place prépondérante ; et, surtout, il ne manque jamais d'observer scrupuleusement une foule de ces coutumes inventées dont nous parlions en dernier lieu, coutumes qui ne se distinguent en rien des niaiseries constituant le vulgaire « savoir-vivre » des Occidentaux modernes, et qui même n'en sont parfois qu'une imitation pure et simple.

Ce qui est peut-être le plus frappant dans ces coutumes toutes profanes, que ce soit en Orient ou en Occident, c'est ce caractère d'incroyable « petitesse » que nous avons déjà mentionné : il semble qu'elles ne visent à rien d'autre qu'à retenir toute l'attention, non seulement sur des choses entièrement extérieures et vidées de toute signification, mais encore sur le détail même de ces choses, dans ce qu'il a de plus banal et de plus étroit, ce qui est évidemment un des meilleurs moyens qui puissent exister pour amener, chez ceux qui s'y soumettent, une véritable atrophie intellectuelle, dont ce qu'on appelle en

Occident la mentalité « mondaine » représente l'exemple le plus achevé. Ceux chez qui les préoccupations de ce genre arrivent à prédominer, même sans atteindre ce degré extrême, sont trop manifestement incapables de concevoir aucune réalité d'ordre profond ; il y a là une incompatibilité tellement évidente qu'il serait inutile d'insister davantage ; et il est clair aussi que ceux-là se trouvent dès lors enfermés dans le cercle de la « vie ordinaire », qui n'est faite précisément que d'un épais tissu d'apparences comme celles sur lesquelles ils ont été « dressés » à exercer exclusivement toute leur activité mentale. Pour eux, le monde, pourrait-on dire, a perdu toute « transparence », car ils n'y voient plus rien qui soit un signe ou une expression de vérités supérieures. Et même si on leur parlait de ce sens intérieur des choses non seulement ils ne comprendraient pas, mais ils commenceraient aussitôt par se demander ce que leurs pareils pourraient bien penser ou dire d'eux si par impossible il leur arrivait d'admettre un tel point de vue, et plus encore d'y conformer leur existence. C'est en effet la crainte de l'« opinion » qui, plus que toute autre chose, permet à la coutume de s'imposer comme elle le fait et de prendre le caractère d'une véritable obsession : l'homme ne peut jamais agir sans quelque motif, légitime ou illégitime, et lorsque, comme c'est le cas ici, il ne peut exister aucun motif réellement valable, puisqu'il s'agit d'actions qui n'ont véritablement aucune signification, il faut qu'il s'en trouve dans un ordre aussi basement contingent et aussi dépourvu de toute portée effective que celui auquel appartiennent ces actions elles-mêmes. On objectera peut-être que, pour que cela soit possible, il faut qu'une opinion se soit déjà formée à l'égard des coutumes en question ; mais, en fait, il suffit que celles-ci se soient établies dans un milieu très restreint, et ne fût-ce tout d'abord que sous la forme d'une simple « mode », pour que ce facteur puisse entrer en jeu ; de là, les coutumes, s'étant fixées par le fait même qu'on n'ose plus s'abstenir de les observer, pourront ensuite se répandre de proche en proche, et, corrélativement, ce qui n'était d'abord que l'opinion de quelques-uns finira par devenir ce qu'on appelle l'« opinion publique ». On pourrait dire que le respect de la coutume comme telle n'est au fond rien d'autre que le respect de la sottise humaine, car c'est celle-ci qui, en pareil cas, s'exprime naturellement dans l'opinion ; d'ailleurs, « faire comme tout le

monde », suivant l'expression couramment employée à ce sujet, et qui pour certains semble tenir lieu de raison suffisante pour toutes leurs actions, c'est nécessairement s'assimiler au vulgaire et s'appliquer à ne s'en distinguer en aucune façon ; il serait assurément difficile d'imaginer quelque chose de plus bas, et aussi de plus contraire à l'attitude traditionnelle, suivant laquelle chacun doit s'efforcer constamment de s'élever selon toute la mesure de ses possibilités, au lieu de s'abaisser jusqu'à cette sorte de néant intellectuel que traduit une vie absorbée tout entière dans l'observation des coutumes les plus ineptes et dans la crainte puérile d'être jugé défavorablement par les premiers venus, c'est-à-dire en définitive par les sots et les ignorants.

Dans les pays de tradition arabe, on dit que, dans les temps les plus anciens, les hommes n'étaient distingués entre eux que par la connaissance ; ensuite, on prit en considération la naissance et la parenté ; plus tard encore, la richesse en vint à être considérée comme une marque de supériorité ; enfin, dans les derniers temps, on ne juge plus les hommes que d'après les seules apparences extérieures. Il est facile de se rendre compte que c'est là une description exacte de la prédominance successive, dans l'ordre descendant, de points de vue qui sont respectivement ceux des quatre castes, ou, si l'on préfère, des divisions naturelles auxquelles celles-ci correspondent. Or la coutume appartient incontestablement au domaine des apparences purement extérieures, derrière lesquelles il n'y a rien ; observer la coutume pour tenir compte d'une opinion qui n'estime que de telles apparences, c'est donc là proprement le fait d'un Shûdra (serviteur en sanskrit).

Cette analyse de René Guénon, bien que circonscrite à la simple étude de deux mondes (Orient et Occident, les seuls dignes d'intérêt pour les gens de son époque), peut plus que jamais s'adapter à la réalité africaine et afro-diasporique, tant il existe une confusion de fond entre la coutume et la tradition, et tant, pour dire vrai (surtout dans la diaspora, mais aussi sur le continent africain), il s'est opéré un grand remplacement entre la valeur pérenne et supra-humaine (la tradition originelle) qui, bien souvent avec l'aide du colon, a été dénaturée et censurée dans sa pratique (ce dernier voyant le danger

de notre rapport à Dieu), pour être progressivement transformée en coutume inepte, non divine, triviale. Précisons tout de même que cet aspect de la nécritude reste minoritaire chez les initiés de notre peuple, tant ces derniers, bien plus qu'en Orient, se sont toujours opposés à la modernité, de telle sorte que nous pouvons, au-delà des nécritudolâtres, affirmer sans ambages que l'Afrique demeure, pour ceux qui cherchent vraiment, le véritable berceau ayant gardé les aspects de la primordiale tradition, comme nous le verrons dans le dernier chapitre. Et c'est parce qu'il demeure le berceau que les pénétrations mondialistes sur le continent (l'oligarchie ayant quant à elle compris l'enjeu) accentuent, dans leur processus d'installation et de cooptation de la jeunesse, l'image selon laquelle la tradition fait partie du passé, et que c'est cette dernière qui nous empêche de rentrer dans la modernité (ce dernier point est vrai, étant donné que le monde moderne peut être considéré comme le tombeau de la tradition). La modernité étant présentée comme la porte d'entrée nous menant au salut, un salut qui pourtant, en Occident, est en train de s'effondrer irrémédiablement.

Face à cela, Black Nihilism se devra de lutter idéologiquement, par la pédagogie en premier lieu, par la terreur psychologique en dernière instance si nous nous trouvons *de facto* en face d'agents de destruction de la tradition engagés par les ONG de l'Empire, en faisant comprendre que la coutume arrange nos ennemis, mais que la tradition est pour nous, face aux multiples pluies mondialistes exogènes et cancérogènes, un parapluie.

L'instauration d'une morale puritaine cosmétique et pseudo-éthique dans la psyché africaine ou afro-diasporique

Cet aspect de la nécritude (conscience noire mortifère) est un paradoxe à lui tout seul, compte tenu du fait que ce courant, qui pourtant prétend exalter la fierté afro et vouer aux gémonies (dans son dogme tout au moins) toute influence extérieure, a adopté la morale puritaine occidentale chrétienne du XIX^e siècle (mais aussi, bien avant cela, arabomusulmane). Une morale basée sur le principe de privation hystérique sur le terrain des mœurs, d'une sexualité amputée, culpabilisée, avec une femme africaine qui ne doit pas laisser

entrapercevoir ses formes (pour la protéger de l'homme qui est un sauvage), et devant, pour être labellisée *Conscious Black Woman*, se vêtir comme une « bonne sœur panafricaine » ; cette démarche étant démentiellement inadaptée (car issue de peuples qui, à la base, ont reçu ces écritures et ces prescriptions à une période d'incivilité), mais désormais érigée en règle au sein de la « savante afro-communauté » par des gens qui pensent qu'être conscient de son identité, c'est adapter à soi-même les lois restrictives des autres (j'en ai moi-même fait l'expérience, à l'époque de la Nation Of Islam...). Pourtant, le rapport homme-femme dans le monde afro n'a jamais été le même que chez les Occidentaux ou chez les Orientaux. Chez ces derniers, il fallait à tout prix protéger l'homme des tentations du diable, la femme ayant longtemps été considérée comme porteuse du démon. Raison pour laquelle, dans les religions révélées, il a été prescrit (à ceux qui n'avaient pas reçu le message, précisons-le...) de couvrir la femme intégralement, afin que l'on ne voie rien de suggestif qui pourrait tenter l'homme, sous l'impulsion du diable. Chez les Occidentaux (nous ne reviendrons pas sur l'épisode grec...), la femme n'a jamais été considérée comme la partenaire de l'homme à part entière. Là encore, elle a toujours eu l'étiquette de l'être inférieur portant des ondes malsaines et dont il fallait se prémunir, quitte à l'exclure de l'agora de la pensée, afin de se retrouver uniquement entre hommes (nul besoin de parler des Grecs anciens, l'oligarchie mondialiste aujourd'hui répond parfaitement à cette illustration).

Chez nous, la femme africaine n'est pas le diable, et l'homme n'est pas une victime irresponsable. La sexualité a toujours été synonyme d'harmonie et de moment nous rapprochant de la sphère supra-humaine (seul l'acte sexuel donne conjointement à l'homme et la femme un attribut divin qui est celui de créer et donner la vie à partir de la synallagmatique envie). La sexualité, chez nous, a toujours été synonyme de force, aussi bien pour l'homme que pour la femme. Si, bien évidemment, l'hypersexualisation des rapports tels que configurés dans le monde moderne rend les prescriptions de religions révélées plus acceptables (mieux vaut l'excès de conservatisme et de pudeur que l'excès pornographique), la réalité africaine se situe dans un juste milieu qui est celui de vivre naturellement en fonction de notre

ontologie, en récusant les deux excès, en incorporant la pudeur non pas dans l'habillement forcé de la femme, mais dans notre esprit (dans lequel la marchandisation et l'hypersexualisation de l'entité féminine devront, en termes de processus de construction, être effacées, annihilées intellectuellement parlant), tout en pratiquant une sexualité libre de toute épithète, et orientée vers la nécessité de devenir plus puissants, ou de léguer la puissance en engendrant.

Balayer cette hypocrisie toute mormone qui veut que l'on ne voie dans la femme noire qu'une potentielle mère (théorie incorporée chez nous afin de faire contrepoids à la propagande mondialiste qui veut qu'on voie la femme noire uniquement en objet sexuel) alors que cette dernière est, et a toujours été, à l'image de Aset et Nebet, source de vie et d'envie, le pilier et le toit de la maison appelé *Muntu*, l'homme accompli.

La prétendue modernité, tout en glorifiant l'hypersexualisation, cherche conceptuellement et de manière volontairement schizophrénique, à caricaturer et culpabiliser les Africains dans leurs relations homme-femme qui, de manière normative en Afrique, n'ont jamais eu besoin au commencement, de recourir à la prostitution, ou la sexualité dérégulée tant l'homme a très tôt, comme expliqué dans le *Kebra Negast*, été assimilé à un lion protégeant son territoire (la gestion de la défense et de la guerre), semant sa descendance chez les lionnes valeureuses ; et les femmes, des lionnes boussoles du royaume, se tenant en avant-garde pour gérer la vie de la cité en *politeia* intérieure (les vraies politiques étant non pas les hommes comme les Occidentaux le pensent, mais elles, leurs mentalités collant parfaitement à ce domaine où l'intrigue, la stratégie, l'éducation, la communication sont des axiomes prépondérants pour cette discipline). Caricaturer un système qui, dans nos sociétés traditionnelles, a toujours fait ses preuves, et ériger la monogamie dont le meilleur ami est l'adultère, la tromperie, comme exemple absolu de vertu.

Tous ces éléments nous rappellent donc que la criminalisation des mâles dominants et des lionnes à l'aura surpuissantes a pour but de dévoyer l'Africain de sa courbe de natalité, et de l'insérer dans le tourbillon du nouvel ordre sexuel, où l'harmonie a laissé sa place à la capitalisation/culpabilisation du désir.

Dernier aspect de cette morale puritaine et cosmétique, la dictature du *nappy hair*. En effet, si l'on peut et doit comprendre le cadre de naissance de cette mode de la grosse coupe des cheveux afro (les années 60-70 avec l'affirmation de l'amour de nos cheveux crépus auparavant raillés durant l'esclavage et la colonisation), il est nécessaire aussi de rappeler que celles qui ne se coiffent pas de cette manière ne sont pas systématiquement des aliénées, des vendues ou des prostituées, comme le jugent les « docteurs de la loi nécritudolâtre ».

Constatons qu'on ne voit pas, dans les villages en Afrique, parmi ceux qui résistent le plus, via l'enracinement, au mondialisme, de femmes africaines avec les grosses coupes afros, cette coupe de cheveux étant assimilée par les non-initiés à la modernité à une coupe de fou, de gens ne sachant pas se coiffer (ceux qui vivent en Afrique et qui descendent souvent au village savent de quoi je parle...). La plupart des femmes dans ces contrées éloignées des capitales, se tressent, portent des foulards (à l'africaine, pas à l'orientale) ou des perruques. S'il est vrai qu'en portant des perruques de cheveux indiens ou brésiliens (habitude issue de l'héritage colonial), elles se drapent sans s'en rendre compte de l'aliénation, dans la posture de refuser les cheveux qu'elles ont, il convient d'éviter de les juger, les brocarder, et de plutôt leur expliquer qu'elles seraient plus belles avec leurs propres cheveux, ou les tresses (coupes plurimillénaires traditionnellement usitées chez nous). Si le cheveu *nappy* est jugé par bon nombre de gens (y compris par moi qui en raffole pourtant) comme beau, il convient d'éviter d'ériger cette coiffe comme la norme, l'affirmation de soi ne devant, à la base, pas se faire en fonction du regard de l'autre, mais de la pérenne tradition.

Face à cette nécritude esthétique et morale, black nihilism se doit d'agir dans la pédagogie, mais aussi parfois dans la provocation, via des campagnes publicitaires virales sur le web, en rappelant par le biais d'images que les idées véhiculées par les nécritudolâtres ne s'adaptent pas systématiquement aux cas concrets.

L'adhésion par les cyber-pharaons à un néganisme puérile et essentialisant tous les non-Noirs comme des ennemis, et sa suite

logique : l'attaque infantile (et inadaptée aux conditions du réel) des religions révélées, jugées comme étant uniquement les symboles d'une présence spirituelle étrangère

L'une des plus grandes plaies (si ce n'est la plus grande) du courant de la négritude se résume à son essentialisme anti-tout ce qui n'est pas noir. Je peux témoigner à la perfection de cette démarche puisque j'ai été, quelques années durant, le visage médiatique de courant (cf. *le Visage médiatique de la mouvance afro-centrique* dans *Supra-Négritude*). La détestation et l'essentialisme réactionnaire produits dans ce courant devenaient un jeu, et blesser psychologiquement le non-Noir devenait un plaisir pour beaucoup d'entre nous. Puérilité à son summum, quoi qu'inégalée par la haine des religions abrahamiques, considérées comme non africaines et donc opposées au développement des nôtres... Un peu comme si le Japonais, sous prétexte que Bouddha était indien, déclarait que pratiquer cette philosophie les aliénerait... aucun sens...

S'il est évident que l'acculturation arabe et occidentale de l'islam et le christianisme rendent nécessaire une mise au point quant à notre relation particulière au divin, ce procédé passera naturellement, dans l'ordre des choses, par la mise en avant de la tradition primordiale, qui, étant la sève même de la spiritualité, est à la fois autant africaine qu'asiatique ou qu'orientale, mais surtout, universelle, sans pour autant avoir à se déposséder de notre cogito.

Face à cela, le plan de guerre de la *Supra-Négritude*, Black Nihilism, se devra de passer là encore, par les courroies de la conscientisation.

La déification de Cheikh Anta Diop, l'un de nos plus grands savants, humain malgré tout

Précisons d'emblée que Cheikh Anta Diop demeure pour nous un scientifique de génie, l'un de nos meilleurs savants du XX^e siècle, et nul n'enlèvera cette perception que tout Africain doté de raison aura de lui. Mais là où le bât blesse, c'est dans la récupération dramatiquement hideuse de ses hystériques dévots négritudolâtres qui hissent Cheikh Anta Diop au rang de prophète, que dis-je, au rang de messie ayant tracé la voie et infaillible dans ses connaissances.

C'est dans ce cadre que nous appelons à la distance critique (comme je l'ai fait pour la NOI dans cet ouvrage du reste...) et à l'analyse du réel.

Tout brillant scientifique qu'il fût, Cheikh Anta Diop était également : évolutionniste, reprenant à son compte l'idéologie (pseudo-scientifique et anti divine) oligarchique occidentale selon laquelle l'homme descend du singe. Aucune personne ne connaissant la tradition, baignant dedans, et s'imprégnant de nos cosmogonies ne pouvait pourtant recracher une telle assertion. Cheikh Anta était évolutionniste plutôt que créationniste, ce qui est, *de facto*, anti-traditionnel et nie la capacité de Dieu à créer la perfection dès le commencement. Il était également marié à une Caucasienne. Chacun épouse qui il veut, mais il va sans dire que la meilleure façon d'illustrer son amour pour son peuple est de prendre un(e) conjoint(e) de sa contrée, afin d'éviter l'écueil d'un Senghor chantant les louanges de la femme noire, mais mariée à une Blanche et mort en Normandie. Triste fin pour un chantre de ladite « négritude »... Cheikh Anta Diop commit aussi cette erreur (pour un personnage public), oubliant l'image désastreuse et l'instrumentalisation catastrophique que feront ces disciples *a posteriori*, bien souvent eux-mêmes mariées à des Caucasiennes, et justifiant leur mariage « interracial » (terme usité, même si nous ne croyons pas aux races mais aux « peuples ») par le fait que leur « prophète » avait fait de même.

Ces deux caractéristiques ainsi exposées (nous pourrions en rajouter beaucoup d'autres) suffisent pour que nous refusions d'hagiographier Cheikh Anta Diop. Présentons-le pour ce qu'il était, un brillantissime chercheur africain de son temps, qui a mis, quoi qu'on puisse en penser, sa pierre à l'édifice de la compréhension entre les diverses familles de l'humanité.

L'absence de remise en question des différences abyssales de classes sociales

Ce dernier élément mérite d'être notifié tant les adeptes de la négritude adorent tirer à boulets rouges sur l'impérialisme occidental, arabe ou asiatique, mais remettent très rarement en cause l'impérialisme intra-africain, illustré par des catégories sociales issues de

la colonisation, avec des pauvres beaucoup trop pauvres assujettis par des familles démesurément riches qui, bien souvent, au temps de l'administration coloniale (ce n'était pas systématiquement le cas, mais suffisamment fréquent pour être notifié), occupaient des postes de choix, et se voyaient inclure dans une bourgeoisie artificielle, qui servait aux colons de voix et d'yeux pour communiquer avec la majeure partie de la population, qui, elle, vivait dans les villages. De cette situation nous retrouvons les effets aujourd'hui, avec la mise en place du processus de développement (dans un paradigme occidental, cela va sans dire...) dont les clefs ont été très rapidement confiées aux anciens vigiles de la plantation coloniale, afin de s'assurer que les richesses sont partagées entre l'oligarchie africaine et l'oligarchie occidentale (ou autre). Et cette oligarchie ne se trouve pas qu'au pouvoir, parmi les despotes africains (cibles trop faciles), mais aussi parmi les décideurs économiques du pays, les faiseurs d'opinion, l'intelligentsia, des gens qui, eux, sont rarement remis en cause par les nécritudolâtres, trop souvent admiratifs de ceux qui créent le « développement », sans chercher à comprendre que ce prétendu développement et le fruit d'un long processus de personnel enrichissement sur le dos de notre propre peuple la plupart du temps. Déclarer cela dans le cadre de black nihilism ne signifie pas que les catégories sociales traditionnelles sont à proscrire ou n'ont pas de sens. Bien au contraire, toutes avaient une signification à l'époque, des métiers intellectuels aux professions manuelles. Mais l'incursion coloniale a bouleversé la donne en rajoutant à la mosaïque sociale africaine une caste artificielle servant de relais à l'impérialisme. Cette catégorie vampirique a eu l'effet négatif de bouleverser l'homogénéité et la complémentarité des castes traditionnelles, et en a créé, par ricochet, une nouvelle, le prolétariat africain, concentré dans les villages, qui auparavant étaient pourtant le centre névralgique de nos pays. L'absence de critique (sans tomber dans un marxisme intégral qui ne nous correspond pas) de cette catégorie-là par les nécritudolâtres vient de ce que, bien souvent, ces derniers sont issus de cette nouvelle bourgeoisie créée pour l'occasion. On ne scie pas un banc sur lequel on est assis. Black nihilism se doit aussi de lutter contre cette « noirgeoisie » artificielle, et d'exposer que si les castes traditionnelles africaines avaient un sens, qui permettait à la société

de tourner de manière naturelle et globale, sans fossé inégalitaire social accru, la nouvelle bourgeoisie a détruit le tissu social et plongé les trois quarts des populations dans la pauvreté, au détriment de cette petite minorité.

En synthèse, nous rappellerons qu'il existe une caste, une catégorie politique, médiatique, intellectuelle africaine qui agit en âme (quoi que... ne l'a-t-elle pas vendue au diable ?) et conscience en vecteur de propagation du para-fricanisme et de la nécritude. Nous nous devons de lutter contre ces personnes idéologiquement (en priorité pour la nécritude), mais aussi en s'attaquant à leurs symboles matériels pour les para-fricains et leurs alliés (comme expliqué ci-dessus), à la manière évoquée sous l'étiquette de BLACK NIHILISM.

Ces gens-là sont les premières causes de perméabilité des couches de résistances africaines aux infiltrations mondialistes. Parmi eux, une catégorie plus spéciale (ne résumant pas toute la bourgeoisie précédemment évoquée, mais ayant un rôle prépondérant), les francs-maçons africains, agents cooptés qu'ils sont. Même si, à la base, beaucoup d'entre eux, notamment les intellectuels, avaient rejoint ces loges par humanisme, ils ont fini par devenir prisonniers d'une lumière qu'ils pensaient pouvoir utiliser pour éclairer l'humanité plongée dans l'obscurité, mais qui au final, les a seulement aveuglés.

C'est cette catégorie de gens, dont l'impact est extrêmement puissant en Afrique, que nous allons étudier dans le prochain chapitre, et ce sans compromission.

CONTRE LA FRANC-MAÇONNE AFRIQUE : LA GUERRE SERA AVANT TOUT ÉSOTÉRIQUE

Nous avons pu décortiquer, dans les chapitres précédents, la structuration du mondialisme, sa stratégie de cooptation des forces en présence dans la société civile africaine, via les ONG. Mais il existe une catégorie de personnes qui illustre à la perfection la mise en place progressive, puis la montée en puissance des activités de structures menant l'Afrique vers le nouvel ordre mondial. Depuis longtemps, cette catégorie de personnes a fait l'objet de trop de passions, de fantasmes, exagérant son rôle pour les uns, le minorant volontairement pour d'autres, ou le caricaturant, afin d'éviter que le peuple ne comprenne véritablement ses motivations, et sa mission.

Une caste dont le rôle pourrait se résumer en ces termes : un groupe occulte s'étant, depuis des siècles, donné la mission de travailler à la libre circulation d'idées « humanistes » (qui placent l'homme au centre), au détriment des idées divines et pérenno-traditionalistes (qui mettent le lien primordial de Dieu et du sacré avec l'humanité). Cette classe à part, mais qui, au final, du gâteau du pouvoir mange sans doute en Afrique la plus grande part, c'est la franc-maçonnerie.

Ce court chapitre se veut didactique, explicite, incisif, afin qu'au-delà des mythes, le peuple d'Afrique – et les autres – comprennent concrètement, en des termes simples, quel est le rôle des loges en Afrique.

Depuis le XX^e siècle, la thématique de la franc-maçonnerie sur la Terre Mère suscite un vif intérêt, aussi bien dans les couches les plus pauvres qu'au sein d'une partie de l'intelligentsia réactionnaire/révolutionnaire face au pouvoir colonial.

Pourtant, si l'intérêt qui lui est porté est récent, sa présence est beaucoup plus ancienne. Et elle est liée au travail de maillage des loges maçonniques occidentales sur le continent africain, une entreprise de longue haleine, de terrain.

Pour ne rester que sur l'exemple francophone (le côté anglophone ayant été vu et revu dans le milieu intellectuel *black nationalist* américain), l'on peut en effet constater que, dès le XVIII^e siècle à Saint-Louis (Sénégal) par exemple, en pleine période esclavagiste, les maçons français étaient déjà installés en terre africaine sous la bannière de loge « Saint Jacques des vrais amis rassemblés », devenue ensuite « Saint Jacques des trois vertus ». Plus tard, en 1823, le Grand Orient de France va fonder « La Parfaite Union » sur laquelle, dès 1824, vient s'insérer la première antenne en Afrique, portant le même nom que la loge. Elle est mise sur pied par le baron Jacques Roger, gouverneur du Sénégal, prétendu défenseur des Africains, abolitionniste dans la lignée du « frère Schœlcher », qui, en réalité, sent le vent de la traite tourner et aspire, en se positionnant comme anti-esclavagiste, à attirer une nouvelle élite africaine qui, dans sa vivacité d'esprit et sa résistance face au système esclavagiste, pointe, à ce moment-là, le bout de son nez.

Pari brillant, puisqu'en se rapprochant de cercles de réflexions africains aspirant à plus de libertés, ces derniers verront en la maçonnerie un allié objectif (tel Simon Bolivar en Amérique du Sud...). Un allié qui souhaite l'égalité des hommes, oubliant que si l'égalité des droits et des devoirs est un principe honorable, celui-ci peut être aussi la porte d'entrée à l'univers d'uniformisation des êtres humains, au-delà des particularismes des individus, projet pluriséculaire porté en précepte par les garants actuels du nouvel ordre mondial.

L'ambivalence, pour ne pas dire l'ambiguïté, de la franc-maçonnerie et de ses ambitions nobles (à géométries variables) va s'illustrer à la perfection durant la période de transition de l'esclavagisme au colonialisme. Abolitionnistes dans un premier temps (parce qu'ayant senti l'échec et la fin proche de l'esclavage), ils seront de grands agents du colonialisme (comme l'explique brillamment Claude Gendre dans son ouvrage *La Franc-Maçonnerie, mère du colonialisme*), de sa mise en place, mais aussi de son maintien...

Bel exemple de cette capacité à passer d'ami à maton de l'humanité qualifiée d'« indigène », l'Afrique du Nord, et de la prolifération, vers la fin du XIX^e siècle, des loges « colonisation-compatibles ».

Pure démonstration de cette mutation d'ami des opprimés à géolier idéologique de la plantation impériale, le cas de Jules Ferry, initié, le 8 juillet 1875, au sein de la loge « La Clémentine Amitié » du Grand Orient de France. Ce cher Jules Ferry, qui, en 1875, prononça un discours mémorable dont nous vous livrons quelques salves :

« Messieurs, il faut parler plus haut et plus vrai ! Il faut dire ouvertement qu'en effet les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures... » [...] « Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures... ». Charmant programme, pas mal les humanistes...

Autre exemple, plus soft cette fois, de cette euphorie maçonnique pour la colonisation, Pierre Savorgnan de Brazza (1852-1905) initié, en 1888, au sein de la loge « Alsace Lorraine » du Grand Orient de France à Paris.

Ce colon effréné de l'Afrique équatoriale, à qui l'on doit le nom de Congo « Brazzaville », mit en place la colonie du Congo en usant, non pas, comme les autres colons, de la force physique, mais de la force de conviction mentale, parvenant à persuader nombre d'Africains que c'était le rôle naturel du Nègre d'être colonisé, et le rôle naturel du Blanc d'être le civilisateur. Sa méthodologie laissera, en termes d'efficacité, une empreinte dans le monde colonial...

Toujours au XIX^e siècle, et dans le même sens de l'histoire visant à encourager la démarche coloniale, on observe, en Afrique du Nord cette fois, l'installation, à la fin de l'année 1831 en Algérie, d'une première loge maçonnique baptisée « Cimus », loge militaire du 10^e régiment d'infanterie légère. S'en suit, en mai 1833, la constitution de la loge nommée « Bélisaire » à Alger. Puis, en juin de la même année, est créée la loge « Ismaël » à Bône puis, en juin 1836, « l'Union Africaine » à Oran (« Union africaine » de qui ? Quel culot !). La loge d'Alger joue le rôle de loge matricielle en distillant son savoir-faire de manière successive à différents endroits : à Blida en 1844, « les Frères de l'Atlas », à Cherchell en 1845, « Julia Caesarea ». À Mostaganem, en 1844, « les Trinosophes Africains » sont installés

sous l'étiquette de la loge d'Oran. Le nombre de francs-maçons progresse, en cette période, de façon spectaculaire, passant de 80 frères en 1833 à 850 frères en 1851.

Notons, là encore, la présence bienveillante du peuple élu de l'humanité pour lequel personne n'a voté (pas moi en tout cas...) dans la démarche maçonnico-coloniale. À cet effet, quelques exemples lourds de sens (tous les citer risquerait de prendre du temps... et des pages...) :

Adolphe Crémieux (1796-1890), initié à la franc-maçonnerie en 1818, à la loge le « Bienfait anonyme » de Nîmes, du Grand Orient de France, qu'il quitta en 1860 pour rejoindre le « Suprême Conseil Grand Collège du Rite écossais Ancien et accepté » du Grand Orient de France, dont il devint le souverain grand commandeur. Avocat et homme politique, président du Consistoire central et de l'Alliance israélite universelle, il fut ministre de la Justice du gouvernement de Défense nationale en 1870. Il est l'auteur du décret du 24 octobre 1870, dit « décret Crémieux », qui accorda d'office la citoyenneté française aux 37 000 juifs d'Algérie (cadeau à la famille...). À la fin de sa carrière politique de colon oligarchique zélé, Crémieux devint sénateur inamovible d'Alger, de 1875 à sa mort, en 1880. Très sympathiques, ces « humanistes », encore plus quand ils sont du peuple élu... En 1867 au Maroc, Haïm Benchimol, directeur du journal *Réveil du Maroc*, directeur de la banque Transat, membre fondateur de l'Alliance israélite universelle et de l'Alliance française au Maroc, correspondant des Compagnies maritimes et de l'agence Havas, devint président fondateur de « L'Union 194 » (au sein de la Grande Loge de France, GLDF), loge maçonnique de Tanger fondée par les juifs marocains naturalisés français.

En 1920, Elie Zerbib, libraire, initié à Bélisaire en 1871, fils d'un Grand Rabbin d'Algérie mais converti au protestantisme, participa à la fondation de la loge « Woodrow Wilson n° 479 » de la GLDF (Grande Loge de France) à Mogador. Cette loge, au Rite écossais, draina par la suite des éléments israélites en plus grand nombre que « La Nouvelle Tamusiga », autre loge maçonnique de la région, en pleine époque coloniale.

Toujours dans les bons coups, comme vous pouvez le constater, ces philanthropes...

Comme, quelques années plus tôt, au moment du tournant abolitionniste, durant lequel les maçons – ayant toujours une longueur d'avance occultiste et analytique sur la masse (la transcendance et la rationalité étant deux éléments qu'ils dominent d'une main de maître, celle de l'« architecte de l'univers » comme ils surnomment leur seigneur...) – avaient senti le vent tourner et s'étaient investis dans le créneau de l'abolition de l'esclavage, la maçonnerie sentit cette fois vaciller le système colonial qu'elle avait pourtant accompagné et encouragé.

La franc-maçonnerie finira donc par rejoindre et soutenir le camp des résistants colonisés dans leur lutte pour l'indépendance, en allant même plus loin, c'est-à-dire en cooptant certains des plus brillants au sein des populations opprimées.

L'émir Abd El Kadr el Hadj (1807-1883), chef de la lutte de résistance contre les Français en Algérie de 1832 à 1847, est, à ce titre, la triste mais parfaite illustration de cette convergence-là. Ce dernier, dont nul parmi les nôtres ne contestera la puissance révolutionnaire, fut initié en 1864, à l'Orient d'Alexandrie à la loge « Les Pyramides » du Grand Orient de France, au nom de la loge « Henri IV ».

D'autres, en Afrique subsaharienne, n'ont pas hésité à franchir le seuil de la porte d'entrée maçonnique, cette fois non pas au nom de la résistance au colonialisme, mais en tant qu'auxiliaires assumés des loges, tentant de conjuguer leur africanité avec l'universalisme babelonien (cf. tour de Babel) promu par les maçons. Leur présence de supplétif soumis aux colonialismes illustre, si besoin est, que bien que clairvoyants pour prévoir la fin inéluctable de la colonisation, les francs-maçons tenaient à garder des pions dans les deux camps (résistants et colons).

Blaise Diagne (1872-1934), député du Sénégal, maire de Dakar et sous-secrétaire d'État aux colonies, fut de ceux qui ont fait le choix de défendre la colonisation. Initié le 21 septembre 1898 dans la loge « L'Amitié » du GDOF (Grand Orient de France) et en fonction de ses mutations professionnelles, il œuvra dans différentes structures maçonniques telles que « L'Indépendance Malgache » de Tamatave, « l'Union Guyanaise », la loge « Pythagore » dont il fut Vénérable Maître de 1922 à 1926. Blaise Diagne fut le premier franc-maçon « de couleur » à accéder au Conseil de l'ordre du Grand Orient de France

en 1922. Membre du comité permanent des loges d'outre-mer, créé en 1919, il s'occupa en particulier des loges d'Afrique, et pendant un temps de celles de Madagascar. Il sera jusqu'à sa mort un activiste de la maçonnerie...

Félix Éboué (1884-1944) initié, en 1922 à Cayenne, à la loge « La France Équinoxiale ». Petit-fils d'esclave, il devint le premier gouverneur général noir d'une colonie française (le Tchad, en 1938). Dès 1940, il rallia le Congo aux Forces françaises libres. Après la guerre, il participa à la décolonisation (après avoir servi la colonisation...).

D'autres encore (sur le continent ou dans la diaspora, par idéalisme) joindront la franc-maçonnerie, avant de la quitter violemment par la suite, tout en prenant certains éléments théoriques qui leur serviront, à la manière d'un René Guénon, à lutter contre ces loges. Ce fut le cas du grand Kwame Nkrumah, le chef d'État ghanéen, considéré comme l'une des figures de proues du panafricanisme, qui, lors de son passage aux États-Unis, à Lincoln University, intégra les « Black Freemasons », une spécificité maçonnique afro-américaine (objectivement plus proche des idéologies d'indépendance du peuple afro là-bas que d'une soumission aux pouvoirs talmudo-wasp, mais qui, malheureusement, était toujours liée au pouvoir maçonnique majoritaire et à son projet à long terme babelonien...). Sa démarche fut expliquée dans l'ouvrage *The Regime Change of Kwame Nkrumah : Epic Heroism in Africa and the Diaspora* d'Ahmad Rahman. Nkrumah, à son retour au Ghana, finit par s'éloigner de cette loge, et pire encore, se mit à combattre la franc-maçonnerie sur le continent, ayant, sur le tard, fini par comprendre son rôle néfaste pour notre peuple.

Dans ce même sillage, mais bien longtemps après la décolonisation, si l'on en croit l'auteur malien Doumbi Fakoly dans une interview à Maliactu.net dont nous présentons un passage ci-dessous, Thomas Sankara lui-même aurait, plus jeune, été un franc-maçon mais aurait fini par partir, provoquant l'ire des dirigeants, qui dès lors, lui auraient préféré Blaise Compaoré, franc-maçon revendiqué.

Doumbi Fakoly : « *L'appartenance à la franc-maçonnerie est incompatible avec le patriotisme. Quand on est un franc-maçon convaincu, on n'est pas un patriote parce qu'on impose des choses qui ne vont pas dans l'intérêt de votre pays, de vos populations.* »

*Et si vous êtes patriotes, là vous quittez la franc-maçonnerie. Et là, ils trouvent une solution pour vous faire partir. D'ailleurs, ils ont combattu tous ceux qui ont ouvert les yeux et ont voulu quitter la franc-maçonnerie, comme Kwame Nkrumah, Thomas Sankara, remplacé par un franc-maçon qui est Blaise Compaoré. C'est un franc-maçon clair car il n'y a aucun mystère là-dessus. »**

Cette densité et cette mosaïque de personnages illustre, si nécessaire, que la maçonnerie a toujours été polymorphe et hétéroclite en surface, affichant des enjeux et des ambitions contrastés. Mais, dans le fond, sa seule et unique mission a toujours été, et elle l'est plus que jamais, de participer à l'uniformisation de la société, la « babelonisation » des identités (j'insiste sur ce terme car l'histoire de la tour de Babel correspond parfaitement, sur bon nombre de points, au projet maçonnique) en mettant l'homme au centre de tout, à la place de Dieu et de sa volonté, de créer de la diversité (sexuelle, ethnique, physique, etc.).

Aujourd'hui, en ce début de XXI^e siècle, les francs-maçons, après avoir sévi durant l'esclavage, l'abolition, la colonisation puis les indépendances, agissent de plus en plus à visage découvert, preuve encore que nous nous rapprochons de la fin de « leur temps ». Sentant l'urgence d'accélérer leur processus de domination, ils cachent désormais beaucoup moins leurs stratégies, leurs cooptations avec les chefs d'État qui, bien souvent, constituent leurs relais les plus efficaces sur le continent.

Liste non exhaustive de présidents africains passés ou récents : Yahi Boni (Bénin), Alpha Condé (Guinée), Ali Bongo (Gabon), Idriss Deby (Tchad), Blaise Compaoré (Burkina Faso), Denis Sassou-Nguesso (Congo), Alassane Ouattara (Côte d'Ivoire), Faure Gnassingbe (Togo), Joseph Kabila (République démocratique du Congo), Mohamadou Issoulo (Niger).

Ces chefs d'État vont dans le sens de l'agenda des francs-maçons et participent, en étant de puissants agents de transmission, à véhiculer, pour ne pas dire imposer, des valeurs aux peuples, elles-mêmes dictées par leurs responsables maçonniques.

* See more at : <http://maliactu.net/entretien-a-batons-rompus-avec-doumbi-fakoly-en-afrique-tous-les-dirigeants-sont-des-francs-macons>.

Au-delà de ces cibles faciles, la maçonnerie a infiltré le milieu le plus puissant au monde (en dehors du milieu des finances, de la politique et du droit) : celui de l'information. Toujours avec sa même technique de séduction et de proposition de valeurs propres aux droits de l'homme, atteignant le cœur d'une clientèle facilement excitée à l'idée de toucher du doigt des cercles où les hommes ne seraient plus jugés en fonction de leur couleur mais de leurs actes. Le credo, en ce XXI^e siècle, d'une maçonnerie amnésique quant aux propos de Jules Ferry et consorts, mais très pragmatique par rapport au devoir, selon elle, de dépasser la couleur de peau, son projet universel étant de créer un gouvernement mondial où les différences n'existeraient plus.

En interagissant avec le peuple par le biais des canaux médiatiques, elle peut fabriquer l'opinion publique (c'est de toute façon la fonction première des médias), et préparer la masse à l'avènement d'un gouvernement mondial, à l'instauration d'un système planétaire dans lequel les frontières n'auraient plus de raison d'être, la théorie du genre sexuel serait une normalité. Et dans lequel ladite modernité deviendrait le système prioritaire de référence imposé, au détriment de la tradition.

Pourtant, ne nous y trompons pas, de la tradition primordiale les maçons connaissent un rayon. Que ce soit sur le plan rituel ou sur le plan de la source de l'origine, les maçons sont extrêmement renseignés sur la nature du monde, son nourricier, et l'Univers dans son ensemble. Ils maîtrisent la codification ésotérique, le langage avec l'invisible, tout comme les traditionalistes.

Mais là s'arrêtent les points communs. S'ils disposent des mêmes connaissances et pouvoirs occultes, la mission des maçons n'est en revanche pas identique. La démarche des pérennialistes étant d'user du savoir ésotérique pour revenir à Dieu, le nourricier de l'Univers, alors que celle des maçons est d'utiliser ce pouvoir ésotérique (avec des digressions bien entendu...), tiré de la connaissance primordiale de Dieu, pour contrecarrer la mission du Suprême et transformer le monde en un monde supposé meilleur que celui laissé par le Créateur.

Conscients du danger, pour leur dessein, des forces spirituelles qui pourraient leur être opposées, les maçons se sont arrangés pour créer une contre-religion nommée « laïcité ». Son but : doter le

monde moderne d'une démarche antireligieuse, de telle sorte que les maçons, ainsi que l'oligarchie talmudique (elle aussi très penchée sur l'ésotérisme et la cosmogénèse) seraient les seuls capables de communiquer et d'agir dans l'invisible.

C'est aussi pourquoi ils poussent les Africains à s'incarcérer dans le giron de l'immuable coutume, afin de les éloigner de sa stricte démarche contraire, la tradition.

Car si nous, Africains, comprenons le sens de la tradition primordiale telle qu'expliquée par René Guénon, mais dans le contexte africain (l'afro-pérennialisme, le prochain et dernier chapitre), nous délaisserons ces coutumes caricaturales nous maintenant dans le superficiel, et nous plongerons dans la seule et unique voie à suivre si le système nous sature, le retour au commencement, au moment où ce qu'ils décrivent comme le néant (nihilisme) était en fait la totalité.

C'est pour cette raison essentielle qu'il est nécessaire de comprendre quels messages se cachent réellement derrière nos cosmogonies africaines, d'analyser si, véritablement, il s'agit de doctrines polythéistes ou si, au contraire, elles sont la synthèse de récits ancestraux décrivant l'ère des géants surhumains initiés à la tradition primordiale (voir *Supra-Négritude*, chapitre *Qui est l'homme originel*), eux-mêmes soumis à la toute-puissance du nourricier de l'univers.

DE LA TRADITION PRIMORDIALE EN AFRIQUE : ÉTUDE DE L'AFRO-PÉRENNIALISME

Dans son œuvre, le métaphysicien français naturalisé égyptien René Guénon (1886-1951) a contribué à développer, avec certains de ses disciples comme les penseurs anglo-sri-lankais Ananda Coomaraswamy (1877-1947) et roumain Michel Vâlsan (1907-1974), ainsi que le philosophe suisse Frithjof Schuon (1907-1998), l'école de pensée dite du « **pérennialisme** ». Ce courant s'organise autour du concept clé de la **tradition primordiale**.

Ce dernier concept, également appelé « tradition », n'est pas à confondre avec le mot « tradition » que l'on utilise couramment. Alors que la tradition d'un pays ou d'un groupe socio-ethnique porte la marque d'un ou de plusieurs hommes, la tradition primordiale est, quant à elle, d'essence *purement divine*. Création de l'Être suprême, elle est commune à l'humanité dans son intégralité. Contrairement à d'autres théories, qui font de l'évolution de la pensée humaine, ou de ladite modernité, un progrès, le pérennialisme voit cette évolution, notamment dans le domaine religieux, comme une décadence. Bien qu'elle en soit différente, de cette sagesse des origines d'essence divine proviendrait l'ensemble des systèmes de religion et de spiritualité de l'humanité. Le christianisme, l'islam, le bouddhisme, l'hindouisme, le taoïsme, ou encore le védisme seraient tous des variations de cette tradition issue des origines. Nous l'avons dit, cette sagesse est d'essence divine. Cette étude des ressemblances entre les religions serait donc différente des nombreuses recherches de mythologie et de linguistique comparées, qui tendraient à postuler des genèses totalement différentes selon les populations.

Il s'agit plutôt de déterminer une origine unique à toutes les spiritualités, sa nature et comment l'atteindre à travers l'initiation. Pour

Guénon, cette tradition se distingue autant des sciences dites « occultes » que des sciences humaines comme la sociologie ou l'anthropologie. Pour lui, l'étude de la tradition à travers les religions de l'Orient et de l'Occident ne doit se faire que de l'intérieur, et non de l'extérieur. Guénon ne fait pas, par là, référence au biais ethnocentrique qui verra certains chercheurs se lancer dans l'étude des cultures différentes de la leur sans en connaître les rudiments. Il propose d'en faire l'expérience en tant qu'initié et non en tant qu'élève. On peut dire que son professeur, dans cette étude, n'est pas l'étranger, ou du moins pas que l'étranger, mais l'Être suprême Lui-même. Et cet enseignement ne pouvait se dérouler que dans le cadre de l'ascétisme, d'une sorte de méditation.

Un autre concept fondamental du pérennialisme est celui de l'« erreur moderne ». Comme celui de tradition, il ne doit pas se comprendre dans l'usage courant que l'on fait de l'erreur moderne. L'erreur moderne (ou l'erreur de la modernité) fait spécifiquement références aux différentes déviations observées, par la faute des hommes, par les religions, à partir de la tradition primordiale. Motivée notamment par l'avidité humaine, elle aurait conduit à une fragmentation de la tradition en des formes de polythéisme, d'idolâtrie, l'athéisme et autres systèmes religieux s'écarter de la matrice originelle. Pour soutenir cette thèse, le courant pérennialiste a d'abord posé la présence, dans cette tradition, **d'un seul et unique Dieu.**

Ce Dieu, cet **Être suprême**, serait connu naturellement des hommes sur le plan cognitif : exactement de la même manière que l'homme parle, raisonne et se déplace, il connaît l'existence de l'Être suprême. Autour de lui se serait constitué un groupe de surhommes, qui, par leurs qualités ou leurs accomplissements exceptionnels, car reliés à la pratique de la tradition primordiale (elle-même due à leur grande initiation mystique), auraient à tort été divinisés, puis adorés dans des systèmes religieux, plus tard appelés « polythéisme », « hénouthéisme », « idolâtrie », « monothéisme polymorphisme » ou « fétichisme », s'éloignant de la tradition originelle. Ces êtres surhumains sont aussi nommés, par les membres du courant hermétique (*l'hermétisme désigne deux courants de pensée : une doctrine ésotérique fondée sur des écrits de l'époque gréco-romaine attribués à l'inspiration du dieu Hermès Trismégiste (nom donné par les Grecs au dieu égyptien Thot).*

Et une doctrine des alchimistes, au Moyen Âge et à la Renaissance, les supérieurs inconnus).

Parmi ces supérieurs inconnus se trouverait un autre concept fondamental dans l'œuvre de Guénon, le dernier auquel nous nous intéresserons, à savoir, **le Roi du monde.**

Comme l'implique le concept de Manu (*Manu* étant le titre de l'homme à l'état de connaissance et d'initiation supérieures du monde selon l'hindouisme), le Roi du monde serait un initié dont la nature et le statut auraient été inconnus de la grande majorité des gens, mais qui, par sa connaissance de la tradition primordiale due à sa proximité avec Dieu, aurait eu une influence sur le déroulement du monde. À son commandement se serait trouvé un certain nombre d'initiés supérieurs dont nous vous parlions ci-dessus, à savoir les **supérieurs inconnus.** Pour soutenir ces différents postulats, Guénon et ses disciples se sont beaucoup appuyés sur la comparaison entre les deux mondes considérés comme valables à son époque, en l'occurrence l'Occident et l'Orient (monde arabe et Asie). Ils n'ont en revanche pas mobilisé cet extraordinaire vivier que constitue le monde négro-africain, prisonniers sans doute qu'ils étaient de leurs préjugés de l'époque sur ce monde nègre qui, au final, leur était totalement inconnu. Leur absence de vision quant aux contrées initiatiques africaines subsahariennes peut être résumée en cette phrase du géographe du XIX^e siècle, George Kimble : « *La chose la plus sombre de l'Afrique a toujours été l'ignorance que nous avons eue d'elle.* »

Dans ce chapitre, nous nous efforcerons de combler ce manque. Il s'agira d'appliquer ces mêmes concepts de tradition primordiale, d'erreur moderne, d'analyses ésotérique et exotérique et de Roi du monde dans le cadre négro-africain, qui, puisqu'il est le berceau de l'homme moderne comme on le sait aujourd'hui, n'a aucune raison de ne pas être le berceau de la connaissance innée de l'Être suprême. Il s'agira de nous baser sur des exemples issus de cultures d'Afrique noire et d'ailleurs. Nous verrons que, loin d'être étrangères à la tradition primordiale, l'Afrique et certaines de ses sociétés initiatiques sont les meilleures représentantes de son existence passée.

Mais pour le comprendre, il nous faudra d'abord débayer le terrain, décrire certaines cosmogonies africaines, connues par nous, justement,

grâce à l'initiation au sein de confréries traditionalistes, ces dernières gardant souvent, si on les analyse et les décode, les résidus puissants de cette *sophia perennis* (sagesse primordiale).

Précision terminologique : polythéisme vs monothéisme

Bien que constamment opposés, les concepts de polythéisme et de monothéisme ont des origines complètement différentes, d'un point de vue géographique et d'un point de vue temporel. Et bien que l'origine du monothéisme soit systématiquement présentée comme hébraïque (méprisant au passage le culte adressé au dieu unique Aton par le pharaon égyptien Akhenaton, antérieur à la rédaction de l'Ancien Testament et le reléguant, de manière sournoise, dans des concepts inadéquats comme l'hénothéisme), le mot « monothéisme » est étranger de la Bible. Ainsi, selon Thomas Römer, « *la Bible hébraïque ne connaît pas le terme de « monothéisme », ni son terme opposé de « polythéisme ».* Ce dernier semble attesté pour la première fois chez Philon [un Juif] d'Alexandrie, qui oppose le message biblique à la doxa polutheia des Grecs. Il s'agit donc d'un terme polémique. Quant au terme de « monothéisme », il semble être un néologisme du XVII^e siècle. Les déistes parlaient de « monothéisme » pour désigner la religion universelle de l'humanité. D'autres appliquèrent cette notion au judaïsme et au christianisme, pour distinguer ces religions des autres croyances de l'Antiquité. Tandis que les premiers utilisent le concept de monothéisme dans un sens exclusif, les autres attribuent au terme « monothéiste » une fonction d'exclusion (la foi monothéiste permet de distinguer les religions bibliques des autres). Dès la naissance du terme, on constate une double compréhension du fait monothéiste : exclusif et inclusif ».*

Les mots « polythéisme » et « monothéisme » viennent des mots grecs *polus* (plusieurs) et *monos* (seul, unique) et *theos* (dieu). À la suite du courant pérennialiste, et des déistes, nous utilisons dans cet

* (Thomas Römer, *L'Ancien Testament est-il monothéiste ?* in Pierre Gisel & Gilles Emery (éditeurs), *Le christianisme est-il un monothéisme ?* Actes du 3e cycle de théologie systématique des facultés de théologie de Suisse Romande, Labor et Fides, 2001, pp. 74-75)

ouvrage le terme de « monothéisme », pour qualifier la religion originellement universelle. Pour rester dans le domaine de la terminologie, lorsqu'on évoque le polythéisme, on regroupe forcément sous la même appellation, et donc la même réalité de « dieu », de « dieu suprême », de « roi des dieux » ou de « grand dieu », l'Être suprême et les autres entités adorées par les hommes comme des divinités ou déités présentant la même racine latine signifiant « dieu ». On les présente comme les membres d'une même espèce qui ne se distinguent que par leur hiérarchie, comme se distingueraient un roi et ses sujets. Ce regroupement d'êtres divins (divinités) serait également distinct des êtres humains. Il s'agit là d'une première erreur. Pour les Noirs d'Afrique eux-mêmes, **l'Être suprême n'appartient pas du tout à la même catégorie que les « divinités », Il n'appartient pas à l'Agarttha** (nom de la demeure du roi du monde selon la tradition hindoue) **et ne se confond pas avec ses administrés que sont les supérieurs inconnus...** Je vais le montrer avec différents arguments, le premier relevant de la langue.

Premier argument : le vocabulaire

Le premier argument supportant cette distinction est la langue. Celle-ci, selon l'expression du linguiste martiniquais Alain Anselin, est la « boîte noire de toute civilisation ». Dans les langues des peuples dont j'ai étudié la religion, il existe une distinction linguistique claire et nette entre l'Être suprême et les divinités. Ainsi, contrairement aux traductions francophones de concepts issus de la mythologie gréco-romaine, qui font de Jupiter et de Zeus des « dieux suprêmes » ou des « rois des dieux », et d'Athéna/Vénus et Apollon de simples dieux, ces langues africaines utilisent un terme qui n'a linguistiquement rien à voir avec celui des divinités subalternes.

En yoruba, par exemple, l'être suprême est Olodumare ou Olorun. Ce dernier terme signifie le « maître du ciel ». Les divinités subalternes (ou **supérieurs inconnus ultérieurement divinisés**) sont, quant à elles, appelées « orisha », terme qui n'a rien à voir avec les deux précédents. Il existe bien une divinité, Orishanla (« le grand Orisha »), également appelé Obatala « le roi de l'habit blanc ». Elle est « hiérarchiquement supérieure » aux autres orishas, mais elle diffère d'Olodumare

dont elle est une création, comme l'est d'ailleurs le reste du monde. Chez les Akans du Ghana et de Côte d'Ivoire, Dieu est appelé « Nyame » et les dieux « abosom », deux termes qui n'ont rien à voir étymologiquement. Chez les Fons et les Éwés du Bénin et du Togo, les dieux sont appelés « Voduns », ce qui n'a rien à voir avec les différents noms de Dieu, qu'il s'agisse de Se, de Segbo, de Mawu ou de Nana Buluku. Chez les Mendes de Sierra Leone, Dieu est appelé « Ngewo », et les divinités appartiennent à la classe des « djina » ou à une autre classe qui ne porte pas de nom. Chez beaucoup de populations de langue couchitique d'Afrique de l'Est, l'Être suprême est appelé « Waaq », alors que les divinités sont appelées « Dzar » ou « Zar ». Clairement, nous sommes en présence, dans chacune de ces cultures, d'une racine qui ne permet en rien l'identification de l'Être suprême et des « divinités subalternes ». L'Être suprême n'est pas le Dieu suprême. S'il est Dieu, alors les divinités ne sont pas des dieux. S'il est le Dieu suprême, alors toutes ses créations, des hommes aux animaux, et pas seulement les divinités, sont des dieux. S'il est le roi des dieux, alors tous les autres êtres vivants sont des dieux. Mais si aucun de ces concepts ne rend justice à la réalité du pérennialisme vu d'Afrique, comment doivent-ils être traduits et présentés ?

En fon et en éwé, l'un des noms de l'Être suprême est Sègbo, qui signifie littéralement le grand (*gbo*) principe vital (*sè*). Or tous les êtres vivants possèdent eux-mêmes un *sè*, qui leur a été transmis par Sègbo lors de leur venue au monde. Le *sè* inclut la destinée. Si, chez les Akans, l'Être suprême n'est pas appelé le « Grand Kra », on retrouve cette conception de l'Être suprême qui transmet aux êtres, lorsqu'ils viennent au monde, la vie, en même temps que leur destinée, où Nyame transmet le kra. Chez les Igbos du Nigeria, la convergence linguistique avec les Éwés et les Fons est parfaite. Le principe vital transmis à la naissance est appelé « Chi », et l'Être suprême est appelé « Chi Ukwu » ou « Chukwu », *le grand principe vital*.

Chez un grand nombre de populations de langues bantoues d'Afrique australe, centrale et orientale, le nom de la force vitale, typiquement appelée *ntu*, occupe une relation similaire à celle de Dieu, tout comme chez les populations africaines citées précédemment, bien que la distinction apparaisse comme un peu plus subtile, car plus commentée par les philosophes issus de ces cultures. Tous les êtres possédant ce

ntu l'utilisent dans leur nom. Ainsi on trouve les catégories d'êtres possédant le *ntu*.

Ukuntu, qui désigne les modalités selon lesquelles la force vitale se manifeste ; *Abantu*, qui désigne le contexte dans lequel la force vitale se manifeste, que ce soit le temps ou le lieu ; *Ikintu*, qui désigne les êtres sans l'intelligence supérieure propre aux humains, comme les plantes, les objets, les animaux, les minéraux, jugés comme des réceptacles de la force vitale, mais subordonnés à une autre catégorie, celle des êtres avec intelligence humaine, qu'on appelle *Muntu*. *Umuntu* désigne les hommes, les entités supérieures, les esprits et tous les êtres doués d'intelligence. C'est cette dernière catégorie qui permet aux êtres lui appartenant d'utiliser ceux de la catégorie *Ikintu* à leur profit. L'Être suprême, à l'origine du Ntu, est doué d'intelligence, mais il serait réducteur de l'inclure dans la classe *Umuntu*, puisqu'il est à son origine. James Henry Owino Kombo propose d'appeler l'autorité suprême le « Grand Muntu » pour désigner l'Être suprême de ces populations.*

Dans ces quatre exemples, qui illustrent parfaitement la conception de nombreuses cosmogonies africaines, on peut donc dire que Dieu est l'Être suprême, et que toutes les autres créatures vivantes, visibles ou invisibles, ne sont que des êtres et, à ce titre, Ses émanations. D'autres caractéristiques permettent de confirmer l'hypothèse d'une distinction originelle que font les Africains entre l'Être suprême et les êtres vivants, visibles ou invisibles, qui ne sont que ses créations. Commençons par l'invisibilité et l'omniprésence de l'Être suprême, puis son contraire, la représentabilité des « entités célestes » et leur place dans l'univers.

L'invisibilité de l'Être suprême, son omniprésence

Pour la tradition akan du Ghana et de Côte d'Ivoire, l'Être suprême, appelé Nyame, est invisible. On le compare au vent qui a, lui aussi, cette caractéristique dans la maxime « si tu veux parler à Dieu, parle au vent ». Pour les Shilluk du Sud-Soudan, on trouve cette même notion

* (*The Doctrine of God in African Christian Thought : The Holy Trinity, theological hermeneutics, and the African intellectual culture*, Leiden ; Boston : Brill, 2007, p. 245).

d'invisibilité et de comparaison avec le vent. Ainsi, chez ce peuple, Juok, l'esprit suprême, « est spirituel et invisible, parce qu'il n'existe pas que sous une seule forme, il est omniprésent ou multiprésent et est invisible ». Chez les Bakongo d'Afrique centrale, l'Être suprême, Nzambi, est à la fois considéré comme invisible et est associé dans un proverbe au vent ou à l'air. « *C'est Nzambi ou c'est le vent/l'air. Cela ne veut pas dire que Nzambi est le vent, mais plutôt que comme cet élément, il est présent partout.* », explique Ngamayamu Dagoga Munduku en rapportant les propos d'un Vili : « Qui pourrait être assez sot pour faire une image de Nzambi ? »* Chez les Ambuuns de la République démocratique du Congo, Nzeem, l'Être suprême, est mystérieux et n'est jamais apparu chez les hommes. Personne ne l'a jamais vu, personne ne sait comment il se présente car il est esprit (« esprit » a ici le sens de ce que l'on ne voit pas). Ce serait pour cette raison, nous semble-t-il, que l'on ne trouvera nulle part chez les Ambuuns une figurine qui pourra les représenter dans l'art mbuun, contrairement aux ancêtres et autres « idoles », « *Personne ne peut prétendre la connaissance d'une réalité qui se situe au-delà de son entendement.* » Car « *Dieu n'est pas un parent* », disait Cheikh Hamidou Kane, « *Il n'est pas notre familier* ». Ces caractéristiques se retrouvent de manière constante chez les peuples négro-africains. En revanche, ceux-ci établissent une distinction claire entre les soi-disant dieux et les ancêtres, tant au niveau de leur visibilité qu'au niveau de leur influence plus ou moins limitée dans l'univers.

La représentabilité des « supérieurs inconnus » (appelés à tort des dieux), et leur influence limitée dans l'univers

Les entités supérieures en Afrique (que Guénon appelle les « supérieurs inconnus » dans le pérennialisme) ont des temples, l'Être suprême n'en a jamais.

* (Ngamayamu Dagoga Munduku, *Missions et sociétés autochtones africaines : interprétation historique et théologique du changement des structures sociales chez les Mbala*, Hambourg : Thèse de Doctorat, p. 217) Baudouin Mubesala Lanza (*La religion traditionnelle africaine : Permanences et mutations*, Paris : L'Harmattan, p. 110)

À l'inverse de l'Être suprême, il existe des temples typiquement dédiés aux entités supérieures, comme il existe des demeures temporaires pour les hommes. En revanche, il n'existe presque jamais de temples pour l'Être suprême dans les religions africaines traditionnelles. Ainsi, selon Kofi Asare Opoku (1978, *West African Traditional Religion. Jurong : FEP International Private Ltd. Oppitz*), les Ouest-Africains, notamment les Ashantis du Ghana, dédient rarement des temples à l'Être suprême. « *Ils lui dédient rarement des temples et des autels car ils croient fermement qu'il est partout et peut être invoqué partout. Cette pratique contraste avec le cas des dites « entités supérieures » à qui ils consacrent de nombreux temples et autels. Ils croient que les supérieurs inconnus/entités supérieures sont limité(e)s dans leurs pouvoirs et leurs fonctions dans l'ordre divin de l'univers.* » Basile Goudabla Kligueh*, qui s'intéresse aux Adja Tado d'Afrique de l'Ouest, déclare, en ce qui concerne l'Être suprême dans son champ d'investigation : « *Pour ma part, je n'ai rencontré aucun temple dédié à Mawu ni à Lisa depuis Porto Novo jusqu'à Kêta, en passant par Lomé, Atakpame, sans oublier Cotonou et Ouidah.* »

Les entités célestes peuvent être représentées, l'Être suprême ne peut l'être

Contrairement à leur approche de l'Être suprême, les cultes africains n'ont aucun problème à représenter ce que les africanistes occidentaux ont appelé à tort les « divinités », « entités supérieures », « entités célestes », ou les « supérieurs inconnus » de René Guénon correspondent plus à la réalité du terrain, lorsque l'on fait l'effort d'étudier les langues dans lesquelles ces cosmogonies sont énoncées. Bien que les Yorubas [du Nigeria et du Bénin] n'aient pas réalisé d'images de l'Être suprême Olodumare, ils ont créé un grand nombre d'images de leurs entités supérieures. À propos des Bakongos, Vincent Mulago, cité par Baudouin Mubesala Lanza, rapporte : « *Les Bakongo ont des statuettes fétiches par centaines, pour représenter des hommes, des animaux, des esprits ; mais aucune ne représente Nzambi. Nzambi n'est pas de la catégorie des êtres qu'on représente, dont on a une*

* (2001, *Le Vodou à travers son encyclopédie : la géomancie Afà*)

connaissance expérimentale. » Ces caractéristiques sont extrêmement répandues dans le monde spirituel négro-africain (peuple originel serait un terme plus adéquat pour qualifier ce monde, mais nous employons le terme « négro-africain » par souci de compréhension). Comme le rappelle Richard Gehman* « *des idoles de l'Être suprême ne peuvent pas être trouvées sur le continent* ».

Même la seule exception présentée par Gehman chez les Fons du Bénin n'en est pas une et est due à sa méconnaissance de l'histoire spirituelle de la région : « *Il y a peut-être une exception en Afrique de l'Ouest où Mawu [l'Être suprême] est représenté par une statue en bois de la couleur de l'aube avec de larges seins et un croissant dans une main.* » Il y a plusieurs siècles, les ancêtres des Fons ont emprunté à leurs voisins yorubas le couple d'entités célestes Mowo et Orishanla, une vieille femme associée à la Lune et un jeune homme associé au Soleil, qu'ils adaptèrent en Mawu et Lisa. Ce n'est que récemment, probablement suite au contact avec le christianisme, que Mawu a été choisi par les missionnaires comme Être suprême des Fons. Traditionnellement, l'Être suprême était appelé Sègbo ou Nana Buluku. Cette idole n'est donc qu'une représentation d'une entité supérieure secondaire, et non pas de l'Être suprême. Toujours, chez les Fons du Bénin et leurs parents évés du Togo, les représentations desdits « supérieurs inconnus » sont légion. La divinité associée à la foudre, au tonnerre et à la tombée de la pluie, Heviesso, peut par exemple être imaginée de différentes manières par les croyants : comme un homme, un crocodile, comme un bœuf ou un buffle crachant du feu, etc. De la même manière, la divinité Lisa peut être imaginée ou représentée comme un caméléon ou encore comme un homme albinos. Je souligne ici le fait que les divinités peuvent être représentées et imaginées, contrairement à l'Être suprême. »

De l'être exemplaire à la divinité polythéiste (prémices de l'« erreur moderne » sur le plan de Dieu)

De nombreuses traditions africaines font état d'une transformation historique de leur religion. Celle-ci serait passée du culte d'un Être

* (African Traditional Religion in Biblical Perspective, Nairobi : East African Educational Publishers, 2005, p. 316).

suprême auquel serait venu se superposer celui, notamment, de personnages extraordinaires divinisés. Ainsi, chez les populations couchitiques de la Corne de l'Afrique (Somali, Oromo, Saho-Afar, Sidamo), « *à côté du culte autrefois consacré à Waaq, la religion traditionnelle rendait hommage aux génies des forêts (supérieurs inconnus ?), des rivières et des collines. Ces êtres étaient l'objet d'offrandes et de vénération, puisqu'on leur attribuait des facultés extraordinaires. Peu à peu, le culte de ces génies aurait remplacé celui réservé à Waaq, parallèlement à la diffusion des grandes religions monothéistes (le christianisme et l'islam en Éthiopie, l'islam en Somalie). Les attributions exclusives de Waaq, ses pouvoirs mêmes, seraient alors passés aux esprits. Ceux-ci auraient en outre hérité le titre de djar (zar), la dénomination archaïque du dieu-ciel, et acquis un rôle et des fonctions nouvelles au sein des communautés autochtones. [...]* » *

Selon Lambert Bartels, cité par Elsa Pelizzari, Waqa, l'entité suprême des Oromo [est] capable de transmettre son souffle vital aux créatures terrestres, stimule (enflamme) les hommes, animaux et les plantes et, sous cette forme particulière, son activité est appelée *ayana*. Mais le terme *ayana* désigne aussi les génies, protagonistes, de nos jours, des crises de possession. Ainsi, les *ayanas*, le regroupement des *zar* les plus redoutés par les Oromo, descendent directement de la puissance de Waqa, ou mieux, s'identifient à elle. Invoqués et honorés, les *ayanas* font l'objet de sacrifices, de divers rituels, surtout à l'occasion des cérémonies de possession, dont ils sont les véritables protagonistes. À ces génies est associé notamment le culte de Sheikh Husayn, dit aussi Sheekh Xussen (ou Boorane) dans sa version somali. Sheikh Husayn était l'un des premiers missionnaires à prêcher l'islam dans la région de la Corne de l'Afrique. Originaire de la région de la mer Rouge, on dit de lui qu'il avait des pouvoirs surnaturels.

Plusieurs mythes amhariques superposent, enfin, l'origine des *zar* à l'histoire de certains personnages de la foi chrétienne. On raconte par exemple qu'Eve aurait distrait ses quinze enfants les plus beaux du

* (Elsa Pelizzari, *Possession et thérapie dans la Corne de l'Afrique*, Paris ; Montréal ; Harmattan, p. 54, 1997)

regard de Dieu et que le Seigneur l'aurait punie en condamnant les petits à rester invisibles : les *zar* seraient leurs descendants. [...] On soutient encore que les *zar* descendent des fils de l'empereur Kaleb (VI^e siècle après J.-C.) destinés à régner sur la nuit. [...] Malgré des origines hétérogènes, l'aspect qui rapproche actuellement les *zar* consiste dans leur anthropomorphisme.

L'anthropomorphisme est aussi ce qui caractérise un certain nombre d'« entités supérieures/supérieurs inconnus » dans nombre d'autres cosmogonies africaines. L'une des manifestations les plus claires de cet anthropomorphisme est la tendance qu'ont de nombreuses cultures à déifier des personnages historiques dont le comportement aurait été extraordinaire ou, tout du moins, remarquable.

Chez les rois fons du royaume du Dahomey, la divinité la plus importante était Zomadonu, un des fils du roi Akaba (1685-1708) né avec des malformations physiques. Chez les Yorubas du Nigeria, Shango, la divinité associée aux phénomènes atmosphériques, est ainsi considérée comme un roi historique de l'État d'Oyo qui aurait régné durant le Moyen Âge. Parce qu'il maîtrisait la foudre ou, simplement, avait laissé un souvenir impérissable auprès de ses sujets, ce savoir précieux fut conservé par les Yorubas qui le déifièrent à sa mort afin de pouvoir continuer à recourir à ce pouvoir. Pour les Bayombes (groupe kongo), Bunzi, également responsable des phénomènes atmosphériques, aurait été un chef yombe du XIV^e siècle dont les pouvoirs lui auraient permis d'écarter les eaux du fleuve Zaïre et de conduire et d'établir son peuple sur des terres habitables. Une déification encore plus certaine est celle du génie égyptien ancien Imhotep, dont l'existence historique est clairement attestée sous le règne du pharaon Djoser et qui, plusieurs millénaires plus tard, s'est vu diviniser et attribuer un culte au milieu des autres divinités. Dans une étude sur les Bétis du Cameroun, Makang Ma Mbock* rapporte que, traditionnellement, ces populations portaient les noms **de leurs divinités qui étaient des ancêtres divinisés, c'est-à-dire des personnes ayant marqué l'histoire de leur clan par leur courage ou leur sagesse.**

* (Contribution à l'étude des psychothérapies africaines traditionnelles, Cameroun- Tchad, thèse de Médecine, 1970, Université de Dakar 3)

L'exemple des Shilluk du Sud Soudan

Chez les Shilluk du Sud Soudan, il n'existe pas de multitude d'entités supérieures, mais une seule, appelée Nyikang. Elle est toutefois clairement opposée à l'Être suprême Juok, qui, comme partout en Afrique, bien qu'il soit à l'origine de la vie, est indescriptible, inaccessible par la prière et distant du monde des humains. Contrairement à Juok, Nyikang est considéré comme un personnage historique. Il serait à l'origine de la création du royaume Shilluk dont il serait le premier roi et dont il aurait établi les lois et les coutumes. Chaque roi shilluk est une incarnation de Nyikang dont il est aussi un descendant direct. Le *reth*, ou souverain shilluk, incarne la nation et la société shilluk. Lorsqu'il est physiquement défaillant, le bien-être du royaume est physiquement menacé. Il est l'intermédiaire de Juok avec le peuple. De manière intéressante, selon les Shilluk, Nyikang, bien qu'il soit considéré indiscutablement comme un homme, n'est jamais mort. Pour expliquer sa disparition, les Shilluk disent qu'il s'est perdu, qu'il est retourné dans son pays, qu'il est devenu vent, qu'il est monté, qu'il est parti et vit, impliquant par là que sa mort aurait signifié la fin du pays shilluk. La situation shilluk, bien qu'apparemment différente des autres cosmogonies africaines aux entités supérieures multiples, est en réalité remarquablement similaire. D'un côté comme de l'autre, nous avons, à côté d'un Dieu qu'il est impossible de prier un ou des personnages dont les exploits, le savoir-faire ou le talent les ont rendus indispensables aux yeux du peuple et sans lesquels se manifesterait le chaos.

Les personnages indispensables meurent et quittent le monde visible aux humains. Imaginez par exemple que votre frère soit un extraordinaire informaticien qui s'occupe avec brio de tous vos problèmes informatiques mais qui, du jour au lendemain, déménage loin de chez vous sans avoir pu transmettre son savoir et ses connaissances à quiconque. Assurément, vous essayeriez d'entrer en contact avec lui par internet ou par téléphone si vous deviez à nouveau rencontrer des problèmes informatiques. De la même manière, à l'instar de Nyikang, qui avait inventé et maîtrisé les rouages de la civilisation shilluk, de Wasir et de Ise, qui avaient enseigné l'agriculture et la magie aux peuples de la Vallée du Nil, ou de Shango, qui permettait de maîtriser

la pluie, les populations essayèrent d'entrer en contact avec ces entités supérieures, par le seul biais qu'elles connaissaient : le culte.

Le faux problème de la distinction entre ancêtres et « entités » célestes primordiales

Un grand nombre de chercheurs opposent, à mon avis abusivement, dans certaines cultures, la structure hiérarchique des ancêtres à celle desdites « entités supérieures ».

En parlant des cosmogonies des populations ouest-africaines, Omosade Awolalu et Adelumo Dopamu*, spécialistes de la tradition, classent les entités supérieures en trois catégories. La première serait composée des êtres divins primordiaux, les premiers supérieurs inconnus créés par l'Être suprême et qui auraient pris part à la gestion du monde dès le départ. La seconde serait formée des ancêtres divinisés après leur mort car ayant vécu une vie ou possédant des facultés extraordinaires, et qu'ils illustrent par l'exemple de Shango d'Oyo mentionné plus haut. La troisième serait la personnification de phénomènes naturels tels que des collines, des rivières, des pierres ou encore des arbres. Il s'agit, selon moi, d'une distinction artificielle. Comme nous l'avons dit, l'univers est la création de l'Être suprême qui a insufflé en chacun des êtres vivants une partie de lui-même, un principe vital. Les Africains ne personnifient pas des phénomènes naturels, mais croient simplement à leur vitalité en tant qu'éléments existants. Et de la même manière qu'il existe des temples qui sont des habitations privilégiées des entités supérieures, certains phénomènes naturels en sont des habitations privilégiées, mais pas exclusives. Les montagnes ne sont pas adorées parce qu'elles sont des montagnes mais parce qu'elles sont considérées comme des symboles d'une personne ou d'un événement ayant eu une grande importance pour une communauté.

En outre, je considère que la distinction entre ancêtres divinisés et entités supérieures est superficielle. Rien n'empêche qu'un supérieur inconnu/entité supérieure/primordiale ne soit un ancêtre dont le souvenir est si lointain qu'on situe ses bienfaits à la période la plus

* (J.O. Awolalu, Ade P. Dopamu, *West African Traditional Religion*, Onibonoje Press & amp ; Book Industries, 1979)

ancienne, celle de la création du monde. Une culture négro-africaine bien connue, celle des Yorubas du Bénin et du Nigeria, dont la cosmogonie a contribué grandement aux religions afro-américaines du Candomble et de l'Umbanda au Brésil ou de la Santeria à Cuba, servira d'exemple à mon postulat.

L'exemple des Yorubas du Nigeria et du Bénin La création de la terre comme une image mythologique de la création d'un empire

Chez les Yorubas, un mythe de la création du monde rapporte qu'Olodumare, l'Être suprême, aurait envoyé son fils aîné, l'entité supérieure Obatala, dans le monde qui n'était alors composé que d'eau. Olodumare avait confié à Obatala le devoir de créer la terre. Toutefois, sur le chemin du monde, Obatala se serait enivré et n'aurait pu accomplir la tâche. Olodumare aurait ensuite donné le pouvoir et le devoir de créer la terre à Oduduwa, frère cadet et grand rival d'Obatala. Après avoir accompli les sacrifices nécessaires, Oduduwa créa la terre et en profita pour s'en proclamer le roi légitime. Il créa la ville d'Ife, le lieu d'origine du monde et en devient le premier oni, ou roi, le premier d'une dynastie perdurant jusqu'à ce jour. En compensation, Obatala se vit accorder par Olodumare la création des êtres humains. Si l'on se fie à ce seul mythe, on pourrait croire qu'Obatala et Oduduwa ne peuvent avoir été des hommes, puisque la création de l'humanité et de son lieu d'habitation est l'œuvre de ces deux personnages. De plus, la création des hommes par Obatala est décrite comme ayant été effectuée à partir d'argile, ce qui tend à faire penser que ce dernier ne pouvait être un homme et était effectivement une entité supérieure primordiale.

Toutefois, nous pouvons considérer que les mythes yorubas ne sont pas à interpréter de manière littérale. En nous intéressant à un mythe similaire, on s'aperçoit qu'il est composé d'un récit et d'une vérité générale qu'il justifie. Dans ce premier mythe, la vérité générale est qu'Oduduwa est considéré aujourd'hui comme le premier roi de la dynastie régnante d'Ife. Tout le reste du texte n'est qu'une tentative de justification de cette vérité générale. On peut également dégager d'autres vérités générales en cherchant des récurrences dans les récits

de justification. Si, par exemple, il est dit dans des contextes complètement différents de récits issus du même corpus qu'une entité supérieure est la plus jeune, on pourra conclure que c'est effectivement le cas dans l'imaginaire collectif yoruba.

Un second mythe similaire dit : « *Quand toutes les entités supérieures vinrent dans ce monde, Oduduwa vint voir Orunmila, le devin divin pour savoir ce qu'Ifa (le destin) lui prédirait. Orunmila lui dit d'aller trouver un pigeon à cinq orteils, cinq caméléons et cinq cents chaînes. Oduduwa les apporta et Orunmila les sacrifia pour lui. Il saupoudra de poudre de bois le sacrifice et lui dit de se rendre dans le monde. Oduduwa quitta Orunmila et vint voir Olodumare qui lui remit du sable enveloppé dans du tissu. Quand les entités supérieures/supérieurs inconnus arrivèrent dans le monde, ils ne trouvèrent que de l'eau. Il n'y avait que de l'eau, aucun endroit où poser le pied et toutes les supérieures entités revinrent au ciel, à part Oduduwa. Oduduwa attacha les chaînes d'Orunmila au ciel et répandit sur l'eau le sable qui y resta. Ensuite, il plaça les caméléons sur le sable pour voir s'ils y pourraient s'y maintenir. Ils y arrivèrent, montrant que l'on pouvait marcher sur la terre. Le sol était solide et c'est pourquoi les caméléons continuent à marcher avec prudence sur le sol jusqu'à aujourd'hui. Puis Oduduwa posa le pigeon sur le sol. Oduduwa fut surpris. Il testa la solidité du sol avec un pied et quand il vit qu'il était solide, il défit les chaînes, descendit sur terre et les posa à Idio à Ile Ife. Cet endroit est toujours connu de nos jours comme la maison d'Oduduwa. Ensuite, la richesse, Aj, e descendit du ciel et dit à Oduduwa qu'elle souhaitait vivre avec lui sur terre. Et elle donna à Oduduwa une grande somme d'argent. Puis l'entité supérieure Ogun vint et adora Oduduwa. Puis Obatala vint et adora Oduduwa. Puis une à une, les entités supérieures vinrent sur terre. On dit qu'Obatala, le « grand Orisha » est le grand frère d'Oduduwa. Mais grâce au courage d'Oduduwa, celui-ci devint le leader. »**

Ici, la vérité générale est qu'Oduduwa est le leader des orishas, malgré le fait qu'il n'aurait pas dû l'être. Car il n'est pas l'aîné. Cette position est occupée par Obatala. Dans la tradition locale en effet, Oduduwa

* (Ulli Beier, *Yoruba Myths*, Cambridge : Cambridge University Press, pp. 7-8)

est invariablement désigné comme le premier roi d'Ife, alors qu'Obatala ne l'est pas, alors qu'il aurait dû l'être. Ces mythes servent simplement à justifier ce qui est aujourd'hui considéré comme une vérité générale. Cela ne prouve toutefois pas qu'on ait affaire à autre chose qu'à des récits sans valeur historique. Mais quelque chose de non naturel semble se dégager de cette histoire. Pourquoi le roi des supérieures inconnues (entités supérieures) n'est-il pas considéré comme le créateur du monde chez les Yorubas ? C'est comme si un événement inattendu était venu bouleverser ce qui aurait été un mythe naturel chez ce peuple. Le fait est qu'Oduduwa est également présenté, dans des traditions historiques, comme le chef d'un groupe d'immigrants qui auraient pris le pouvoir sur les autochtones de la région, appelés « Igbo » dans la tradition yoruba. Le pays yoruba, plus ou moins récemment, s'est vu diviser en plusieurs États et en plusieurs sous-ethnies. L'État d'Oyo fut l'un d'entre eux. Oranmiyan aurait été l'un des fils d'Oduduwa et un roi historique d'Ife. Il aurait aussi été le fondateur des dynasties yorubas des empires d'Oyo et du Bénin, toutes situées dans l'actuel Nigeria. Un mythe proche de ceux mentionnés au sujet d'Oduduwa met cette fois-ci en scène Oranmiyan à la place de ce dernier : « *À l'origine, il n'y avait pas de terre. Il y avait le ciel en haut et de la terre en dessous. Olodumare créa d'abord sept princes couronnés. Pour les nourrir, il créa sept calebasses pleines de bouillie de maïs. Et il créa aussi sept sacs qui contenaient des cauris, des perles et des vêtements ; il fit aussi un poulet et vingt barres de fer. Il créa aussi une substance enveloppée dans un tissu de couleur noire, et dont personne ne pouvait voir la nature. Enfin, il créa une longue chaîne. Il attacha les princes, la nourriture et les trésors à la chaîne. Puis il les fit descendre à la surface de l'eau. Du ciel, Olodumare lança une noix de palme. Immédiatement, un palmier gigantesque sortit de l'eau faisant jaillir d'immenses branches. Les princes se réfugièrent sur l'arbre et s'y établirent avec leurs trésors. Les noms de ces princes étaient : Olowu, Onisabe, Orangun, Oni, Ajero, Alaketu, qui devinrent les rois d'Egba, de Savé, d'Ila, d'Ife, d'Ijero et de Ketu ; et le plus jeune d'entre eux était Oranmiyan, qui devint roi d'Oyo et de tous les Yorubas. Comme tous étaient des princes couronnés, tous voulaient diriger, et décidèrent de se séparer. Avant que chacun d'entre eux ne trace sa route, ils se sont partagé les trésors. Les six princes les plus âgés*

priront les cauris, les perles les vêtements et la nourriture et tout ce qu'ils pensaient être précieux. Ils ne laissèrent à leur jeune frère que l'étrange petit morceau de tissu et les vingt morceaux de métal. Les six princes disparurent ensuite dans les branches du palmier. Après avoir été laissé seul, Oranmiyan était curieux de voir ce qui se trouvait dans le tissu noir. Quand il l'ouvrit, il trouva une substance qu'il n'avait jamais vue avant. Il secoua le tissu et la substance tomba sur l'eau. Elle ne coula pas, et forma un monticule sur l'eau. Le poulet vola pour s'y poser. Il commença à le gratter et la substance noire se répandit sur l'eau en longueur et en largeur. Et c'est comme cela que la terre fut formée. Oranmiyan fut heureux. Il enveloppa les vingt morceaux de fer dans le sac et prit possession de son nouveau royaume. Quand les six princes plus âgés virent ceci, ils descendirent du palmier et voulurent le déposer de la terre comme ils l'avaient déjà dépossédé des cauris, des perles et des vêtements. Mais Oranmiyan avait des armes : les vingt pièces de métal s'étaient transformées en lances, flèches et machettes. Avec sa main droite il prit une longue épée, plus aiguisée que les meilleures lames [de la ville] d'Ilorin et il attaqua les princes. Il leur dit : « Cette terre m'appartient à moi seul. Quand nous étions en haut, vous m'avez volé, vous ne m'avez laissé que cette terre et ce fer. Maintenant, cette terre s'est agrandie et le fer également. Je vais tous vous tuer. » Les six princes le prièrent de les épargner. Ils se prosternèrent devant Oranmiyan. Oranmiyan leur pardonna et leur donna à chacun un bout de terre. Il ne posa qu'une seule condition : les princes et leurs descendants devront toujours être sous sa domination et sous celle de ses descendants ; et, chaque année, ils devront venir dans sa capitale pour lui rendre hommage et lui payer tribut. C'est comme cela qu'Oranmiyan devint le roi de tous les Yorubas et donc du monde entier ».*

Que penser de ce mythe ? il faut savoir qu'avant de se répandre, il était, au départ de sa formulation et de son exploitation en tant que mythe, originaire d'Oyo, siège du plus puissant empire yoruba entre les XVII^e et le XVIII^e siècles. Fondé vers le XV^e siècle, bien après les autres principaux royaumes yorubas et notamment la civilisation d'Ife, vue par tous les groupes yorubas comme le lieu d'origine des Yorubas et l'État

* (Ulli Beier, 1980, *Yoruba Myths*, Cambridge : Cambridge University Press pp.10-12)

le plus puissant de ces peuples avant l'émergence d'Oyo, Oranmiyan est systématiquement présenté comme le plus jeune fils (ou petit-fils) d'Oduduwa, lui-même considéré comme le fondateur de la dynastie d'Ife, ville en général vue comme le lieu d'origine du monde.

Comment alors prétendre qu'Oranmiyan ait pu créer la terre ? Dans ce mythe, la vérité générale est qu'Oranmiyan, roi d'Oyo, domine militairement et politiquement les autres États yorubas. Dans un grand nombre de cultures africaines, le droit d'exercer le pouvoir sur une terre est conditionné au fait d'en être le possesseur parce que ses ancêtres y sont enterrés. Et en cas de choix parmi des descendants des ancêtres possesseurs de la terre, le couronnement se fait relativement au droit d'aînesse. Or Oranmiyan n'est que le plus jeune des fils d'Oduduwa, ou même l'un de ses petits-fils. Comment pourrait-il prétendre à la domination sur les autres États ? En prétendant qu'Oranmiyan a créé la terre, la tradition d'Oyo permet de surmonter l'obstacle de l'illégitimité des rois d'Oyo par rapport aux autres royaumes yorubas envers qui ils devraient observer le respect dû à leur droit d'aînesse. Les autres rois yorubas sont présentés comme des peureux ayant perdu leur légitimité à cause de leur appât du gain, exactement comme les rois d'Oyo qui, grâce à leur courage, ont conquis le monde yoruba en raison de leur récente histoire. Ce mythe de « création du monde » est davantage une métaphore de la création d'un empire par le seul courage, au détriment d'autres populations légitimes mais peureuses.

Le premier mythe, relatif à celui d'Oduduwa, a la même signification. Outre ce mythe de création du monde, Oduduwa est présenté comme un chef militaire venu de l'est et qui aurait conquis les populations indigènes qui, elles, adoraient Obatala. Les Yorubas n'ont donc pas présenté Oranmiyan et Oduduwa comme des ancêtres primordiaux ayant participé à la création du monde parce que c'était le cas. Ils l'ont fait à des fins politiques en utilisant la métaphore de la création de la terre pour exprimer celle de la création d'un État dominant les autres. Dire qu'une entité supérieure primordiale (un supérieur inconnu) a participé à la création ne peut pas être retenu pour la distinguer les ancêtres divinisés. Oduduwa comme Oranmiyan sont probablement des personnages ayant existé. En effet, leur origine récente et le fait qu'ils ne soient pas connus par tous les Yorubas tendent à faire penser qu'ils seraient à l'origine des personnages ayant vécu au sein de certains groupes yorubas avant d'être

divinisés. Prétendre, de ce fait, qu'Obatala et les autres orishas primordiaux ne seraient pas des ancêtres divinisés est totalement abusif. On sait que les Yorubas, récemment séparés en plusieurs groupes (*egba, ife, oyo, owo, ketu, sabe, etc.*), n'en formaient autrefois qu'un seul. Puisque toutes ces populations ont pour coutume d'intégrer des ancêtres méritants dans leur panthéon, on peut penser qu'ils l'ont toujours eu. Aujourd'hui, les principaux ancêtres divinisés du panthéon yoruba avérés sont Oduduwa, Oranmiyan et Shango, qui sont liés aux cités d'Ife et à Oyo et qui ne sont pas connus de tous les Yorubas. Mais avant que ces personnalités n'émergent, le peuple yoruba unifié a dû diviniser certains de ses ancêtres. Qui sont-ils ? Les chercheurs qui étudient la religion yoruba ne le savent peut-être pas, mais il s'agit probablement de tous les orishas communs à tous les Yorubas. Et ce n'est pas parce qu'ils sont associés à des phénomènes naturels, comme la mer ou la tempête, qu'ils ne peuvent pas avoir été des ancêtres divinisés. Selon nombre de témoignages, Shango n'avait, de son vivant, pas de rapport avec la foudre, mais il y fut associé lors de sa mort. Le fait qu'Obatala soit présenté comme le créateur de l'humanité pose déjà moins de problèmes qu'Oduduwa nous en a posés quant à la création de la terre. La « création » des hommes peut simplement être comprise comme le fait qu'Obatala est le premier homme qui, de par sa descendance, est à l'origine de l'humanité ou des Yorubas. Chez les Zoulous d'Afrique du Sud par exemple, c'est Unsondo ou Unkulunkulu (« le plus ancien ») qui est à la fois présenté comme ayant créé le monde et comme le premier des hommes. Unkulunkulu n'est pas l'Être suprême, puisqu'il est considéré comme ayant été créé par Uthlanga, l'Être suprême zoulou symbolisé par un lit de roseaux. S'il est le premier des hommes, comment a-t-il pu « créer » les hommes et le monde ? La réalité est que les cosmogonies africaines commencent toujours par une intervention de l'Être suprême. Mais Celui-ci ne termine pas systématiquement la création et, de par Sa sagesse illimitée et Sa volonté d'éprouver les supérieurs inconnus, délègue parfois à ces derniers la suite des événements. Chez les Zoulous, c'est Uthlanga qui a entamé la création et qui est présent dans toutes les créatures, mais le reste de la création est l'œuvre d'Unkulunkulu/Unsondo. Unkulunkulu est le premier homme, et parce qu'il a engendré les autres hommes, il est le créateur de l'humanité. Parce qu'il est le premier être divinisé, les Zoulous lui ont accordé un rôle dans la création du monde, comme nombre d'autres mythes africains. Pour re-

venir chez les Yorubas, il est aussi possible qu'en tant que premier homme divinisé, il ait servi à représenter l'homme du passé par excellence, et, de ce fait, l'ancêtre « générique de l'humanité ». Il semble en tout cas avoir été le premier orisha adoré, tout d'abord parce qu'il est considéré comme le « Grand Orisha », et que le rang est souvent justifié par l'aisance, en Afrique en général et chez les Yorubas en particulier. Un argument encore plus fort pour soutenir cette hypothèse est qu'Obatala est parfois appelé non pas Orishanla, mais simplement, plus rarement, « Orisha ». Il est en outre adoré chez des populations voisines des Yorubas comme les Igbos, Éwés, Fons ou Edos sous les noms d'Olisa, Olise, Litsa, proches de la forme Orisha et non de la forme Orishanla, ce qui laisse à penser qu'Orisha est le nom originel d'Obatala. Tout cela suggère que le statut des autres divinités yorubas leur a été attribué en référence à Obatala, le premier orisha. Un mythe confirme largement cette version : « À l'origine, les orishas n'avaient pas de pouvoir par eux-mêmes. Lorsqu'ils voulaient faire quelque chose, ils devaient demander de la force vitale à Olodumare qui leur dispensait en quantité suffisante pour chaque activité spécifique. Parce que seul Obatala savait où Olodumare vivait, il était de son devoir d'aller apporter ces requêtes à Olodumare. Autrement dit, si quelqu'un voulait demander un partenaire amoureux à l'entité céleste de l'amour Oshun, il devait demander à Obatala de porter sa requête à Olodumare, qui lui accorderait ou non. Obatala devait ensuite retourner voir Oshun pour lui transmettre la réponse d'Olodumare. Avec le temps, cette pratique devint fatigante pour Obatala ; il fut également fatigué que tous les orishas parlent de lui en mal quand il allait voir Olodumare en leur nom, tout comme ils aimaient accuser Obatala de manipuler leurs requêtes pour accroître son propre pouvoir. Alors un jour, Obatala amena tous les orishas chez Olodumare. Il dit : « Olodumare, s'il te plaît, ôte-moi cette responsabilité d'être le messager de tous les orishas ! Donne-leur suffisamment de pouvoir pour répondre eux-mêmes aux prières des hommes ! » Dans l'espoir que ses créatures le laissent un peu tranquille, Olodumare donna un peu de son pouvoir à chaque orisha. »*

* (Miguel De La Torre, Santería : *The Beliefs and Rituals of a Growing Religion in America*, Grand Rapids [Mich.] : W.B. Eerdmans, 2004, p. 58).

Un autre mythe, issu d'un autre corpus, est encore plus explicite :

« À l'origine, il y avait Orisha. Orisha vivait seul dans une petite hutte au pied d'un immense rocher. Il avait un fidèle serviteur qui s'occupait de lui et lui donnait à manger chaque jour. Orisha aimait son serviteur, mais ce dernier le haïssait secrètement et décida de le détruire. Un jour il tenta une embuscade contre Orisha. Il l'attendit au sommet du rocher et quand Orisha revint chez lui en provenance de la ferme, il balança une immense pierre sur la hutte qui la détruisit. Orisha fut éparpillé en des centaines de morceaux à travers le monde. Orunmila arriva alors et se demanda s'il parviendrait à sauver Orisha. Il se promena à travers le monde entier et tenta de rassembler les pièces. Il en trouva un grand nombre, mais malgré tous ses efforts, il ne put toutes les réunir. Orunmila mit tous les morceaux qu'il avait rassemblés dans unealebasse qu'il appela Orisha Nla ou Orishanla « le grand Orisha » et qu'il déposa dans un temple à Ile-Ife. Cependant, des centaines de fragments sont toujours dispersés à travers le monde de nos jours. Et c'est pourquoi Orishanla « le Grand Orisha » est le plus important et le plus ancien de tous. »*

Ici, la vérité générale du mythe est qu'Orishanla/Obatala est le plus ancien des orishas. Mais que peut-on déduire d'autre ? Dans les différents mythes yorubas recueillis dans le même ouvrage, Orunmila est présenté comme étant, à l'origine, un homme qui a toujours eu une pratique exemplaire de la religion originelle.

Dans un mythe, il est le seul, au milieu d'Ogun et d'Ija, à avoir consulté l'oracle Ifa ce qui a permis *in fine* à son fils de réussir sa vie.

Dans un autre, c'est lui que vient voir Oduduwa pour savoir comment s'établir sur terre avec succès. C'est lui qui permet, en consultant l'oracle à Soponna, de se venger de ses frères qui lui ont volé sa part de l'héritage. C'est aussi le seul à avoir réussi à sauver, en consultant l'oracle, Obatala menacé de destruction par des sorciers, alors que les autres personnages comme Shango et Egungun l'avaient abandonné par peur. Il est aussi présenté dans une vérité générale comme celui que ses disciples suivent sans discuter ses ordres. Le comportement

d'Orunmila dans le mythe d'Orishanla doit donc être compris comme le comportement idéal attendu dans la religion yoruba. Dans ce mythe, il tente d'adorer Orisha en tant qu'une seule divinité. Toutefois, malgré tous ses efforts, il n'y parvient pas, et son échec entraîne la création de tous les orishas. On peut se demander si ce mythe transcrit le passage du culte d'une seule à plusieurs divinités, ou plutôt des débuts de l'adoration des entités supérieures en général. Il semblerait qu'on ait affaire à la seconde solution. En effet un grand nombre de mythes recensés dans l'ouvrage présentent la mort des orishas comme le début de leur culte. Dans un mythe, Shango monte au ciel où il défend ses suivants grâce au tonnerre et à la foudre après s'être pendu. Dans un autre, il disparaît dans le sol avant de pouvoir lancer des pierres au ciel. C'est aussi le cas d'Ogun, qui décide de disparaître sous terre à l'aide d'une chaîne, probablement en se donnant la mort. Ou encore, Oluorogbo, qui devient orisha en montant au ciel après avoir été sacrifié. Enfin, Orunmila va au paradis après avoir été tué accidentellement par d'autres entités supérieures. Généralement, donc, un orisha obtient son statut d'être vénéré après avoir quitté le monde visible. Dans le mythe qui nous intéresse, c'est après sa mort qu'Orisha est adoré. On peut penser qu'il s'agit d'une déification car dans les textes du corpus, aucun orisha n'est tué par un être humain. Dans un mythe, un homme appelé Huisi dit qu'aucun homme ne peut combattre un orisha. La montée d'Oluogboro au ciel entraîne le début de son culte dans un temple, tout comme celui d'Orisha débute après qu'il a été introduit dans un temple à Ile-Ife. Il semble donc plus pertinent de postuler que le mythe relatif à Orisha raconte sa déification après sa mort. Avant cet événement, Orisha n'a pas disparu du monde et n'a pas été mis dans un temple. On ne peut donc pas considérer qu'il s'agissait déjà d'une divinité. Les autres « supérieurs inconnus » ne seraient pas des petits orishas car ils seraient des émanations d'Orisha, et la répétition d'un procédé entamé par Obatala/Orishala, qui, en tant que pionnier et donc d'ainé, a préséance sur les autres. Orunmila, de son côté, serait la déification du premier pratiquant de la religion yoruba, son premier prophète. Deux mythes de ce corpus qui narrent un récit totalement différent, sont d'ailleurs titrés : « Comment Orunmila devint un Orisha », ce qui ne laisse aucune ambiguïté sur le fait qu'il soit passé du statut d'homme à celui d'orisha. Autre chose

* (Ulli Beier, 1980, *Yoruba Myths*, Cambridge : Cambridge University Press pp. 6-7)

rapproche l'ensemble des orishas des hommes : le fait que même dans leur état d'êtres divinisés et contrairement à Olodumare, les orishas sont mortels. Comme dans bon nombre de cultures africaines, la hiérarchisation entre les êtres est conditionnée par la présence de force vitale, appelée *ashe* chez les Yorubas. Si les hommes sont dépendants des orishas et de leur force vitale pour remplir les objectifs dans la vie, les orishas eux-mêmes sont dépendants des offrandes et des sacrifices des hommes pour maintenir leur degré de puissance vitale. Si ces sacrifices devaient s'arrêter, les orishas en viendraient à perdre de leur puissance vitale, puis à disparaître. La pensée yoruba considère toutefois qu'Olodumare n'est absolument pas dépendant des hommes et n'est en aucun cas menacé de disparition en cas de négligence de la part de ces derniers. Les hommes et les entités supérieures sont donc, en quelque sorte, dans une relation d'interdépendance. En quelque sorte seulement puisque cette relation est déséquilibrée : l'homme peut survivre à la disparition de l'orisha, mais pas l'inverse. Puisque l'Être suprême yoruba est à l'origine de tout ce qu'il y a sur terre, il n'a pas créé les orishas à proprement parler. Les orishas sont une création de l'homme qui maintient en vie ses congénères après leur mort si ceux-ci ont vécu une vie digne de ce nom. En revanche, l'homme yoruba est dépendant de l'Être suprême qui survivra évidemment à sa destruction.

La tradition primordiale en Afrique

La connaissance innée de l'Être suprême dans les cultures africaines traditionnelles

On entend souvent, dans la bouche de natifs d'Asie non adeptes des religions révélées qu'ils croient en la présence d'une force ayant permis au monde de se développer, notamment d'un point de vue infrastructurel comme il l'est aujourd'hui. Cette croyance ressemble à celle que nous avons relevée chez les Africains de culture traditionnelle. Néanmoins, les Africains de culture traditionnelle semblent avoir une connaissance encore plus innée de l'Être suprême. Une citation du savant peul Amadou Hampâté Bâ, moins célèbre que son « Un vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle » illustre (presque) parfaitement la connaissance innée que nombre d'Africains ont de Dieu, fait

postulé par le courant pérennialiste : « *L'homme africain est un croyant né. Il n'a pas attendu les Livres révélés pour acquérir la conviction de l'existence d'une Force, d'une Puissance-Source des existences et motrice des actions et mouvements des êtres. Seulement, pour lui, cette force n'est pas en dehors des créatures. Elle est en chaque être. Elle lui donne la vie, veille à son développement et, éventuellement à sa reproduction.* » Nous apporterons une petite nuance aux propos de l'ainé Amadou Hampâté Bâ. Ce texte pourrait en effet être interprété comme présentant la vision d'un monde régi par une sorte d'animisme. Le monde est effectivement « habité » et mu par cette « Puissance-Source », mais celle-ci n'est que la propriété de l'Être suprême qui l'utilise à sa guise. Il n'existerait pas de réservoir de force vitale dénué d'intelligence et qui permettrait aux éléments du monde de se dérouler. Comme on l'a rappelé, et pour prendre l'exemple des Bantous, l'Être suprême est, pour ces peuples, considéré comme ce qu'on pourrait appeler « le Grand Muntu » : il est la source de la force vitale de ce monde dans tous les êtres et fait à la fois partie de la classe des êtres doués d'intelligence et pouvant agir sur les autres. Plutôt qu'une simple source, il serait le seul possesseur de cette source de puissance. Outre cette petite précision, nous sommes en accord avec Amadou Hampâté Bâ. L'Africain naît avec la conscience de la nature de Dieu, comme il naît avec la faculté d'entendre.

Nous avons vu précédemment dans ce chapitre que l'homme africain ne pouvait pas représenter l'Être suprême, alors qu'il pouvait représenter les entités supérieures. Il ne s'agit pas d'une loi qui interdirait aux populations de représenter l'Être suprême et les autoriserait à représenter lesdits « supérieurs inconnus », comme on le retrouve par exemple chez les juifs ou chez les musulmans. Il s'agit d'une impossibilité cognitive, chez les populations africaines, qui semble davantage relever d'une relation divine que d'un apprentissage. Les hommes à qui l'on demande de représenter Dieu n'en sont simplement pas capables. C'est un peu comme s'il s'agissait de quelque chose d'inné. On peut se demander pourquoi, partout en Afrique, les entités supérieures peuvent être instinctivement représentées, mais pas l'Être suprême, si elles sont effectivement de son « espèce »... On est, comme vous pouvez le constater, loin de la lecture eurocentriste caricaturale de la tradition en Afrique (et loin aussi, paradoxalement, de la lecture

que les adeptes de la nécritude font de la tradition, eux qui bêtement répètent la grille d'africaniste, qui déclare que nous autres Africains sommes polythéistes par essence).

Traditionnellement, en Afrique, l'athéisme n'existe pas. L'enfant naît avec la connaissance de l'Être suprême comme il naît avec la faculté du langage. Ainsi, un proverbe akan déclare : « *Personne n'a besoin d'apprendre à un enfant à savoir que Dieu est Dieu.* » Cette conscience, cette évidence de ne pas pouvoir représenter l'Être suprême, sentiment répandu sur tout le continent, ne serait donc pas le résultat d'une loi formulée par des hommes, mais plutôt d'une faculté cognitive d'un point de vue anthropologique. D'un point de vue théologique, on peut traduire cette faculté par un attribut donné par Dieu à l'homme dès sa création, à une période remontant à des temps immémoriaux. On se rapproche à la fois de la tradition primordiale de René Guénon et du sè des Fons et Éwés, du kra des Akans et du chi des Igbos, cette partie de l'Être suprême qui leur a été transmise lors de la Création. En revanche, la connaissance d'une entité supérieure nécessite d'y avoir été confronté, directement ou indirectement, comme on doit être confronté à un homme ou à un animal pour en connaître l'existence. La connaissance de l'existence de Dieu est innée, celle des « supérieurs inconnus » est acquise. Traditionnellement en Afrique, Dieu est un fait biologique et les entités supérieures (aux hommes, mais inférieures à Dieu) sont un fait social. J'en veux pour preuve l'ajout continu de nouvelles entités supérieures selon les circonstances. Si les entités supérieures sont acquises socialement, on peut penser qu'elles n'ont pas toujours existé dans la vie des Africains. On se rapproche une nouvelle fois de l'hypothèse du pérennialisme de René Guénon, selon lequel l'humanité était originellement et intrinsèquement soumise à un seul et unique Dieu, un culte qui aurait évolué vers l'adoration d'entités, que l'on rencontre de nos jours sous les appellations de « polythéisme » ou d'« idolâtrie ».

Le souvenir de l'adoration originelle de l'Être suprême monothéiste par les cultures africaines traditionnelles à travers les mythes

Comme on l'a dit, les entités supérieures africaines sont une perception de l'Homme qui prolonge leur existence sur terre par un culte. En revanche, l'Être suprême ne peut jamais être menacé de

disparition par l'Homme. Dans un grand nombre de mythes toutefois, l'Être suprême est dérangé par l'attitude des humains, ce qui fait qu'Il s'en éloigne.

Chez les Akans de Côte d'Ivoire et du Ghana, un mythe raconte que l'Être suprême, Nyame, vivait au ciel, mais pas très loin des humains et en particulier d'une vieille femme appelée Abrewa. Comme Abrewa pilait son mil avec un bâton qui arrivait à proximité de la demeure de Nyame, ce dernier en fut gêné. Abrewa lui demanda d'élever sa demeure à plusieurs reprises, au point qu'Il s'établît dans un lieu relativement inaccessible aux hommes. Outre le nom différent des protagonistes, il existe chez les Guizigas du Cameroun, mais aussi chez les Éwés du Togo/Ghana et les Saras du Tchad, exactement le même mythe de la femme africaine pilant le mil et demandant à Dieu de se replier plus haut jusqu'à perdre le contact direct avec Lui. D'autres mythes véhiculent le même message en expliquant autrement l'éloignement de Dieu. L'éloignement symbolique de Dieu n'est pas une référence à l'éloignement géographique d'un Être suprême qui vivait parmi les hommes puisqu'il est présenté comme vivant déjà au ciel. Il n'est pas non plus lié à un prétendu mauvais comportement des femmes vis-à-vis du Créateur qui l'aurait poussé à l'éloignement. Non, la femme symbolise ici la matrice du genre humain, celle qui donne vie. L'éloignement de Dieu est plutôt une moins grande disponibilité quant aux problèmes des êtres humains. Lorsque les hommes agissent contre Dieu, cela peut l'affecter, mais cela ne le gêne pas ; au contraire, c'est contre les humains que se retournent leurs mauvaises actions. Ces mythes, et notamment celui de la femme pilant le mil, montrent l'impossibilité des hommes de blesser l'Être suprême. C'est une réalité qui ne peut être ni être niée par la réflexion ni détruite par un quelconque acte. Ces récits suggèrent aussi que Dieu, s'Il n'a effectivement pas vécu au milieu des hommes, était à l'origine accessible, ou en tout cas disponible directement pour eux. Ils annoncent également le début du culte des entités supérieures, suggérant fortement que la situation originelle en Afrique n'était consacrée qu'au culte de l'Être suprême. Le fait que l'Être suprême soit présenté comme s'étant éloigné des hommes après une faute de ces derniers est significatif. Cela veut dire que les Africains connaissant ces mythes aimeraient se rapprocher de Dieu, comme autrefois, plutôt que de ne communiquer avec Lui que

par le biais d'entités supérieures, mais ils ne le peuvent plus. Ces informations seraient donc peut-être des vestiges de la tradition primordiale chez ces populations africaines.

Les traces de l'« erreur moderne » en Afrique

On l'a dit, l'« erreur moderne » est un concept clé du pérennialisme et qui explique la décadence de la tradition primordiale par la faute de l'homme, donnant naissance aux systèmes religieux actuels. Dans les mythes présentés dans le paragraphe précédent, on voit que chaque retrait physique de l'Être suprême – dont on a vu qu'il correspondait à son retrait du traitement des affaires des hommes – se fait suite à une erreur des humains vis-à-vis de Dieu.

On se souvient, à ce sujet, du mythe du meurtre d'Obatala qui, après avoir été découpé en plusieurs morceaux, inaugura le début du culte des orishas. Tous ces mythes qui expliquent en Afrique l'éloignement de Dieu des humains font état d'une erreur des hommes (intrusion des prémices de la modernité), qui les prive d'un rapport direct avec Dieu. Dans son ouvrage sur le vodu du Bénin, Marc Monsia présente cette religion comme une pratique dont l'objectif est de redécouvrir la relation originelle de l'homme avec Dieu. Les pratiques modernes les plus fréquentes dans le Vodu seraient l'œuvre de charlatans dont l'objectif est le gain personnel. Le Vodu, outre des différences mineures, correspondrait à cette tradition primordiale accessible à travers l'initiation, même si sa nature est de plus en plus obscurcie par l'Erreur moderne. Bien que Marc Monsia présente une évolution à partir d'une tradition primordiale, son propos diffère du mien en ce qu'il ne tient pas compte de l'évolution de ceux que l'on considère aujourd'hui comme les entités supérieures ultérieurement divinisées, et qui ne sont pour lui que des concepts.

Le Roi du Monde en Afrique

L'œuvre de René Guénon est notamment marquée par le personnage du Roi du monde à qui il a d'ailleurs consacré un ouvrage. Ce dernier trouve son équivalent parfait dans le personnage du Manu de la tradition hindouiste. D'après Guénon, « le titre de « Roi

du Monde », pris dans son acception la plus élevée, la plus complète et en même temps la plus rigoureuse, s'applique proprement à Manu, le Législateur primordial et universel, dont le nom se retrouve, sous des formes diverses, chez un grand nombre de peuples anciens ; rappelons seulement, à cet égard, le Mina ou Ménès des Égyptiens, le Menw des Celtes et le Minos des Grecs. Ce nom, d'ailleurs, ne désigne nullement un personnage historique ou plus ou moins légendaire ; ce qu'il désigne en réalité, c'est un principe, l'Intelligence cosmique qui réfléchit la Lumière spirituelle pure et formule la Loi (Dharma) propre aux conditions de notre monde ou de notre cycle d'existence ; et il est en même temps l'archétype de l'homme considéré spécialement en tant qu'être pensant (en sanscrit mânava). »

Je ne suis pas sûr que le nom de Ménès (Mni), dont la signification échappe toujours aux égyptologues, ait un rapport avec Manu, mais je ne l'exclus pas. Il s'agit d'une perspective pouvant se révéler extrêmement féconde. Toujours est-il que celui qui est considéré comme le Manu de notre ère chez les Hindous est Satyavrata, qui serait le père de l'Humanité. De par sa sagesse et avec l'aide du dieu Krishna, il aurait permis de repeupler la terre avec sa famille dans un mythe similaire à celui, plus connu, de l'arche de Noé. Revenons sur la description du concept de roi du monde par Guénon : « *D'autre part, ce qu'il importe essentiellement de remarquer ici, c'est ce que ce principe peut être manifesté par un centre spirituel établi dans le monde terrestre, par une organisation chargée de conserver intégralement le dépôt de la tradition sacrée, d'origine « non humaine » (apaurushêya), par laquelle la sagesse primordiale se communique à travers les âges à ceux qui sont capables de la recevoir. Le chef d'une telle organisation, représentant en quelque sorte Manu lui-même, pourra légitimement en porter le titre et les attributs ; et même par le degré de connaissance qu'il doit avoir atteint pour pouvoir exercer sa fonction, il s'identifie réellement au principe dont il est comme l'expression humaine, et devant lequel son individualité disparaît. Tel est bien le cas de l'Agarttha, si ce centre a recueilli, comme l'indique Saint-Yves, l'héritage de l'antique « dynastie solaire » (Sûrya-vansha) qui résidait jadis à Ayodhyâ et qui faisait remonter son origine à Vaivaswata, le Manu du cycle actuel. »*

Revenons à présent sur la mythologie yoruba. À côté des mythes de la création du monde qui mettent en scène les usurpateurs ou conquérants Oranmiyan et Oduduwa, il en existe qui présentent la création comme œuvre du seul Obatala. Cela serait un témoignage du mythe d'origine yoruba. Dans ce premier contexte, les parallèles entre le Manu hindou et Obatala. Tout d'abord avec le mythe de la création du monde. Les deux sont les premiers rois de la terre, qu'ils bâtissent eux-mêmes, avec l'aide de l'Être suprême, mais aussi avec leur propre ingénuité après que le monde fut réduit à une grande étendue d'eau. Outre le passage de l'étendue d'eau à la terre, ils sont responsables de la création de l'humanité. Nous nous demandions tout à l'heure si la création de l'humanité à partir d'argile était une image, pour la genèse de l'humanité, d'un ascendant à ses descendants. Il semble que ce soit effectivement le cas, comme l'indique la comparaison avec Manu. Comme ce dernier, Obatala est considéré, parmi les orishas, comme l'incarnation de la pureté morale, de la paix, et de la lumière céleste. En s'intégrant dans les mythes de la création du monde à des fins politiques, Oranmiyan, Oduduwa et leurs descendants ont, semble-t-il, procédé à une forme manifeste de l'erreur moderne. En changeant le sens originel de la création de la terre et la genèse de l'humanité pour en tirer une légitimité politique, ils auraient été les archétypes de la déformation de la tradition primordiale à des fins personnelles. Avant l'arrivée d'Oduduwa, il semble que la ville d'Ife, lieu d'origine du monde, était sous la domination du clan d'Obatala. Le chef du clan d'Obatala aurait été, à l'origine, le représentant du législateur divin sur terre. Pour Guénon, l'incarnation du roi du monde, qui doit être un roi-prêtre responsable de l'harmonie et de la paix par excellence, est rarement évoquée en Europe, à part dans les cercles guénoniens. Elle est au contraire extrêmement courante en Afrique, où elle a été désignée sous le nom de « royauté divine africaine ». Elle est en vigueur non seulement chez les Yorubas, mais aussi chez d'autres peuples que nous avons mentionnés, comme les Akans ou les Shilluks. La couronne de perles qui cache le visage des rois yorubas et qui empêche les descendants d'Oduduwa d'être vus du commun des mortels est peut-être une réminiscence de la nature cachée du roi du monde, qui n'est pas accessible durant les périodes d'âge sombre. D'après le

philosophe nigérian Kola Abimbola*, d'après la tradition authentique yoruba, Olodumare n'a ni créé Obatala, ni Eshu l'orisha de l'imprévisibilité, ni Orunmila, qui existaient avec lui depuis l'origine et que l'Être suprême a toujours consultés. Seuls les autres orishas auraient été créés *a posteriori*. De manière tout à fait intéressante, l'Agarttha (nom de la demeure du roi du monde selon la tradition hindoue), renfermerait non seulement son chef, le « Brahmatmâ », « support des âmes dans l'Esprit de Dieu » ; mais aussi ses deux assesseurs le « Mahatmâ », « représentant l'Âme universelle », et le Mahânga, « symbole de toute l'organisation matérielle du Cosmos » [...] le Mahatmâ « connaît les événements, de l'avenir », et le Mahânga « dirige les causes de ces événements » ; quant au Brahmatmâ, il peut « parler à Dieu face à face », et il est facile de comprendre ce que cela veut dire, si l'on se souvient qu'il occupe le point central où s'établit la communication directe du monde terrestre avec les états supérieurs et, à travers ceux-ci, avec le Principe suprême ». Pour résumer, chez les Yorubas, Obatala est le seul être à savoir où Dieu habite, et il est son intermédiaire privilégié sur terre. Il était probablement le seul à l'origine. Son autre nom, Orisha, signifie « celui qui possède les têtes » et est donc parfaitement assimilable au Brahmatmâ, alors qu'Orunmila, divinité de la divination, correspondrait au Mahatmâ, et Eshu, personnification du principe d'imprédictibilité dans les événements du monde, représenterait Mahânga.

En conclusion de ce chapitre, je dirai que l'Afrique constitue potentiellement, lorsque l'on prend le temps de défricher consciencieusement cette forêt spirituelle, un puits illimité de connaissances liées à la tradition primordiale. Si cette dernière est universelle, il demeure plus que jamais évident que son commencement a pris naissance là où est née l'essence de l'humanité, à savoir en Afrique. *De facto* seul un processus initiatique dans les confréries traditionnelles africaines, qualifiées par des anthropologues barbares occidentaux comme étant des « cercles animistes », pourrait enfin permettre aux Africains de faire face efficacement, au-delà du politique, à la

* (Yoruba Culture : A Philosophical Account, Iroko Academic Publisher 2006 pp. 51-52)

mainmise ésotérique des pouvoirs occultes sur le continent, tels que les loges maçonniques. L'aspect fermé de ces cercles a souvent été source de diabolisation dans le monde dit « moderne ». Ce n'est pas un hasard. On ne diabolise que ce que l'on crée. Ce pouvoir qu'est cette source primordiale, si elle est comprise par les futures générations, constituera un frein définitif aux velléités mondialistes sur le continent.

Mais pour ce faire, la nouvelle génération devra aborder l'afro-pérennialisme (nom que nous donnons à la tradition primordiale) non pas comme complément de son être, mais comme sujet, élément primordial de sa propre libération.

C'est dans ce sens-là que la Tribu KA2P (panafricaine pérennialiste) a entamé ses démarches auprès de cercles initiés et éprouvés.

Politiquement, militairement, médiatiquement, économiquement et ésotériquement, nous nous devons, plus que jamais, d'être puissants. Seule solution pour s'échapper de la mondialiste plantation. S'il y avait un élément de cet ouvrage à retenir, ce serait celui-ci, définitivement. Supra-Négritude est notre concept idéologique, Black Nihilism est notre plan d'action.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	7
Avant-propos	21
Introduction	23
1. Jamais noyé, juste en apnée	27
2. Tam-tam sur anthropomorphiques décombres	41
3. ONG Wars sur Terre Mère : offensive mondialiste en Afrique	63
4. De la résistance : au premier rang, le Venezuela et l'Iran	83
5. L'humeur Mossad des services secrets français	97
6. Transition : de la NOI à la primordiale tradition	103
7. Vers une Tribu KA panafricaine-pérennialiste ?	119
8. Black Nihilism : de l'effondrement nécessaire du para-fricanisme et de la nécritude	137
9. Contre la franc-maçonne Afrique : la guerre sera avant tout ésotérique	165
10. De la tradition primordiale en Afrique : étude de l'afro-pérennialisme	175